This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

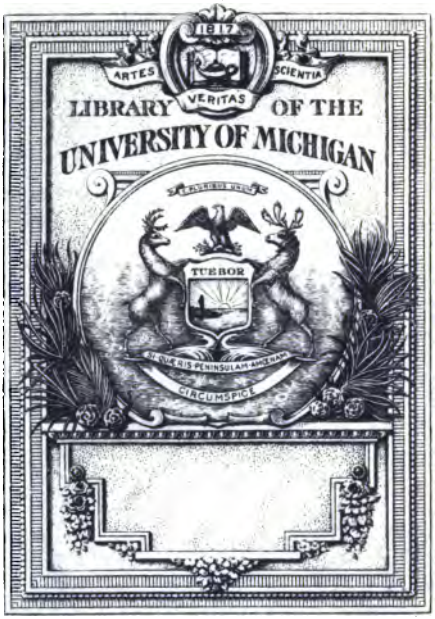
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B58
1ère Sér.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Lettre C.

TOME VIII.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Lettre C.

TOME VIII.

Pièces contenues dans ce Volume.

Campagne. (la)
Caprice, (le) ou l'Épreuve dangereuse.
Capricieux. (le)
Cénie.
Chevalier (le) à la mode.
Cocher (le) supposé.

J.B. Garand del. — L.J. Cathelin Sculp. 1763

Françoise, née Comtesse
d'Issemburg, Veuve de Mre
Huguet de Grafigny,
Chambellan de Léopold
Duc de Lorraine.

Née à Nancy le 13. Fevrier 1695.
Décedée à Paris le 12. Décembre 1758.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE,

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre C.

TOME VIII.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

LA CAMPAGNE,

COMEDIE,

EN UN ACTE EN VERS.

Par M DE CHEVRIER.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le Mercredi 14 Août 1754.

La Mode eſt la Reine du monde.

Le prix eſt de Vingt-quatre ſols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.

Bibl. de l'Arsenal
Dépôt légal
3-7438

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE PRINCE

HENRY DE PRUSSE.

MONSEIGNEUR,

L'accueil favorable que le Public a fait à cette Comédie, juſtifie la liberté que je prens de la dédier à VOTRE ALTESSE ROYALE.

Le Peuple toujours ébloüi par l'éclat de la grandeur ne conſidére dans un Prince Philoſophe que l'Elévation de ſon Rang ; l'Hom-

3-12-38 Inv.

me de Lettres y voit un Sage éclairé, l'Ami des Muſes qu'il honore, & le Protecteur des Arts qu'il embellit.

Elevé près d'un Roi dont le nom a rempli l'Univers dans un âge où les hommes les plus fameux étoient encore ignorés, VOTRE ALTESSE *a montré qu'elle étoit digne de ſon Auguſte Frere par ſes vertus & par ſon goût pour les Sciences.*

Tel eſt, MONSEIGNEUR, *le témoignage de tous les Gens de Lettres qui ont vû la Cour du Héros du Nord : ſouffrés que mêlant ma voix à la leur, je célébre à Paris, les talens que j'admire dans un climat étranger. Que, dis-je, étranger ? Le Pays où vous vivez, n'eſt-il pas,* MONSEIGNEUR, *l'azile des Arts & la Patrie des Sçavans ?*

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

de VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,
DE CHEVRIER.

AVERTISSEMENT.

POur détruire le ſeul reproche quim'a été fait, je préviens le Public que mon projet n'a jamais été de jetter le moindre intérêt dans cette Comédie ; ainſi le Lecteur aura la bonté de ne la regarder que comme une Piéce à Scènes Epiſodiques, dans laquelle on a voulu introduire une ſorte de marche réguliere.

ACTEURS.

LE CHEVALIER.	M. Rochard.
LE COMTE.	M. Baleti.
LA COMTESSE.	Mademoiſelle Catinon.
CIDALISE.	Mademoiſelle Silvia.
DURIMON.	M. Chanville.
NÉRINE, Suivante de la Comteſſe.	Mde. Favart.
JULEP, Garçon-Médecin.	M. Desheſſes.
ARLEQUIN, Laquais du Chevalier.	M. Carlin.

La Scène eſt dans le Château du Chevalier.

LA CAMPAGNE

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Salon donnant ſur des Jardins.

LE CHEVALIER SEUL.

QUE mon ſort eſt riant ? au ſein de ce Château,
Où je ſçais me paſſer des erreurs de la Ville,
Chaque inſtant eſt marqué par un plaiſir nouveau,
Et chaque jour embellit mon azile,
Sans mépriſer les hommes, je les fuis,
Je reſpecte le ſexe, & je vis loin des Dames,
Exemt d'ambition, ſans rivaux & ſans femmes

De mon heureux état, je connois seul le prix.
Mais que veut Arlequin ?

SCENE II.

LE CHEVALIER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

VOus donner cette Lettre
Que pour vous sans cachet, on vient de me remettre.

LE CHEVALIER *prend la Lettre.*

Donne.

ARLEQUIN.

Lisés, Arlequin le permet ;
(En voulant sortir)
Allons nous arranger.

LE CHEVALIER *après avoir lû bas.*

Quelle est cette folie !
Pourquoi sortir ?

ARLEQUIN.

Pour faire mon paquet ;
Et regagner Paris où as dé cette vie,
Je trouverai par fois un Cabaret
Où je pourrai tout seul en bonne compagnie
M'enyvrer en secret
Et médire tout haut de la Philosophie :
Vivons, Monsieur, en gens de bien ;

Et quittons cette terre infâme ;
Qui tout compté, ne produit rien ;
Puiſqu'il n'y croît ni vin, ni femme ;
Ah ! le maudit païs ?

LE CHEVALIER.

Trève à cet entretien,
Le Comte & ſon Épouſe arrivent dans une heure ;
Pour me perſécuter, tous deux ils ſont d'accord ;
Mariés cette nuit, conçois-tu leur tranſport ?
Venir ſe confiner au fond de ma demeure !

ARLEQUIN.

Pour ſe haïr plus vîte, ils ont pris ce parti.

LE CHEVALIER.

Oh, ſans venir troubler la douceur de ma vie ;
Ils pouvoient ſe haïr chez eux, tout comme ici ?
Mais après tout, le Comte eſt mon ami,
Et je veux par égard approuver ſa manie.
Que le Donjon ſoit prêt, ſurtout au grand ſoupé.

SCENE III.

ARLEQUIN *ſeul.*

A Tout dans ce ſéjour, je me vois occupé ;
Le rôle que je fais avec plus de génies,
C'eſt le Maître d'Hôtel, ſurtout lorſqu'il s'agit
D'ordonner un repas, c'eſt le point où je brille,
Et je fais digérer avec beaucoup d'eſprit ;
Mais je ſens que déja mon eſtomac pétille ;

C'eſt un grand bien que l'appétit,
Qu'il eſt doux de manger ? mais j'entens un caroſſe,
Courons vîte avertir Monſieur le Chevalier,
Où craignons aujourd'hui que ſon bras ne nous roſſe.

SCENE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

CE procédé me paraît ſingulier ;
Quoi ! le jour de ton mariage
Quitter Paris & ſon monde bruyant,
Mais c'eſt la conduite d'un Sage,
Et ton cœur n'eſt pas fait pour ce rôle étonnant.

LE COMTE.

Oh, l'Hymen m'a changé prodigieuſement,
Je m'apperçois déja que ſa chaîne incommode ;
Va me donner l'air d'un Caton ;
Et je crains que malgré la mode,
Je ne ſois obligé d'admettre la raiſon,
Je dois te dire la confidence
(Pour mon honneur, garde-moi le ſecret,)
Il eſt des momens où je penſe,
Ne vas pas, Chevalier, m'imputer ce forfait ;
De la triſte raiſon la maligne influence,
Avec mon cœur, n'eſt point d'intelligence

LE CHEVALIER.

Mais en penſant ainſi, pourquoi quitter Paris ;
Et n'y pas faire enfin les honneurs de ta nôce ?

LE COMTE.

Voudrois-tu qu'imitant ces ſtupides maris,
Dont l'air benin & la bonté précoce
Font préſager un funeſte avenir,
J'étalaſſe par-tout les charmes de ma femme,
Et la forçant à me haïr,
Je me trouvaſſe en but aux traits de l'Epigrame ?
J'épouſe Céliante au ſortir du Couvent,
Nos petits merveilleux qui connoiſſent l'uſage
Avec impatience, attendoient le moment
De nous envelopper dans leur froid perſiflage ;
Ils croyoient que ce ſoir au nouvel Opera,
J'irois en *Eſpalier* préſenter la Comteſſe ;
Et s'écriant par air, c'eſt elle, la voilà ;
Elle n'eſt pas ſi bien, excéptés ſa jeuneſſe,
Elle n'a rien de trop miraculeux :
Sa bouche n'eſt pas mal, mais conviens que ſes yeux
Ne diſent rien du tout : Ah ! le Comte eſt bon diable ;
Et par égard pour lui, nous pourrons la former ;
La petite à la fin ſçaura ſe faire aimer,
Dans la ſociété l'on doit être traitable ;
Tel eſt, mon cher, le propos aſſommant,
Que malgré ſoi, l'on eſt forcé d'entendre :
Heureux encor quand un ſot impudent,
En ricanant ne vous fait pas comprendre
Que vous êtes bien loin d'épouſer un enfant.

LE CHEVALIER.

Je m'apperçois que je dois à tes craintes
Le plaiſir de t'avoir ici,
Qu'importe le motif, n'attens aucunes plaintes ;

SCENE V.

LE CHEVALIER, LE COMTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

UN Monſieur tout muſqué qui fait fort le capable,
Suivi d'un gros Coureur qui marche lentement
Vient d'arriver dans votre appartement.

LE COMTE.

C'eſt Durimon & la Comteſſe.

LE CHEVALIER.

Courons la recevoir.

LE COMTE *en ſortant.*

Tu connois Durimon,
Partout on ſe l'arrache, à l'avoir on s'empreſſe;
Et quoique Médecin, il aime le bon ton.

ARLEQUIN *ſeul.*

Un Médecin, ah Ciel? qu'on m'améne un Notaire;
Ou des Chevaux de Poſte; oh, quel eſt mon deſtin?
Tout ſeul j'étois malade, avec un Médecin
Je meurs ſubitement, ce coup me déſeſpére.

Pour moi que rien n'aveugle, & que la raiſon guide,
J'ai trouvé dans Paris cent plaiſirs différens,
La beauté, la décence & l'eſprit réunies
D'un ſexe vertueux ſont les doux agrémens,
Malgré les propos outrageans
De quelques Ecrivains conduits par les furies,
Maître abſolu de nos penchans,
Nous devons à ce ſexe aimable,
Dont l'erreur même eſt reſpectable,
Nos vertus & nos ſentimens.
Si des Auteurs vivans j'oſois percer le Temple,
J'admirerois ces hommes généreux,
La gloire des beaux Arts que l'Univers contemple;
Donnent dans leurs Ecrits fameux,
De la ſaine raiſon le précepte & l'exemple,
Les Financiers jadis par le Peuple avilis,
Cultivant aujourd'hui les Arts & la Science,
Frondent le préjugé qui les tint aſſervis;
On ne connoît plus la finance
Que par le généreux appui
Que ſon eſtime accorde au talent dans l'oubli.
Tout y reſpire enfin, le goût & la décence,
Et malgré tes propos confus,
Dont le bon ſens proſcrit l'inſipide étalage,
Paris ſera toujours le centre des vertus,
L'école du mérite, & l'azile du Sage.

LE COMTE.

J'adopte, ſi tu veux, ce grave témoignage;
Il me ſemble, pourtant, qu'il parle contre toi;
Pourquoi quitter un lieu ſi reſpectable?

LE CHEVALIER.

La crainte d'ennuyer m'en a fait une loi,
Si chacun ſe jugeoit d'une façon ſemblable,
Tout iroit mieux, & l'on ne verroit plus
Végéter dans Paris tant d'Etres ſuperflus.

Et pour vos intérêts, je dois parler encore....

LE COMTE.

J'admire, Chevalier, ce séjour enchanté.

LA COMTESSE.

Tout y paroît riant ?

LE COMTE.

Oh, pour moi, je l'adore
A la fureur, & j'en suis transporté ;
Mais en tiers avec vous, ce n'est pas-là ma place :
On me prendroit pour un jaloux,
(En suyant la Comtesse.)
Ce reproche seroit de fort mauvaise grace
Pour l'éviter, je le laisse avec vous.
(Il sort.)

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MADAME, pardonnés mon ardeur indiscrette ;
Puis-je vous demander si dans ces tristes lieux,
Vous n'auriés pas au moins l'ombre d'une Soubrette ?

LE CHEVALIER.

Plaisante question ?

ARLEQUIN.

Je suis peu curieux ;

Mais je connais assés l'usage qui domine
Pour le faire valoir.

LA COMTESSE.

Allés trouver Nerine.

ARLEQUIN.

Que pourrai-je lui dire ?

LA COMTESSE.

Ah ! ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Et s'il me plaît beaucoup...

LE CHEVALIER.

Hola ;
Qu'on se taise à l'instant, & surtout que l'on sorte.

ARLEQUIN *en sortant.*

J'obéis volontiers, Nérine me transporte.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

SEULE avec vous, je vais vous épancher mon cœur,
Depuis assés long-tems vous connoissés le Comte ;
A peine mon mari, je le dis à sa honte,
Il affecte déja ces excès de froideur

Qui jettent ſur l'Hymen un ténébreux nuage ;
Quoi ! faut-il que le jour de notre mariage
Soit celui de notre malheur ?

LE CHEVALIER.

Le Comte, malgré lui, ſe ſoumet à l'uſage,
Du monde qu'il adore, il ſe livre aux erreurs ;
Mais déteſtant les travers de ſon âge,
S'il ne craignoit plus les railleurs,
Il avoueroit le lien qui l'engage.

LA COMTESSE.

On oſe donc railler ceux qui ſçavent aimer !
Hélas ! mon erreur eſt extrême,
J'ai crû qu'il étoit doux de ſe laiſſer charmer
Par un époux qu'on eſtime & qu'on aime ;
Mais quoiqu'il en coûte à mon cœur,
J'aime mieux me ſoumettre aux rigueurs du caprice
Que d'expoſer le Comte au propos *ricaneur* ;
Je l'avoue à regret, j'aime aſſés ſon honneur,
(Puiſqu'il dépend d'une telle injuſtice)
Pour permettre qu'il me haïſſe.

LE CHEVALIER.

Quelle heureuſe ingénuité ?
Ce cœur formé par la nature
Reſpire la candeur & la ſimplicité,
Sexe charmant, tu tiens de la Divinité
Quand la groſſiere impoſture
Ne vient point altérer ton ame & ta beauté.

LA COMTESSE.

D'un triſte prejugé je deviens la victime,
Au cœur de mon Epoux renonçant aujourd'hui
Je vais me borner à l'eſtime,

Et qu'elle eſtime encor que celle d'un Mari?

LE CHEVALIER.

Le Comte a des projets, attendés tout de lui,
En s'arrachant au fracas de la Ville,
De ſes travers il vient rougir tout bas,
Bien-tôt vous le verrés dans ce ſéjour tranquille.
Ennemi de la mode, adorer vos appas.

LA COMTESSE.

Oh ne nous flatons point d'un eſpoir inutile;
Le Comte fut toujours Eſclave du bon ton,
Il ſuit la mode qui l'engage,
Et malgré lui, Monſieur, ſoumis à la ſaiſon;
S'il fuit Paris, c'eſt pour ſuivre un uſage
Etabli par l'orgüeil moins que par la raiſon,
Depuis dix ans ce goût de la Campagne
A ſubjugué tous les Etats,
Ne croyés pas que le plaiſir y gagne,
En deſertant la Ville, on aime ſon fracas,
On quitte un bien que l'on regrette;
Et duppe d'un faux Air, on cherche les ennuis
Au fond d'une triſte retraite
Tandis que l'on pouroit s'amuſer à Paris.

LE CHEVALIER.

A ce ton uniforme où ne peut ſe ſouſtraire
Sans eſſuyer mille mauvais propos,
Il eſt des momens où pour plaire
L'homme d'eſprit doit imiter les ſots,
Ou ſi ſon intérêt le retient à la Ville,
Pendant ſix mois il doit ſe ſequeſtrer;
Pour éviter des fats le jargon imbécile
L'uſage à décidé qu'il ne peut ſe montrer,
Vous l'avés remarqué, cet abus ridicule

[illegible]

LA COMTESSE.

[illegible]

SCENE IX.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, DE GERMEUIL.

LE CHEVALIER.

MADAME, pardonnez, si vous gênez peut-être ici.

LA COMTESSE.

Ce discours outrageant ne convient à l'excès
Pour vous-même, Monsieur, sachez mieux vous connoître,
Et rougissez d'avoir par des écarts indignes
Que rougissent tous ceux qui n'ont point perdu l'usage
Honneur & les principes dans
Et nous laissez ce qu'il ne vous appartient pas.
(Elle sort.)

LE COMTE (*d'un air triſte.*)

Mais voilà du ſublime, & cet air ſérieux
(*Il éclate de rire*)
M'accable de douleurs. Conviens que la petite
Brûle pour moi des plus beaux feux,
Elle a du goût, & beaucoup de mérite.

LE CHEVALIER.

Ingrat, oſes-tu bien l'outrager à ce point?
A l'adorer tout aujourd'huy invite.
Mais quand tu l'aimerois, tu ne l'avouerois point.

LE COMTE.

J'aime, mais ſenſément, & ſans extravagance,
Le tems des paſſions eſt celui de l'enfance;
Quand la raiſon ſurvient, le cœur bien mieux inſtruit
Cache le ſentiment pour afficher l'eſprit.
Bien plus aimable alors, & ſans être la duppe,
Par pur amuſement d'une femme on s'occupe,
On arange une affaire, & ſi l'ennui vous prent,
On peut après trois jours ſe quitter décemment.

LE CHEVALIER.

Peux-tu me tenir ce langage?
Ecarte loin de moi ce propos indiſcret,
Ce ſexe vertueux que ta fureur outrage
Sans nos deffauts ſeroit parfait.

LE COMTE.

Ta généroſité doit plaire à Cidaliſe,
Et je vais de ce pas....

LE CHEVALIER,

Quelle eſt cette mépriſe;

Retourner à Paris exprès pour me prôner?

LE COMTE.

Mais toi-même à ton tour tu veux donc m'étonner!
Cidalise est ici, d'où provient ce mystére?

LE CHEVALIER.

Cidalise chez moi? Tu prétens badiner?

LE COMTE.

Je ne plaisante pas, & rien n'est plus sincére;
Toujours aimable, vive & méchante à l'excès,
Nous allons faire ici de bonnes Epigrammes,
A l'univers entier nous ferons le procès,
Tu connais Cidalise, elle hait bien les femmes,
Si par toi dans ce jour nous étions secondés.....

LE CHEVALIER.

Oh je n'ai point assés de bile
Pour vouloir partager vos mauvais procédés,
Et je vais de ce pas retourner à la Ville,
Mais qui donc a conduit Cidalise en ces lieux?

LE COMTE.

Le bel Air, où plutôt l'ennui qui l'a dévore,
Cidalise n'est rien, nous devions avoir mieux
Et Monsieur Duvallon devoit en être encore.

LE COMTE.

Tu vas donc me citer tous les fous de Paris.

LE COMTE *en ricanant.*

Modere si tu peux, ton humeur inquiette,

Ce ſont des fonds plaiſans que tous tous ces beaux
esprits,
Et Monſieur Duvallon eſt un fameux Poëte.

LE CHEVALIER.

De ce monde nouveau je ne ſuis point ſurpris,
Dès la premiere connoiſſance
Chacun ſe dit de vos amis,
Sans vous aimer de vous on eſt épris:
Par la politeſſe on commence,
Et l'on finit par le mépris.

LE COMTE.

Vive un ſéjour où l'univers abonde,
C'eſt là mon unique Elément.
On tracaſſe, on ricane, on s'embraſſe, on ſe
fronde
A la Campagne enfin, il faut de l'agrément
Et pour ſe déchirer on a beſoin de monde.

LE CHEVALIER.

Tu veux donc juſqu'au bout fatiguer l'amitiée?

LE COMTE.

Non, je veux te donner un ton de convenance,
Ton gros bon ſens me fait pitié,
Voudrois-tu qu'on aimât un jeune homme qui
penſe?
Tu connais les façons, ardent à les ſaiſir
Ne vas pas t'ennuyer par excès de prudence,
Dans ce ſiécle amuſant, penſer, c'eſt s'avilir;
Mais ſois content, mon cher, Cidaliſe s'avance,...
Sais-tu bien, Chevalier, qu'elle n'eſt pas ſi mal,
Pour ne point t'enlever le fruit d'un tête-à-tête,
J'écarte en m'éloignant un dangereux rival,
Adieu.

SCENE X.

LE CHEVALIER, CIDALISE.

CIDALISE *dans le fond du Théâtre.*

CE petit homme eſt aſſés malhonnête;
(Au Chevalier)
Faut-il donc, Chevalier, qu'on aille vous chercher?
Vous êtes, je le ſais, merveilleux au poſſible,
Mais à nos yeux pretendre ſe cacher
Et vouloir en ce jour ſe rendre inacceſſible,
Quand il peut excéder, éviter les fracas,
Au vrai, c'eſt une choſe affreuſe;
A ce procédé-là, d'honneur, on ne tient pas,
Et j'en ſuis furieuſe
Au point que mon projet eſt de me trouver mal.

LE CHEVALIER.

Ah banniſſés un deſſein ſi fatal,
Le Comte, malgré moi, Madame,
M'a très-long tems retenu dans ce lieu,
Sans quoi j'aurois rempli le deſir qui m'enflâme.

CIDALISE.

Ce propos, Chevalier, a l'air d'un tendre aveu,
Sans crainte en ce moment faites parler votre ame,
S'il eſt vrai que pour moi vous brûliés d'un beau feu
On pourra s'efforcer à vous aimer un peu.

LE CHEVALIER.

Je vous connais trop, Cidaliſe,
Vous aimés à joüir des droits de la beauté,
Vous agacés ſans être épriſe;
Et votre eſprit coquet dont on eſt enchanté,
Sait avec art ménager la ſurpriſe
Du faible amant qu'il a dompté:
Mais votre cœur qui bientôt le mépriſe,
Affiche l'inconſtance & la legereté.

CIDALISE.

Courage, Chevalier, j'aime aſſés les maximes
(*En baillant*)
Surtout à la Campagne, elles plaiſent beaucoup.

LE CHEVALIER.

Vous voulés donc toujours avilir vos victimes,

CIDALISE.

Vous revenés encor, je vous tiens pour le coup
Vous voulés m'adorer, oh la bonne folie!
Oſeriés-vous aimer avec cet air caton?

LE CHEVALIER.

De deux cœurs vertueux unis par la raiſon
Loin de blâmer les nœuds, toujours je les envie;
Et l'amour en ce cas eſt l'ame de la vie;
Mais je n'approuve point les tranſports éclatans
Que veulent affecter la plupart des Amans
Frivoles dans leurs goûts, dans leurs choix ridicules,
Indiſcrets ſans motifs, indecens ſans ſcrupules,
Au commerce avili des hommes diffamés,
Il n'oſent préferer l'honneur d'être eſtimés.
Les mœurs & la vertu bientôt les épouventent;

LE CHEVALIER.

Accordez-vous, Madame, avec vous-même;
Quand du Public on dédaigne les cris,
On n'a point pour la mode une fureur extrême,
Malgré soi-même, enfin, on ne fuit point Paris.

CIDALISE.

Ah! vous recriminés; c'est comme je vous aime;
J'adore la saillie, & jamais les bons mots
N'ont eu le don de me confondre,
L'épigrame ne doit offenser que les sots:
Outrés de ne pouvoir répondre,
Pour user de ce droit, je veux penser tout haut,
Et plaisanter un peu sur vos écarts sévéres,
Un quelqu'un de mérite, *un homme comme il faut*,
Doit-il ainsi que vous se rouiller dans ses terres?

LE CHEVALIER.

Je viens joüir ici de ma tranquillité;

CIDALISE.

Et moi, j'y viens traîner ma mauvaise santé;

LE CHEVALIER.

Avec des yeux si vifs, fut-on jamais malade?

CIDALISE.

On doit l'être du moins par excès de raison;
Et sçachés qu'il seroit maussade
D'oser se porter bien avec un certain nom.
Par intervale on doit joüer la maladie,
C'est un usage enfin par le bel Air dicté;
Il ne sied qu'à la Bourgeoisie.

De joüir en tout tems d'une groſſe ſanté,
L'embonpoint avilit.

LE CHEVALIER.

Et la maigreur excede.

CIDALISE.

A bouts portans vous tirez donc ſur moi?
C'eſt fort bien, Chevalier, pour le coup je vous céde.

LE CHEVALIER.

Ah! connoiſſez-moi mieux, je ſuis de bonne foi,
De lutter contre vous, je me crois peu capable;
D'ailleurs je vous reſpecte.

CIDALISE.

Oh, le reſpect m'accable,
De ce terme choquant pétés mieux la valeur,
Le reſpect ennuyeux dont on fait étalage,
Loin de nous honorer, nous donne de l'humeur:
Ce n'eſt qu'un tribut de l'uſage,
Que par indemnité l'on paye à la laideur.

LE CHEVALIER.

Je n'admettrai jamais un ſemblable langage,
Et je veux malgré vous reſpecter vos vertus,
Et ſurtout votre caractère.

CIDALISE *d'un ton fâché.*

Ah, c'en eſt trop, je n'y tiens plus,
Vous me manqués, Monſieur, d'une étrange maniere.

LE CHEVALIER *avec vivacité.*

Cidaliſe, en quoi donc? De grace expliqués-vous.

CIDALISE.

Ah! craignés à la fin que la plaiſanterie
Avec raiſon n'excite mon courroux;
Et ſçachés pour toujours qu'une femme jolie
N'a point de caractère, elle peut tout oſer,
Les égards & la complaiſance
Sont des Etres communs qu'elle doit mépriſer;
Et dont la beauté nous diſpenſe.

LE CHEVALIER.

Depuis deux ans que j'ai quitté Paris
Tout me paroît changé.

CIDALISE.

Chaque inſtant le varie;
Les goûts y ſont toujours marqués par la folie;
Mais c'eſt une folie aimable & réfléchie
Qui ſçait donner à tout & la grace & le prix.
Jadis nos jeunes gens au ſein de la moleſſe
Guidés par cet inſtinct qui ſeul les intéreſſe,
Dormoient en attendant l'heure de l'Opera:
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Levés dès le matin ſans avoir rien à faire,
On les voit tous les jours, même au fort de l'Hyver,
Habillés en *Chenille*, un *loup*, *en Bandoulliere*,
Faire à pié tout Paris, & ſe geler par air.

SCENE XI.

CIDALISE, LE CHEVALIER, DURIMON.

Durimon entre avec précipation, & tenant à la main des petits papiers à vignette.

AH, mon cher Chevalier, souffrez qu'on vous embrasse.

LE CHEVALIER.

Quels sont tous ces papiers ?

DURIMOND.

Un tas de bulletins
Conçus avec esprit, & dictés avec grace
Que je vais renvoyer à trente Médecins,
Charmés de profiter de mon expérience.

LE CHEVALIER.

Quoi ! de Paris on vous consulte ici ?

DURIMON.

De Paris, dites-vous ? Des deux bouts de la France !
J'ai guéri ce matin vingt hommes dans Albi
Travaillés dès long-tems d'une cacochimie.

CIDALISE.

Quoi ! de si loin vous leur rendez la vie ;

DURIMON.

Je guéris par la Poſte, & radicalement,
Mes Lettres ſont des Ordonnances
Qui reglent le tempérament,
Et l'on pourroit dans mes correſpondances
Apprendre à parler joliment.

CIDALISE.

Sans doute, vous ſuivés cette antique méthode,
D'ordonner ſagement la caſſe & le ſené?

DURIMON.

Ces remedes jadis étoient fort à la mode,
Mais leur uſage en ce jour condamné
Plus que jamais aſſure notre empire,
Si nous ſaignons encor, c'eſt pour les Chirurgiens,
Dont l'intérêt vient nous ſéduire.
Dans mille jolis riens,
Nous faiſons conſiſter l'Art de la Médecine;
Mais ſi bravant notre précaution,
Le malade entêté décline,
Nous le faiſons mourir en ſuivant le bon ton.

LE CHEVALIER.

Durimon me paraît un Médecin facile.

DURIMON.

J'anime les eſprits, & je chaſſe la bile,
Je ſçais pour plaire au ſexe admettre les vapeurs,
Et me prêter aux goûts, aux caractères;
Depuis deux ans j'ordonne les odeurs,
Et mes Apoticaires
Ne ſont plus que des Parfumeurs.

CIDALISE.

Condamnés-vous les Eaux ?

DURIMON.

Les Eaux ſont des chimères,
Pour s'arranger on en boit à Paſſi.
Quelquefois cependant, fidèle à la routine,
J'ordonne celles de Vichi.
Elles ont la vertu de nuire à la poitrine ;
Mais elles ſont du bel air aujour l'huï,
Et l'on doit tout riſquer pour le goût qui domine.

LE CHEVALIER.

La mode aſſervit donc auſſi la Médecine ?

DURIMON.

Elle nous garentit en nous y ſoumettant
Du poids de tous ces ridicules
Dont un certain comique eſprit aſſés plaiſant,
Nous chargea jadis ſans ſcrupules.

CIDALISE.

Oh ne rappellés pas ces tems humiliants
Où votre Faculté ſur la Scene avilie,
Voyoit Paris en foule inſultant ſon génie
Se railler de ſa morgue, & rire à ſes dépens.

DURIMON.

Le Moliere eût raiſon de traiter de mauſſades
Un tas de gens chargés de Grec & de Latin
Dont le projet étoit de guérir leurs malades,
Eſt-ce là, dites moi, l'objet d'un Médecin ?
L'on ne ſuit plus l'antique uſage,
Jadis on s'attachoit à connaître le Corps

Et ſa complexion, mais aujourd'huy plus ſage
La Médecine a ſû reconnaître ſes torts.
Son ſiſtême n'eſt plus qu'un riant badinage,
L'eſprit du jour devient ſon élément,
La gaîté ſon ſoutien, & l'air du perſiflage
Eſt ſon premier talent.

CIDALISE.

Pour être Médecin il faut être plaiſant.

DURIMON.

Je puis, ſans vanité, comparer mes Malades
Aux héros d'Opéra qui meurent en chantant.
Par un principe faux jadis nos Camarades
Les aſſommoient en commençant;
Plus raiſonnables & moins fades,
Nous les devertiſſons juſqu'au dernier inſtant.

LE CHEVALIER.

J'entens, ils meurent auſſi vite
Mais un peu plus gaiement.

CIDALISE.

L'amuſement eſt le premier mérite,
Et j'aime un Médecin qui n'a pas l'air pédant.

DURIMON.

Nous fuyons le ton de l'Ecole:
Parodians les gens de Cour,
Nous avons pris leur langage frivole,
Et comme eux nous voulons ſourire avec l'Amour.
Pour plaire au ſexe, il faut jouer un rôle;
On le ſubjugue avec le ton badin,
Des gens, de l'ambre & beaucoup de folie.

CIDALISE.

Je vous crois à ce prix un très-bon Médecin.

DURIMON.

Oh de briller j'ai toujours eu l'envie,
J'aime l'éclat sans être vain,
L'air de grandeur est ma manie.

LE CHEVALIER.

Si Boileau revenoit, il seroit bien surpris
De vous voir dégagés de vos maintiens funestes
Etaler avec faste au centre de Paris
Les équipages les plus lestes.

DURIMON.

En entrant dans le monde avec un certain nom,
J'eus la *Demi-Fortune*, & c'étoit le bon ton;
Mais depuis qu'on a vû joüant l'air d'importance,
Messieurs les Chirurgiens prendre la *Diligence*,
Il a fallu changer, j'ai deux *Cabriolets*,
Douze Chevaux Danois, quatre Jumens fringantes:
Un *Cul de Singe*, *trois Soufflets*,
Un *Vis-à-vis* & deux *Désobligeantes*.

CIDALISE.

Mais ce train est affreux.

DURIMON.

Madame, dans ce tems,
J'ose vous protester qu'il me suffit à peine,
Mes Chevaux excédés sont presque sur les dents,
Et tous mes gens sont hors d'haleine.
Il seroit odieux de souper à Paris,
Je suis ici ce soir, demain chez la Princesse,

Lundi chez le petit Damis,
Et Mercredi chez la Ducheſſe :
Sous cet Air de Campagne, on céle ſon projet,
Et l'on vient s'ennuyer en gardant le ſecret ;
Bien éloigné de ces fades manies,
Je viens ici rire de vos folies ;
Mais apprenés que pour rire à propos,
Il me faut grande chere, & beaucoup de Champagne,
Du Jeu, de la Muſique, & ſurtout des bons mots :
Sans les plaiſans, on meurt à la Campagne.

SCENE XII.

CIDALISE, LE CHEVALIER, DURIMON, JULEP.

JULEP des papiers à la main.

POur arriver plutôt, Monſieur, je viens à pié
Vous apporter en grande diligence
L'état bien circonſtancié,
De la ſanté de ceux que votre complaiſance
Doit délivrer dans peu de tous les embarras,
Que le deſtin nous fait ſupporter ici bas ;
J'y joins auſſi pour ſurcroit d'abondance,
La liſte de ces gens qui las d'être importuns,
Ont paſſé doucement au nombre des défunts.

DURIMON *après avoir examiné la liſte.*

On ne connoît plus rien au cours de la nature

JULEP.

Oh comme vous, Monsieur, dès longtems je m'y
pers,
Et tous ses changemens divers
Me donnent de la tablature.
Qui jamais auroit crû que le petit Damon,
Un Auteur... dût perir d'une indigestion,
Et que Monsieur Rondin, ce Financier cinique,
Par singularité voudroit mourir étique?

CIDALISE.

Il paraît jovial, seroit-il Médecin?

JULEP.

Je me nomme Julep, & suis un homme unique,
J'ai vû tous les Pays de Nanterre à Pekin,
J'ai parcouru la Champagne & l'Affrique,
Je me suis fait Abbé, Militaire & Robin,
Mais que peut le talent contre la politique?
Un coup du sort dont j'abrége la fin
Me rendit le jouet d'un projet magnifique,
Je devins honnête-homme, & je mourûs de faim.
Malgré tous mes revers, j'avois l'esprit comique;
Le désir violent de changer mon destin
M'a fait donner dans l'empirique,
Et je suis maintenant un garçon-Médecin.

DURIMON.

Il connaît Hipocrate, & tous ses paragraphes,
Je puis même avancer qu'on l'estime à Paris,
C'est lui qui fait les Epitaphes
Des Malades que je guéris.

LE CHEVALIER *ironiquement.*

Il est moins occupé, que si par avanture
Il travailloit....

DURIMON.

Chevalier, point d'injure;
Ou je vais à tes frais étaler mon esprit.
(d'un ton affecté)
Dans le fond du Jardin, Julep, allez m'attendre;
Je dois vous y donner mes ordres par écrit.ndre;

JULEP.

Très-volontiers j'irois m'y rendre;
Mais quand je suis à jeun, le grand air m'interdit,
Et de mes sens il suspend l'exercice:
Ainsi pour éviter un mal qui m'affadit,
Je vais patiemment vous attendre à l'office.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, CIDALISE, DURIMON, NERINE, ARLEQUIN.

NERINE *entrant avec précipitation.*

JE viens vous annoncer un miracle étonnant.

ARLEQUIN.

Comme témoin je vous le certifie.

LE CHEVALIER.

Qu'est-il donc arrivé?

NERINE *vivement.*

Dans votre appartement.....

ARLEQUIN *gravement.*

Monsieur le Chevalier, écoutez je vous prie.

CIDALISE.

Nerine, expliquez-vous?

NERINE.

Ce moment m'a saisie.

DURIMON.

Dulcifiez vos sens, Nerine, & parlez-nous.

NERINE *avec volubilité.*

Avec plaisir, Monsieur, je vais vous satisfaire,
Mais hélas, je crains fort qu'en cet instant si doux
Je ne sois malgré moi contrainte de me taire.
Certain évenement que l'on ne prévoit pas,
Et qui souvent est tel qu'on a peine à le dire,
Nous jette dans un certain cas
Qui naît de la surprise, & que la joie inspire,
Je voudrois exprimer ici mon embarras,
Mais ne pouvant parler, souffrez que je respire.

ARLEQUIN.

Que ce silence est babillard!
Avec plus d'esprit & moins d'art

Je vois bien qu'Arlequin eſt fait pour vous inſtruire;
(*à Merine*)
Or ſus....

MERINE *en riant.*

Après ce trait rien n'eſt douceur
Nous l'avons vû pleurant aux genoux de ſa femme
Exhaler gravement les tranſports de ſon ame.
Mais j'apperçois ici les Acteurs amoureux
De la Scene touchante
Que dans l'ardeur qui nous enchante,
Nous voulions a l'inſtant retracer a vos yeux.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS *précédens*, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

TU me vois, Chevalier, au comble de ma joie.
A tes ſages avis, je dois mes ſentimens,
Et l'amitié qui près de toi m'envoye,
Eſt le premier auteur du bonheur que je ſens.

ARLEQUIN *d'un ton important.*

Je vous l'avois bien dit.

LE COMTE *en montrant la Comteſſe.*

Son mérite & ſes charmes
Du nœud qui me retient ſont les heureux garans,

En dépit de la mode & de ſes partiſans,
A ſes vertus je veux rendre les armes.

CIDALISE.

Mais ce ſont là de grands évenemens
Des vertus, de l'amour, c'eſt le ton de l'Idile.

DURIMON.

Fades propos, & langueurs du vieux ſtile.

CIDALISE.

Cet amour reſpectable eſt tout-à-fait plaiſant.
Qu'en dit le petit Comte?

LE COMTE.

Il eſt bien étonnant
Que dédaignant ainſi le bonheur de la vie
Vous mépriſiez l'amour...

LA COMTESSE *au Comte.*

Il nous charme tous deux
Pour le connaître trop, Madame s'en défie,
Goutons donc pour nous ſeuls le plaiſir d'être heureux,
Et laiſſons-lui le ſoin de la plaiſanterie.

CIDALISE.

Voilà bien des erreurs.

LA COMTESSE.

La plus grande à mon gré....

DURIMON.

Eſt d'aimer ſon mari, cela tient du délire.

Je vois bien qu'Arlequin eſt fait pour vous inſtruire.
(*à part*)
Or ſus....

NERINE *en riant.*

Après ce trait rien n'eſt douteux
Nous l'avons vû pleurant aux genoux de ſa femme
Exhaler gravement les tranſports de ſon ame.
Mais j'apperçois ici les Acteurs amoureux
De la Scene touchante
Que dans l'ardeur qui nous enchante,
Nous voulions a l'inſtant retracer a vos yeux.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS *précédens*, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

TU me vois, Chevalier, au comble de ma joie.
A tes ſages avis, je dois mes ſentimens,
Et l'amitié qui près de toi m'envoye,
Eſt le premier auteur du bonheur que je ſens.

ARLEQUIN *d'un ton important.*

Je vous l'avois bien dit.

LE COMTE *en montrant la Comteſſe.*

Son mérite & ſes charmes
Du nœud qui me retient ſont les heureux garans,

CIDALISE.

La danſe ſans Muſique eſt faite pour glacer.

DURIMON.

Mais quand je ſuis ici, n'eſt-il pas bien bizare
De chercher des plaiſirs? Savoir faire des Vers
Eſt-ce donc un talent ſi rare?
De la ſociété j'ay les heureux travers,
Je deſſine au parfait, je fais de la Muſique,
J'électriſe par goût, je donne des Balets
Où j'égare l'amour que l'on fixe au François, *
Enfin je ſuis un homme unique,
Médecin par hazard, Comédien par choix,
Peintre par fantaiſie, Auteur par politique,
Tous les talens marqués ſont ſoumis à mes loix;
Je déclame ſurtout dans le ton emphatique,
J'ay le geſte effrayant & le Poumon Tragique.

LE COMTE.

Voila bien des talens.

LA COMTESSE.

C'eſt un homme accompli.

DURIMON.

Pour mieux juger de mon adreſſe,
Je voudrois bien que vous puſſiés icy
Exécuter ma *Servante Maîtreſſe*,
La Muſique en eſt vive, & ſes airs enchanteurs
Peuvent le diſputer à toute l'auſonie.

* Divertiſſement ingénieux imaginé par un homme de goût, & mis en action par le ſieur Veſtris, ſi connu par ſon talent pour la danſe.

CIDALISE.

Allés ailleurs en faire les honneurs ;
Avec raiſon l'Italien m'ennuye.

DURIMON.

Pour en aſſurer le ſuccès,
J'ai mis mes ſcenes en Français ;
Je n'aurai jamais la folie
De croire que l'on peut penſer en Italie.
Si j'avois des Acteurs.....

CIDALISE.

Quoi, des Acteurs, Monſieur!
Le Chevalier chante à merveille ;
Et pour charmer les ſens, & ſéduire le cœur
Nerine n'a pas ſa pareille.

DURIMON.

Fort bien : mais il nous faut, ſurtout, un bon Souffleur.

LE COMTE.

Arlequin le ſera.

ARLEQUIN.

Puiſqu'il faut vous le dire,
Souffler eſt mon premier métier,
J'ay du talent, & ſi je ſavois lire,
Je pourrois devenir un homme ſingulier.

DURIMON.

Je ſouffierai, prenés tous les deux votre rôle.

LE CHEVALIER.

C'en eſt aſſés de vous on pourra ſe paſſer.

DURIMON.

Quoi vous penſés...

LE CHEVALIER.

Que ſouffler eſt frivole.

NERINE.

Je ſais déjà mon rôle, & je puis commencer.

CIDALISE.

Que nos plaiſirs ne trouvent plus d'obſtacle.

LA COMTESSE.

Allons tous nous placer pour joüir du ſpectacle.
(*Ils ſortent tous.*)

NERINE *à Arlequin.*

Que faites-vous icy?

ARLEQUIN.

Je ſuis Italien,
Et je vais chanter ma partie.

LE CHEVALIER.

Tandis que nous allons prendre un autre maintien,
Cours au Buffet apprendre l'harmonie.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Le Buffet pour mon cœur eſt le ſouverain bien;

Mais malgré tous ſes avantages,
J'oſe envier un bien plus glorieux.
Meſſieurs, l'honneur de vos ſuffrages
Peut ſeul mettre Arlequin au nombre de ſes vœux ;
Mon hommage eſt ſingere, & n'a rien de frivole,
Je le jure à l'inſtant par une Cabriole.

FIN.

****

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comédie qui a pour titre *La Campagne*, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion, ce 22 Août 1754.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du Choix de différentes Piéces nouvelles, qui ont été repréſentées ſur le Théâtre.

LE CAPRICE

OU

L'ÉPREUVE DANGEREUSE,

Comédie en trois Actes, en Prose.

Jean Julien Constantin

PAR M. RENOUT.

Représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 28 Juin 1762.

A PARIS,

Chez ROZET, Libraire, rue S. Severin, au coin de la rue Zacharie, près la rue de la Harpe, à la Rose d'or.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

LA BARONNE DE FOLMONT, Amante du Marquis de Servigny.
Mdme. Préville.

SOPHIE, Amante du Marquis.
Mlle Hus.

LE MARQUIS DE SERVIGNY,
M. Belleeourt.

Madame DE CLERVILLE, tante de Sophie,
Mdme Drouin.

LISETTE, Suivante de la Baronne,
Mlle Dangeville.

FRONTIN, Valet du Marquis.
M. Préville.

La Scène eſt ſous un portique ou veſtibule touchant aux appartemens de la Baronne, du Marquis & de Sophie.

LE CAPRICE
OU
L'ÉPREUVE DANGEREUSE,
COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

ALlons, Liſette, laiſſe un peu là tes plaiſanteries, & parlons de nos petites affaires.

LISETTE.

Ce n'eſt vraiment point une plaiſanterie ;

oui, je veux me faire aimer de l'Orange, pour ſçavoir ſi je ſçais plaire, & ſi tu és de bon goût.

FRONTIN.

Ah ! j'eſpère qu'il n'oſera ſeulement pas te dire qu'il t'aime, & tu perdras ton étalage.

LISETTE.

C'eſt ce qui te trompe. Crois-tu qu'une femme adroite languiſſe aujourd'hui après la déclaration d'un amant trop timide ? Il eſt de certains petits regards expreſſifs, des paroles à double ſens, dont on ſçait faire uſage à propos.

FRONTIN.

Oui, je ſçais qu'on a abrégé bien des cérémonies ; ainſi tu veux épargner à l'Orange la peine de faire les premiers pas ? Ah ! pour le coup je me fâcherai, ce n'eſt pas là mon compte. Si avant la nôce tu es ſi coquette, que dois-je attendre par la ſuite ?

LISETTE.

Ne crois pas que les filles les plus coquettes ſoient les plus dangereuſes ; l'eſprit s'amuſe, ſans que le cœur ſoit de la partie.

FRONTIN.

Il n'y a pas trop à s'y fier. Les apparences en pareil cas jettent toujours quelque petit nuage ſur le front d'un amant.

LISETTE.

Le plus adroit prend ſouvent à gauche. Crois-moi, Frontin, celle qui lève les yeux en-deſſous, en paroiſſant les baiſſer, lui promet modeſtement de ſe bien venger un jour de ſa contrainte.

FRONTIN.

Fort bien : mais laiſſe-là ta fantaiſie pour l'Orange.

LISETTE.

Non, cela n'eſt pas poſſible, ne m'en parle plus ; je l'ai dans la tête.

FRONTIN.

Quel chien de caprice !

LISETTE.

Oui, caprice, je le veux bien ; mais je n'en démordrai pas. Ma maîtreſſe en a bien un autre, ma foi ; elle veut que le Marquis de Servigny, qu'elle aime, ſe faſſe aimer de Sophie, pour lui plaire : & quand elle a quelque choſe dans la tête, on ne l'en fait point revenir.

FRONTIN.

Jamais femme ne fut plus digne de l'être. Tu profites aſſez bien de ſes leçons. On croit ſe mettre de pair avec ſes maîtres en imitant leurs ſotiſes. Tiens, j'enrage de t'aimer, & je ne puis cependant faire autrement. Je ne vis jamais de femmes plus fantaſques que vous deux.

LISETTE.

Nous ſerons tout ce que tu voudras.

FRONTIN.

Fort bien. Mais ta maîtreſſe riſque plus qu'elle ne penſe, je t'en avertis ; car monſieur le Marquis ne déplaît pas à Sophie, & ſon petit minois friant a plus d'une fois déconcerté ſa philoſophie. Je t'avouerai même que je l'en croyois amoureux. Je n'ai été perſuadé du contraire que depuis toutes les extravagances que je lui vois faire pour la Baronne ; il faut qu'elle l'ait enſorcelé.

LISETTE.

Il eſt vrai que je ne conçois pas comment un homme auſſi ſage que lui, peut pouſſer ſi loin ſes complaiſances.

FRONTIN.

Ah!... quand une fois l'amour trouble la tête d'un philoſophe, il eſt plus fou qu'un autre; mais auſſi il peut ouvrir les yeux. S'il alloit aimer Sophie, & qu'il lui plût, madame de Clerville ſa tante, qui eſt la meilleure pâte de femme que je connoiſſe, qui aime beaucoup ſa nièce, & qui ne hait pas mon maître, n'y apporteroit aucun obſtacle.

LISETTE.

Je connois auſſi bien que toi tout le danger; je n'ignore pas même que Monſieur le Marquis eſt ſouvent chez Sophie; mais tous trois habitent la même maiſon, & le voiſinage peut bien être la cauſe de leur liaiſon; au ſurplus tant pis pour Madame la Baronne: elle le mériteroit bien.

FRONTIN.

Liſette... ſouvent on ſe répent trop tard de ſa ſotiſe.

LISETTE.

D'accord; mais moi... en me faiſant aimer de l'Orange, ſi je l'aime, je ne riſque pas grand-choſe.

FRONTIN.

Bien obligé, Mademoiſelle Liſette, le compliment eſt gracieux. Mais voilà Madame la Baronne, je vais dire à Monſieur le Marquis qu'elle eſt viſible. Je ne te dis pas adieu, je te reverrai bientôt, & j'eſpère te trouver plus raiſonnable.

SCÈNE II.

LISETTE, Madame LA BARONNE DE FOLMONT.

LA BARONNE.

FRontin n'étoit-il pas avec vous, Lisette ?

LISETTE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Son Maître vâ-t-il venir ?

LISETTE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

A-t-il vû Sophie ?

LISETTE.

Je ne le ſçais pas. Voilà la première fois que je vois une femme exiger de ſon amant qu'il cherche à plaire à une autre. Permettez-moi, avec tout le reſpect que je vous dois, de vous demander quel peut être le motif qui vous conduit.

LA BARONNE.

Le voici. Le Marquis de Servigny n'a jamais été ſenſible ; il ne paroît pas qu'on l'ait jamais aimé ; c'eſt une conquête qui n'auroit point de prix à mes yeux.

LISETTE.

Quand il ſe feroit aimer de Sophie, en ſeroit-

il plus aimable pour vous ? Votre cœur a-t-il beſoin de celui d'une autre pour vous éclairer ?

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas cela. En faiſant la folie de me remarier, je veux y trouver un triomphe. Dans la jeuneſſe, l'amour eſt le ſeul jour qui nous éclaire ; on ne raiſonne point : mais dans l'âge où je ſuis, c'eſt l'amour-propre, c'eſt la vanité qui nous touche le plus.

LISETTE.

La vôtre ne doit-elle pas être ſatisfaite de mettre dans vos fers un philoſophe, un homme dont le cœur a toujours été inſenſible. Ah ! Madame, il n'eſt point de conquête plus glorieuſe.

LA BARONNE.

Voilà juſtement ton erreur. Ce que j'exige de lui paroîtra un caprice, je l'avoue : mais ce choix, que tu vantes tant par ſa ſingularité, pourroit paſſer pour une extravagance ; au contraire, qu'un homme comme lui gagne le cœur d'un jeune objet, dont une foule de ſoupirans briguent la conquête, & qu'il me le ſacrifie, voilà un véritable triomphe ; je ſuis juſtifiée.

LISETTE.

Ah ! vraiment, voilà un beau projet. Mais, Madame, vous paroiſſiez tant aimer Sophie.

LA BARONNE.

Oui, c'étoit un aſſez aimable enfant à ſept à huit ans ; elle annonçoit de la douceur. Mais elle n'en a pas ſeize, elle a des prétentions. Je n'oublierai jamais le tour qu'elle me joua cet hyver au bal. Le Comte de Vergi penſoit à moi ;

il vit Sophie, elle lui tourna la tête : l'offense qu'elle m'a faite n'est point sortie de ma mémoire : je trouve l'occasion, je ne la manquerai pas. Je sçais que le Marquis de Servigny ne lui déplaît point, je ne l'épouse pas que je ne sois vengée.

LISETTE.

Tenez, Madame, c'est vous exposer à une nouvelle offense. Si Monsieur le Marquis alloit l'aimer !...

LA BARONNE.

Ah, ah, ah.

LISETTE.

Madame, cela ne seroit point si extraordinaire. Vous avez des charmes, sans doute ; vous en avez assez long-tems éprouvé l'effet, pour en connoître le pouvoir, je le sçais ; ceux de Sophie, qui ne font que naître, ne devroient pas entrer en comparaison ; mais les hommes sont souvent d'assez mauvais goût pour s'attacher à ce petit air séduisant qui pare la jeunesse, & le vrai mérite est presque toujours la dupe de leur jugement. Ne vous y fiez pas, Madame.

LA BARONNE.

C'est ce que je ne dois pas craindre du Marquis, sa façon de penser m'en répond. J'ai cent moyens de l'enchaîner davantage. Il ne connoît pas tous les détours, tous les ressorts dont un amour instruit sçait faire usage. Un mot flateur, un mouvement de colère bien ménagé, mes caprices mêmes, tout l'éblouit. Est-ce Sophie qui est capable de ces ressources ? Une jeune innocente qui n'a que ses appas, qui n'en connoît

naît pas le prix, ignore les artifices plus forts que la beauté. J'en ſçaurai profiter : & d'ailleurs ma fortune acheveroit l'ouvrage de l'amour.

LISETTE.

Je le ſouhaite, Madame, voilà Monſieur le Marquis.

LA BARONNE.

Laiſſe-nous, Liſette.

SCÈNE III.

LA BARONNE DE FOLMONT, LE MARQUIS DE SERVIGNY.

LA BARONNE.

Hé bien, Monſieur, avez-vous vû Sophie?

LE MARQUIS.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Où en êtes-vous avec elle?

LE MARQUIS.

Je crains d'avoir trop bien réuſſi.

LA BARONNE.

Oui?... vous aime-t-elle?

LE MARQUIS.

Peut-être que trop pour ſon malheur.

LA BARONNE.

Vous êtes charmant, mon cher Marquis; mais juges-vous qu'elle eſt ſenſible?

LE MARQUIS.

La gaieté que je vois dans ſes yeux en l'abordant, des préférences, des ſoins diſtingués, tout enfin ne m'apprend que trop que je ne dois pas craindre ſon indifférence.

LA BARONNE.

Fort bien : vous me raviſſez, je ne puis aſſez vous exprimer ma reconnoiſſance. Je ne doute plus de la vivacité de votre tendreſſe pour moi : ſoyez aſſuré que je vous en tiens compte. Que vous juſtifiez bien mon choix ! Oui, je vous aime, mon cher Marquis ; je ne puis trop vous le répéter.

LE MARQUIS.

Ce Sacrifice m'a couté. Vous n'ignorez pas la répugnance que j'avois à tromper Sophie. Enfin j'ai voulu vous plaire, à quelque prix que ce fût. Oublions de grace toutes nos vivacités. Je vous ai obéi. J'ai rempli vos deſirs.

LA BARONNE.

Oui, je mets le prix que je dois à ce que vous faites pour me plaire ; achevez votre ouvrage & notre bonheur le ſuivra.

LE MARQUIS.

Quoi, Madame, vous n'êtes pas encore ſatisfaite ?

LA BARONNE.

Sophie vous a-t-elle dit qu'elle vous aime ?

LE MARQUIS.

Ce que je viens de vous dire ne m'en laiſſe pas douter ?

LA BARONNE.

Ne vous en laiſſe pas douter, Monſieur ; de

ſimples apparences vous paroiſſent une certitude. Ah, ah, voilà la prévention des hommes d'aujourd'hui. Un mot ſans deſſein, un regard que le hazard conduit, un ſourire, qui ſouvent n'eſt pas pour eux, porte l'eſpoir dans leur ame, & déja leur amour-propre ſe croit le droit de vanter un triomphe qui n'a d'autre fondement que l'intérêt de leur vanité. Hé! hé, voilà à quoi nous ſommes expoſés tous les jours. Quelle fatuité!

LE MARQUIS.

Madame, permettez...

LA BARONNE.

Allez, Monſieur, tout ce que vous me dites de Sophie annonce tout au plus une diſpoſition à l'amour.

LE MARQUIS.

Que pourriez-vous donc exiger de plus? Quel plaiſir trouvez-vous à me tourmenter ſi cruellement? Le ſupplice que j'éprouve auprès de Sophie eſt trop inſupportable.

LA BARONNE.

En effet, c'eſt un martyre bien cruel que celui d'être auprès d'un jeune objet qu'on rend ſenſible.

LE MARQUIS.

Oui, Madame, quand on n'eſt pas ſincère & qu'on le reſpecte. L'honneur ne s'accorde point avec la fauſſeté.

LA BARONNE *d'un ton mocqueur.*

Ah! que l'honneur des amans a bien adouci ſa rigueur; on aime, ou l'on n'aime pas, cela eſt égal, on le dit toujours. C'eſt l'uſage; & l'uſage eſt une loi reçûe.

LE MARQUIS.

L'uſage ne ſçauroit faire une vertu d'un vice. C'eſt dans ſon cœur qu'il faut chercher ſon devoir. On l'y trouvera toujours, quand on voudra l'écouter.

LA BARONNE.

Ce ſont toujours d'agréables momens dont les hommes n'héſitent jamais de profiter.

LE MARQUIS.

Non, Madame, je ne trouve point de plaiſir à être un traître. Et en vérité Sophie le mérite moins qu'une autre.

LA BARONNE.

Et pourquoi donc cela ?

LE MARQUIS.

Sa candeur, la douceur de ſon caractère la rendent trop reſpectable à mes yeux.

LA BARONNE.

Le portrait du cœur & de l'eſprit eſt une reſſource quand celui de la figure eſt ſtérile.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame, celle de Sophie pourroit la diſputer à bien d'autres.

LA BARONNE.

A la bonne-heure. Mais enfin, Monſieur, ſa candeur, la douceur de ſon caractère, & tout ce qui vous plaira, ont-ils un prix au-deſſus de ma tendreſſe ?

LE MARQUIS.

Vous n'êtes que trop convaincue du contraire. Si vous en doutiez, vous n'abuſeriez pas, comme vous faites, du funeſte empire que vous avez ſur moi.

LA BARONNE.

C'eſt donc un fardeau bien peſant ?

LE MARQUIS.

J'en faiſois mon bonheur : mais pourquoi voulez-vous ne m'aimer que criminel ? Et vous-même, que devez-vous penſer de moi ?

LA BARONNE.

Que je l'ai voulu, que vous m'avez obéi. Vous me plairez comme cela. Vous faut-il d'autres ſuffrages ?

LE MARQUIS.

Je ne crois pas que je duſſe prétendre par de telles voies à celui de toute autre.

LA BARONNE.

Non?... vous me trouvez donc bien originale?...

LE MARQUIS.

Je ne dis pas cela.

LA BARONNE.

Mais vous le penſez.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, Monſieur, pardonnez-moi, vous le penſez. Ne diſſimulez point ; j'aime la franchiſe, fût-elle à mon déſavantage. Convenez de bonne-foi que vous en êtes perſuadé.

LE MARQUIS.

Je ne ſçais point faire de pareils complimens ;

LA BARONNE.

Ah !.... C'eſt en convenir à moitié. Parlez, Monſieur, Parlez. Je le veux. Avouez que vous ne connoiſſez perſonne auſſi bizarre que moi !.... Hé bien ?.....

LE MARQUIS.

Il eſt vrai que vos deſirs ne s'accordent guères avec ceux de tout le monde. Vous avez apparemment le goût plus délicat. Vous n'agiſſez comme perſonne.... Ce peut être l'effet d'un jugement plus ſain. Vous penſez tout différemment des autres.... Je dois croire votre eſprit plus pénétrant, plus éclairé. Vous déteſtez aujourd'hui ce que vous aimiez hier à la fureur.... C'eſt ſans doute l'effet d'une réflexion judicieuſe. La route de vos plaiſirs n'eſt connue de perſonne !.... Ah... c'eſt un moyen d'en goûter de plus vifs. Votre caractère eſt d'une variété rare, il en paroîtra plus gai, plus amuſant. Que ſçais-je enfin ? Vous pouvez gagner dans cette différence avec les autres de nouveaux charmes qui leur manquent, & tout cela peut très-bien être un mérite, que je ne m'aviſerai pas de traiter de bizarrerie.

LA BARONNE.

Fort bien. Le portrait eſt charmant, il mérite un remerciment. (*En lui faiſant une révérence.*) Oui, Monſieur, je ſuis bizarre, capricieuſe, fantaſque, ſi vous le voulez. Votre critique ou votre ſuffrage ne changeront pas ma façon de penſer.

LE MARQUIS.

Je ne m'aviſerai pas d'avoir de telles prétentions.

LA BARONNE.

Vous aurez bien raiſon. Vous n'y réuſſiriez pas ; mais finiſſons : voyez ſi vous voulez faire ce que j'exige de vous, ou prenez le parti de ne me voir jamais. Voilà mon dernier mot. Adieu, je vous laiſſe y penſer.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS *ſeul la regardant ſortir.*

INdigne amour ! peux-tu donc avilir ainſi l'humanité ? Je vois la lâcheté de ma conduite, je condamne toutes les indignités qu'on exige de moi, & je m'y livre. La Baronne m'eſt odieuſe & je l'aime. Quel contraſte affreux !... Sophie ! Sophie ! que vous êtes aimable ! Faut-il que mon cœur ſoit ſi faux ! .. Le hazard ordonnera de ma deſtinée. Il m'en coute trop à vouloir m'approfondir. Je ne me connois plus.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

MOnſieur, je viens d'exécuter vos ordres.

LE MARQUIS.

Ne me parle point : je me déteſte. Je ſuis un monſtre.

FRONTIN.

Que vous eſt-il donc arrivé, Monſieur ? Quel eſt l'état où je vous vois ?

LE MARQUIS.

Connois-tu le caprice de la Baronne ? Il faut que je me faſſe aimer de Sophie pour lui plaire.

FRONTIN.

N'eſt-ce que cela ? Qu'y a-t-il donc de ſi fâcheux ? Elle en vaut bien la peine, Monſieur. Bien des gens obéiroient avec plaiſir.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu n'auras pas honte pour moi de me voir l'eſclave d'une femme extravagante ? Ce n'eſt pas aſſez d'être le jouet d'une folle tendreſſe, je deviens encore un lâche, un traître, le dernier des hommes..... je ne puis me voir qu'avec horreur.

FRONTIN.

Ah, ah, Monſieur, cela eſt bien fort. Il n'y a donc plus d'honnêtes gens. Et vous n'êtes pas ſi coupable que bien d'autres. Sophie vous aimoit déja, ce n'eſt pas vous qui l'y forcez ; c'eſt ſa deſtinée.

LE MARQUIS.

Sophie étoit ſans inclination. C'eſt moi qui ai fait naître le ſentiment dans ſon cœur. Son innocence inſpire l'amour & le reſpect. Ses charmes, que l'art ne deshonore point, méritent bien un cœur qui reſſemble au ſien. C'eſt un crime de la trahir. Ah ! je déteſte la Baronne.

LE MARQUIS, *montrant la porte de la Baronne.*

Vous pouvez entrer. Je la quitte à l'inſtant.

SOPHIE.

Vous en êtes ſorti de bonne-heure. Nous ne vous y verrons donc point ?

LE MARQUIS.

Une affaire qui m'intéreſſe me force de me priver du plaiſir de vous y accompagner.

SOPHIE.

J'en ſuis bien fâchée.

LE MARQUIS.

Vous y trouverez trop bonne compagnie pour vous appercevoir que j'y manque.

SOPHIE.

Les grands cercles ne ſont pas les plus amuſans.

LE MARQUIS.

Il ne peut s'y trouver perſonne qui ne cherche à vous plaire, & qui ne s'occupe par goût de vos plaiſirs.

Madame DE CLERVILLE.

On le feindra du moins. Les femmes ont la folie d'aimer les complimens ; on le ſçait, on s'accommode à leur goût. On leur en fait.

SOPHIE.

Oui, c'eſt le ton du monde.

LE MARQUIS.

Ceux qui s'adreſſent à vous & tous les hommages qu'on vous rend, partent toujours du cœur.

SOPHIE.

En dois-je croire le vôtre ?

LE MARQUIS.

à part. *haut.*

Juſte ciel !.... Madame.....

SOPHIE.

Je ſçais que c'eſt vous offenſer : mais pardonnez à un cœur ſans art, qu'un ſentiment qu'il n'a jamais connu rend tout différent de lui-même. Tout l'inquiéte, tout l'allarme.

Madame DE CLERVILLE.

Je n'ai pas approuvé le choix du Marquis ſans le connoître : mon objet en vous aſſurant mon bien, a toujours été de vous procurer un établiſſement heureux. Je me flatte que le Marquis remplira mes vûes ; ſa probité ne doit nous laiſſer aucun doute.

LE MARQUIS.

On peut douter d'un cœur qu'on n'a pas éprouvé ; ce n'eſt point une offenſe..... je ſuis au déſeſpoir....

SOPHIE.

De quoi ?

LE MARQUIS.

Des maux auxquels je vous expoſe.

SOPHIE.

Ce n'eſt point à vous que je dois les reprocher : c'eſt à mon peu d'expérience. Je rougis moi-même d'un doute involontaire. Vous n'en devez point faire naître ; vous n'avez jamais aimé. Vous ne commenceriez point par une trahiſon. L'indifférence qu'on vous reproche

m'a rendu vos ſentimens plus chers. En me diſant que vous m'aimez, c'eſt me le prouver.

LE MARQUIS, *avec plus d'embarras.*

Oui, je ſens qu'on ne peut trop vous aimer. Tout ce que l'amour a de plus tendre, tout ce que le ſentiment a de plus vif, ne peut trop payer un cœur comme le vôtre ; & ſi le mien me fait quelque reproche, c'eſt de ne pas offrir à votre tendreſſe un prix qui ſoit digne de vous.... C'eſt de ne pas réunir peut-être tous les ſentimens que votre vertu a le droit d'exiger. Si la crainte vous agite, l'incertitude me déchire.... Mon ſupplice eſt plus cruel que le vôtre.... Madame.... Si vous ſçaviez....

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, Madame DE CLERVILLE, SOPHIE, FRONTIN.

LE MARQUIS *regardant de tous côtés.*

AH, Frontin, que me veux-tu ? Le Chevalier de Ferville me demande-t-il ?

FRONTIN.

Non, Monſieur.

LE MARQUIS.

Comment, Maraut, tu n'a donc pas fait ma commiſſion ?

FRONTIN. *à part.*

Monſieur.... Pardonnez-moi..... Que veut-il donc me dire ?

LE MARQUIS.

Hé bien ! Le Chevalier ne t'a-t-il pas dit qu'il avoit à me parler ?

FRONTIN.

Oh ! pardonnez-moi, Monsieur.

LE MARQUIS.

Et tu ne m'en dis rien.

FRONTIN.

Mais, mais... il n'est pas chez lui, il ne vous demande pas. Il vous attendra chez Madame d'Orval.

LE MARQUIS.

Et que ne parles-tu ?

FRONTIN.

Vous étiez en compagnie..., Je ne voulois pas...,

LE MARQUIS.

Ces Dames me pardonneront.... Je vous quitte à regret. C'est une affaire de la dernière importance.

Madame DE CLERVILLE.

Cela est juste, Monsieur le Marquis.

FRONTIN *se retirant avec le Marquis.*

Et personne ne vous demande, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je le sçais bien. Suis-moi.

SCÈNE VIII.

Madame DE CLERVILLE, SOPHIE.

SOPHIE.

QUEL étoit donc l'embarras où j'ai vu le Marquis, Madame? Que dois-je en augurer? Me tromperoit-il? Hélas!

Madame DE CLERVILLE.

Je ne ſçaurois croire le Marquis capable de fauſſeté; s'il ne vous aimoit pas, il ne chercheroit point à vous abuſer.

SOPHIE.

Le Marquis cependant craignoit de s'expliquer... Je me déguiſerois en vain mon inquiétude... Ah, Madame, tirez-moi d'une erreur qui m'eſt trop cruelle...

Madame DE CLERVILLE.

Mais que puis-je faire?

SOPHIE.

Tout; pour découvrir d'où pouvoit naître ſon embarras. Il craignoit sûrement de laiſſer pénétrer un ſecret, qui cependant échappoit à la franchiſe de ſon ame... Il eſt ſans ceſſe avec la Baronne, Madame.

Madame DE CLERVILLE.

Oui; mais la Baronne pourroit-elle être votre rivale? Sa ſociété peut lui plaire... Oh! pour l'enchaîner... Je ne le penſe pas.

SOPHIE.

SOPHIE.

Pourquoi donc ? Vous m'avez souvent dit qu'elle a de l'esprit. Le Marquis en a beaucoup, il peut la juger de même.

Madame DE CLERVILLE.

Sans doute : mais par la même raison, il doit la connoître. C'est une Coquette impérieuse, qui ne cherche dans l'amour qu'un moyen de conserver plus long-temps l'empire de ses charmes. L'esclavage d'un Amant, son supplice même, réveille sa vanité, elle croit encore régner. Plus adroite que tendre, plus emportée que sensible, elle doit à l'art tous ses triomphes, & l'art ne séduit qu'un instant.

SOPHIE.

N'en seroit-ce pas assez pour abuser le Marquis ?

Madame DE CLERVILLE.

Non. A la bonne-heure qu'un petit-Maître y fût pris. Aveugle par amour-propre, il prend pour sentiment ce qui n'est que le caprice du cœur.... Le Marquis, au contraire, sage par principe, sensible par goût, ne cherche son bonheur que dans la vérité. Il est vrai que son peu d'expérience pourroit lui présenter quelques fausses lumières ; mais le sentiment, guidé par la raison, ne peut jamais rester long-tems dans l'erreur.

SOPHIE.

S'il n'étoit pas assez-tôt détrompé..... Ah ! Madame, je tremble qu'il ne m'apprenne le sort le plus malheureux ; mais je suis aussi cruellement déchirée par le doute.

Madame DE CLERVILLE.

Quel moyen puis-je employer pour diſſiper votre crainte ?

SOPHIE.

Ecrivez-lui, Madame, il eſt honnête-homme, il ſera ſincère.

Madame DE CLERVILLE.

Et pourquoi ne pas lui écrire vous-même ?

SOPHIE.

Moi, Madame..... Mais....

Madame DE CLERVILLE.

Oui, ſans doute. Il n'y a aucun inconvénient. Vous en êtes dans des termes avec lui qui ne doivent vous cauſer aucun ſcrupule. Je vous le permets, & même je vous en prie. Je ne déſire pas moins que vous connoître la vérité.

SOPHIE.

Allons, Madame, rentrons; nous irons plus tard chez la Baronne.

Madame DE CLERVILLE.

Volontiers.

SOPHIE.

Cet éclairciſſement eſt trop néceſſaire à mon repos.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS.

FAut-il que j'aie revu Sophie ? Je ne la cherchois pas. Je n'ai pu l'éviter. Et ſi je ſuis coupable ; mon cœur me déſavoue. Que de candeur dans tout ce qu'elle m'a dit ! Que ſes tendres allarmes étoient accablantes pour moi ! Elles me repréſentent avec des traits de feu la baſſeſſe de mon âme & la honte de ma trahiſon.... Ma contrainte auroit dû la lui dévoiler... Hélas ! les cœurs vertueux ne ſoupçonnent point les autres de perfidie.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

MOnſieur, voilà un billet qu'on vient d'apporter de la part de Sophie.

LE MARQUIS.

Juſte Ciel ! tout conſpire-t-il contre moi ? C'eſt donc en vain que je fuis le crime ? Il ſemble qu'il me pourſuive pour m'entraîner dans l'abîme... Une Lettre de Sophie !... Il faudra lui répondre. Aurois-je la lâcheté de ſigner mon impoſture ?.. Non : reporte lui ſa Lettre. Je ne veux point l'ouvrir.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, ce ſeroit la plus cruelle offenſe.....

LE MARQUIS.

Oui, ce ſeroit trop l'humilier. Je ſuis un malheureux; & je l'en punirois. Il faut donc feindre? Il faut donc devenir criminel ? Qu'on a de peine à quitter la vertu! Mais liſons. (*Il lit la Lettre bas & ne prononce que les derniers mots.*) *Venez me tirer d'erreur*... Non, je n'irai point m'avouer un traître ; mon ſilence & ma fuite expliqueront aſſez ce que je n'ai pas la force de lui dire. Je ne le pourrois jamais ; elle eſt trop aimable, pour que je puiſſe ſoutenir ſa douleur... Mais reſterai-je dans l'état cruel où je ſuis ?..... Faut-il fuir Sophie ?.. Faut-il fuir la Baronne ?.. Quel parti prendre ?... Allons voir la Baronne, & pour la dernière fois tentons de vaincre ſon caprice ; mais après cet effort, je ne la reverrai jamais ; ç'en eſt fait ; allons. (*Il va à la porte de la Baronne qui paroît.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Vous ne venez sans doute que pour m'apprendre de bonnes nouvelles, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Je ne sçais comment je dois les regarder. Mais le malheur de Sophie n'est que trop certain. Que ne puis-je douter de son amour ?

LA BARONNE.

Après ce que vous m'avez dit, il y avoit lieu de se flater.

LE MARQUIS.

Oui, que trop. Sa bouche d'accord avec ses yeux me l'ont assez confirmé.

LA BARONNE.

Ce sont des témoins irrévocables. Je les en croirois comme vous. Mais...

LE MARQUIS.

Hé bien, Madame, doutez-vous de ma sincérité ?

LA BARONNE.

Non, non, Marquis ; mais votre facilité à vous laisser persuader, peut vous faire prendre pour une réalité des preuves équivoques.

LE MARQUIS.

Il faut donc douter de tout. Des preuves équivoques, Madame?...

LA BARONNE.

Et oui, Monsieur, des preuves équivoques. Vous ne connoissez pas les femmes. Toutes veulent étendre leur empire. Beaucoup ne veulent pas qu'il en coute à leur cœur; mais le desir de plaire est une passion qui les tyrannise; il faut bien y sacrifier quelque chose. Si l'on rebutoit tous ses Amans, le règne finiroit. On leur laisse quelque rayon d'espérance, on soupire même avec eux. Que sçais-je? On a l'adresse de les enchaîner. Mais ce n'est point aimer.

LE MARQUIS.

Ah! Sophie ne connoît point encore cet art perfide, Sophie n'a point cherché des hommages frivoles; ne la confondez pas avec ces femmes mépriſables, dont le cœur incapable de ſe connoître ne ſçait plus exprimer que l'image infidéle du ſentiment.

LA BARONNE.

Je le veux bien... Mais n'eſt-ce que par la bonne opinion que vous avez d'elle que vous jugez de votre victoire? Ha, ha, ha, mon cher Marquis.....

LE MARQUIS.

Hé bien, Madame, elle me l'a écrit.

LA BARONNE.

Je n'ai plus rien à répondre... Elle vous l'a écrit, dites-vous?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, elle me l'a écrit. En croirez-vous ſa ſignature?

LA BARONNE.

Ah, oui.

LE MARQUIS.

La voilà, Madame.

LA BARONNE.

Voyons.

LE MARQUIS.

Je vais vous en faire la lecture, il faut lever tous vos doutes.

Lettre de Sophie.

« *Je ne puis vous cacher, Monsieur, la crainte* » *qui m'agite. Je ne sçais que penser de l'em-* » *barras où vous étiez avec moi. Je ne connois* » *ni la fausseté ni les détours. Je ne saurois vous* » *en soupçonner capable. Que je serois à plain-* » *dre ! si mon inquiétude vous offense, elle doit* » *vous prouver mes sentimens. Venez me tirer* » *d'erreur.* SOPHIE.

Sont-ce là des preuves équivoques, Madame ? Sophie m'aime-t-elle ?

LA BARONNE.

Oui, il y a quelque chose. Cependant...

LE MARQUIS, *avec emportement.*

Il n'y en a que trop, & je n'en ferai pas davantage. Je rougis du rôle indigne que je fais auprès de Sophie. Je n'ai que trop loin poussé la complaisance, Madame. C'en est fait.

LA BARONNE.

Et doucement, Monsieur le Marquis, doucement, (*en riant.*) Est-ce que je vous en demande davantage ? Oui, Monsieur, je m'en

tiendrai à cette épreuve. Tout eſt fini. Confiez-moi ce billet.

LE MARQUIS.

à part. *haut.*

Quel eſt ſon deſſein ?... Vous le confier, Madame ?

LA BARONNE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Je viens de vous le lire. Ne l'avez-vous pas entendu ? N'étoit-ce pas tout ce que vous déſiriez ?

LA BARONNE.

Vous pourriez héſiter ?

LE MARQUIS.

Et mais Madame..... Vous n'en avez pas beſoin. Qu'en voudriez-vous faire ?

LA BARONNE.

En peſer les mots, le ſens... Et d'ailleurs n'avez-vous pas tout fait pour me plaire ?

LE MARQUIS.

D'accord.

LA BARONNE.

Quoi donc, Monſieur le Marquis ? Mais, mais, ſongez-vous que je ne peux voir ſans un peu de jalouſie que ce dépôt vous intéreſſe ſi fort ? Vous devez ce petit ſacrifice à ma crainte. Il eſt juſte que vous me remettiez ce billet.

LE MARQUIS.

Non, Madame, permettez-moi de l'enſevelir dans un éternel oubli. Voilà l'uſage que j'en dois faire. Sophie m'aime, & je la plains. Tout homme qui eſt aimé doit gémir de n'y être pas

ſenſible, il doit reſpecter un ſentiment dont il n'eſt pas digne. Abuſer d'un cœur tendre, c'eſt être ingrat : mais le trahir, eſt un crime, c'eſt le comble de l'indignité.

LA BARONNE.

Quelle crainte pourriez-vous donc avoir ?

LE MARQUIS.

Aucune, Madame.

LA BARONNE.

Aucune... Hé bien ?...

LE MARQUIS.

Je ne veux rien pénétrer ; mais je n'expoſerai point la gloire de Sophie..... C'eſt trop exiger, en un mot, je n'en ferai rien.

LA BARONNE.

Votre défiance eſt inſultante. Je ne vous demande plus rien ; il ſuffit. Je vous aimois. Vous pouviez être heureux... Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous avez cru que je voulois voir ſi vous pouviez vous faire aimer. Hélas ! avois-je beſoin d'un autre Juge que mon cœur ?... Vous avez pris cela pour un caprice. C'en ſeroit un ſans doute, s'il n'avoit pas eu pour objet mon bonheur & ma tranquillité. Qui pouvoit me répondre de votre conſtance ? Je voulois l'éprouver, Monſieur, & je n'avois que trop raiſon de craindre. A quel malheur me ſerois-je expoſée ?

LE MARQUIS.

Le reproche eſt fondé, Madame, il vous convient bien.

LA BARONNE.

Quoi ! vous ne prenez pas plutôt les intérêts

de Sophie que les miens ? Vous ne craignez pas de l'offenſer plus que moi : Et jugez-vous vous-même, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ie l'ai déja fait, Madame. Sophie méritoit un autre ſort, elle ne devoit pas être l'objet d'une trahiſon. Ses charmes, ſa vertu méritoient un hommage ſincère. Je me ſuis deshonoré à ſes yeux, auſſi-bien qu'aux miens. J'ai honte d'une conduite ſi peu digne d'un honnête-homme ; je mérite ſon mépris, je mérite le vôtre même. Voilà comme je me juge, Madame.

LA BARONNE.

Hé bien ! j'avois tort de craindre votre inconſtance. Tout ce que vous me dites de Sophie ne me la confirme-t'il pas ? Vos ſentimens percent à travers votre contrainte ; votre cœur ſe peint dans les portraits que vous en faites. Je vois le prix que vous mettez à ma tendreſſe.

LE MARQUIS.

Et moi, je vois que ce n'eſt pas l'amour qui vous a conduite.

LA BARONNE.

Et quoi donc, Monſieur, je vous prie ?

LE MARQUIS.

Sophie eſt jeune, elle a des attraits.... vous m'entendez, Madame.

LA BARONNE *en colère.*

Fort bien, Monſieur, fort bien, trêve d'impertinences.... je veux ſçavoir ſi je ſuis aimée : ce ſacrifice ſeul peut me le prouver. Si vous me le refuſez, ne comptez pas ſur ma main. Conſultez-vous.

LE MARQUIS, *s'en allant.*

Il ſuffit, Madame.

LA BARONNE.

Mais au moins je vous avertis que demain (*Le Marquis continue de s'en aller*). il ne ſera plus temps..., entendez-vous, Monſieur?

LE MARQUIS *ſe retournant.*

Oui, Madame.

SCÈNE IV.

LA BARONNE *ſeule.*

IL s'en va.... aimeroit-il Sophie?..., Cela ne ſe peut pas.... je ne ſçaurois le croire.... la petite impertinente!... Liſette, Liſette.

SCÈNE V.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, que deſirez-vous?

LA BARONNE.

Vous avez vû ſortir le Marquis?

LISETTE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Je crois qu'il avoit l'air bien affligé.

LISETTE.

Point trop, Madame.

LA BARONNE.

Point trop ?... Vous ne ſçavez ce que vous dites.

LISETTE.

Auriez-vous eu quelque nouvelle querelle avec lui ? Je le parierois.

LA BARONNE.

Que vous importe ?

LISETTE.

Il eſt vrai, Madame. J'ai tort.

LA BARONNE.

Enfin, à vous en croire, le Marquis avoit un air bien gai ?

LISETTE.

Permettez-moi de ne plus répondre.

LA BARONNE.

Et pourquoi ?

LISETTE.

Parce que je crains de ne pas répondre comme vous le deſirez.

LA BARONNE.

Parlez, bien ou mal ; je le veux.

LISETTE.

J'obéis, Madame. Je ne puis vous cacher qu'il étoit moins embarraſſé qu'en entrant, & enfin qu'il avoit un air plus riant.

LA BARONNE.

Fort bien. De ſorte que Mademoiſelle imagine qu'il ne m'aime plus : n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Ah! je ne dis pas cela.

LA BARONNE.

Mais que dites-vous donc ?

LISETTE.

Qu'il n'étoit point affligé ; & voilà tout.

LA BARONNE.

N'a-t-il rien dit en ſortant ? Où alloit-il ?

LISETTE.

Tout ce que je ſçais, c'eſt qu'il a prononcé le nom de Sophie.

LA BARONNE.

De Sophie.... Hé bien ?... Il a prononcé le nom de Sophie. Quelle conſéquence en tirez-vous ?.... Je vous entens : vous jugez apparemment qu'il aime Sophie?

LISETTE.

Je ne juge rien, Madame. Mais dûſſiez-vous me gronder, je vous répéterai toujours que l'épreuve où vous l'avez mis eſt trop caſuelle. Tenez, je n'en augure rien de bon.

LA BARONNE.

à part. *haut.*

Elle n'a pas tort. Mais enfin, vous avez ſans doute quelque raiſon pour penſer ce que vous me dites ?

LISETTE.

Eſt-il donc ſi difficile d'imaginer qu'une jeune perſonne auſſi aimable que Sophie puiſſe rendre un homme ſenſible ? Croira-t-on que lorſqu'elle lui dit, je vous aime, que lorſque ſes regards lui expriment les plus tendres ſentimens, il reſte froid comme un marbre ? Quelle idée en auriez-vous ? Allons, Madame, cela ne ſe peut pas. Et ſi je ne me trompe, il y a encore quelque choſe de plus contre vous en faveur de Sophie. Paſſez-moi ce petit inſtant de liberté, votre intérêt ne me permet pas de me taire. Croyez-vous que M. le Marquis ne ſe rebute pas de vos vivacités, & de l'injuſtice de ce que vous exigez de lui ? Il eſt honnête-homme, il ne veut pas ceſſer de l'être. Vous voulez l'y forcer, & je ſuis ſûre que vous ſerez la dupe de tout ceci.

LA BARONNE.

à part. *haut.*

Que dois-je penſer ? Liſette, Frontin vous aime ; il vous a peut-être inſtruite de ce que je ne ſçais pas ?

LISETTE.

Oh ! Frontin pourroit ſe tromper.

LA BARONNE.

Il t'a donc dit quelque choſe ?

LISETTE.

Frontin.... ne me dit rien, Madame.

LA BARONNE.

Ma chere Liſette, je ne puis plus te cacher ma crainte & ma douleur. Oui, le Marquis en

me quittant, m'a laissée dans une incertitude cruelle. Parle; dis-moi tout ce que tu sçais; il faut que je sçache s'il me trompe, il n'est pas temps d'hésiter. Je n'ai que le moment où nous sommes pour prévenir ma honte: Rien n'est encore désespéré, si je peux sçavoir la vérité.

LISETTE.

Je vous aurois déjà tout dit; mais vous avez quelquefois le ton si sévère....

LA BARONNE.

Il est vrai que je suis vive; j'ai souvent tort: mais Lisette, tu sçais que je t'aime.... Eh bien, que t'a dit Frontin?

LISETTE.

Qu'il voit que M. le Marquis découvre plus de douceur dans le caractère de Sophie que dans le vôtre; qu'il dit tout haut qu'il trouve en Sophie un amour tendre & sincère; qu'en vous, c'est un sentiment emporté, tyrannique; que Sophie n'aime que pour satisfaire son cœur, & vous, votre vanité. Il fait enfin des comparaisons qui ne vous font point avantageuses. Il va jusqu'à prétendre aujourd'hui que le défaut de la jeunesse de Sophie n'est pas assez grand pour donner la préférence à l'esprit & à la raison que l'âge a meurie chez vous.

LA BARONNE.

Passons, passons, cela ne signifie rien.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Madame, cela fait quelque chose à l'histoire: mais le fait est que dans l'instant que M. le Marquis venoit de sor-

tir, Frontin étoit encore chargé d'un billet pour lui de la part de Sophie.

LA BARONNE.

De la part de Sophie ?

LISETTE.

Oui, Madame, comme il n'a pû rencontrer M. le Marquis, il est allé le chercher chez un de ſes amis; s'il ne l'y trouve pas, il reviendra l'attendre ici.

LA BARONNE, *après avoir rêvé.*

à part. *haut:*

Un billet... oui... je pourrois... m'aimes-tu, Liſette ?

LISETTE.

Madame....

LA BARONNE.

Tu vois l'affront qu'on me fait ? Verrois-tu ſans honte ta Maîtreſſe le jouet d'une jeune étourdie dont le cœur pétri d'orgueil n'a d'autre intérêt que la vanité de m'humilier?..... Je n'en puis ſoutenir la penſée.

LISETTE.

Ah, ah, il y a un peu de votre faute.

LA BARONNE.

Je le ſçais; mais voudrois-tu m'abandonner ?

LISETTE.

Non, Madame. Que faut-il faire ?

LA BARONNE.

Frontin reviendra ſans doute ? Ce billet peut tout terminer. Dis-lui que le Marquis eſt chez

moi. Charge-toi de lui rendre ſa lettre, & renvoie Frontin.... Tu me le promets ?...

LISETTE.

Cela n'eſt pas trop bien, Madame,

LA BARONNE.

Ah Liſette ! ma chere Liſette, compte ſur la plus vive reconnoiſſance, & que tu recevras le prix de ton attachement pour moi.

LISETTE.

Soyez aſſurée de mon zèle. Vous ſçavez ſi bien engager, qu'il n'eſt pas poſſible de vous refuſer.

LA BARONNE.

Ne néglige rien, je t'en conjure. Je t'attends avec la dernière impatience.

LISETTE.

Soyez tranquille ; il ne tiendra pas à moi que vos deſirs ne ſoient remplis.

SCÈNE VI.

LISETTE. *ſeule.*

Qu'on eſt doux & poli, quand on a beſoin des gens ! Ma Maîtreſſe me prie ; cela m'attendrit. Qu'un Domeſtique eſt facile à gagner ! On le traite mal, on le mortifie ; un Maître le regarde comme s'il étoit formé d'une autre pâte que lui : il lui fait avaler mille couleuvres. Hé bien, un petit ton benin efface tout, nous enfle le cœur ; on ſe mettroit au feu pour eux,... Non, je ne ſouffrirai pas, ſi je le puis,

qu'on joue ainſi ma Maîtreſſe. Je la ſervirai. Je vois Frontin. Prenons-nous y doucement.

SCÈNE VII.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Te voilà donc revenu ? Apparemment que tu n'as pas trouvé ton Maître ?

FRONTIN.

Ma foi non.

LISETTE.

Et ta lettre ?

FRONTIN.

Je l'ai encore. Je viens de chez Sophie, il n'y eſt point ; il faut qu'elle ſoit preſſée, c'eſt la ſeconde d'aujourd'hui ; elle m'a chargé de le chercher par-tout : je ſuis las de courir. Sophie veut cependant abſolument lui parler. Ah ! que c'eſt un ſot métier que celui de ſervir les Amans ! Rien ne leur paroît impoſſible. Sophie s'eſt fâchée. Je crois même qu'elle va venir chez Madame la Baronne, dans l'eſpérance d'y trouver M. le Marquis. Pour moi, je vais les attendre ici tous deux. Je remettrai la lettre au premier qui ſe préſentera.

LISETTE.

Tu n'attendras pas long-tems ton Maître.

FRONTIN.

Comment cela ? L'aurois-tu vû ?

LISETTE.

Il eſt chez Madame.

FRONTIN.

Oui ? Ah ! tant mieux. Peſte ſoit de toi ! que ne parles-tu donc ? Va, cours lui dire que j'ai à lui parler.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen.

FRONTIN.

Et pourquoi ?

LISETTE.

On a défendu la porte.

FRONTIN.

Allons donc, tu n'y penſes pas. Bon pour quelqu'un ; mais pas pour moi.

LISETTE.

Pour tout le monde.

FRONTIN.

Soupe-t-il ici ?

LISETTE.

Oui.

FRONTIN.

J'entrerai du moins pour le ſervir.

LISETTE.

Point du tout.

FRONTIN.

Ah ! tu badines ; finis donc Liſette. Quoi, mon maître n'eſt pas viſible pour moi ? Cela ne ſe peut pas.

LISETTE.

Ce que je dis eſt très vrai. On ſoupe au petit couvert. Perſonne n'entre que moi.

FRONTIN.

Je t'en fais mon compliment. Que diable pourtant, ce billet eſt preſſé. J'enrage.

LISETTE.

Hé bien ? donne-le moi.

FRONTIN.

Tudieu ! c'eſt un ſecret.

LISETTE.

Vous ne vous fiez donc pas à moi, Monſieur Frontin ?

FRONTIN.

Ah ! pardonnez-moi, Mademoiſelle Liſette. Je vous confierois toute autre choſe.

LISETTE.

Tu me le donneras, ſi tu veux, ce que je t'en dis, c'eſt pour te faire plaiſir & à ton Maître.

FRONTIN.

Je te ſuis bien obligé ; mais il ne le trouveroit peut-être pas bon.

LISETTE.

Quelle extravagance !... Ne ſçait-il pas que nous nous aimons ? Il trouvera tout ſimple que ne pouvant pas entrer, tu m'en ayes chargée.

FRONTIN.

Il eſt vrai ; tu as raiſon. Je ne faiſois pas cette réflexion. Ma foi on a beau dire ; les femmes vont toujours mieux au fait que nous... Elles ont un inſtinct... une fineſſe... un je ne ſçais quoi... oui... comme qui diroit une certaine ſuperficie d'eſprit qui ſaiſit les choſes... Enfin, tu m'entens bien. Tiens, voilà la lettre ;

mais prens garde qu'on ne voye rien ſur-tout. Je laiſſe cela à ta prudence, & j'eſpère que je ſuis en bonnes mains.

LISETTE.

Ah ! j'en ſens la conſéquence. Ne t'inquiète pas.

FRONTIN.

Et toi, veux-tu encore plaire à l'Orange ?

LISETTE.

Tout eſt fini. Je l'ai vaincu du premier coup d'œil. L'honneur de la victoire ne vaut pas la peine de combattre. Tu triomphes toujours.

FRONTIN.

Tu es charmante. Touche-là, ma reine. Au revoir.

LISETTE.

Je crois que ma maîtreſſe eſt bien impatiente. Ah ! je la vois déja.

SCÈNE VIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

HÉ bien ? as-tu réuſſi, Liſette ?

LISETTE.

Tout au mieux, Madame. Voilà la lettre.

LA BARONNE.

Bon, tu es adorable.

LISETTE.

Je le crois bien.

LA BARONNE.

Voyons donc. (*Elle lit.*) » *Je ne puis vous* » *exprimer l'impatience que j'ai de vous voir.* « (C'eſt juſtement ce qu'il faut éviter.) » *J'ai* » *mille choſes à vous dire que je n'oſe confier* » *au papier. Venez donc, je vous attends.* « (Elle l'attend !)

LISETTE.

Elle ne l'attendra point, Madame. Frontin m'a dit qu'elle alloit paſſer chez vous, croyant y trouver Monſieur le Marquis qu'on a cherché inutilement par-tout. Si vous ne voulez pas la voir, il faut le faire dire.

LA BARONNE.

Je m'en garderai bien... Qu'on la laiſſe entrer. Je n'aurois jamais une occaſion ſi favorable...

LISETTE.

Vous n'attendrez pas long-tems. Je la vois.

LA BARONNE.

Tout me ſert au-mieux.

SCÈNE IX.

LA BARONNE, SOPHIE.

LA BARONNE.

JE ſuis charmée de vous voir, Sophie ; j'allois dans l'inſtant paſſer chez vous.

SOPHIE.

Je ſuis bien-aiſe, Madame, de vous en épargner la peine. Puis-je ſçavoir quel motif vous y engageoit ?

LA BARONNE.

Votre propre intérêt.

SOPHIE.

Je ſuis bien reconnoiſſante de votre attention.

LA BARONNE.

Oui, je veux vous inſtruire d'un ſecret qui vous touche, ou qui peut être néceſſaire à votre tranquillité.

SOPHIE.

Madame.... Je ne peux rien imaginer...

LA BARONNE.

Vous allez le ſçavoir. Vous connoiſſez le Marquis de Senigny ?

SOPHIE.

Oui... Madame... C'eſt chez vous que je l'ai vû la première fois.

LA BARONNE.

Mais vous le voyez ſouvent : il eſt aimable ; n'eſt-ce pas ?

SOPHIE.

Je ne pourrois dire le contraire.

LA BARONNE.

Sans doute ; vous ne pourriez en diſconvenir. Je ſuis charmée que vos ſentimens ſur ſon compte s'accordent avec les miens.

SOPHIE.

Ce ſont ceux de tout le monde. Je ne pourrois penſer autrement ſans injuſtice.

LA BARONNE.

C'eſt ce qui me flatte, & ce qui juſtifie mon choix. Je l'épouſe.

SOPHIE.

à part.

O Dieux !

LA BARONNE.

Vous en êtes ſurpriſe ?

SOPHIE, *avec embarras.*

Moi, Madame..... Non..... Mais je ne croyois pas,....

LA BARONNE.

Notre Mariage eſt arrêté depuis long-tems. Vous ſçavez qu'il n'a jamais aimé ; j'en plaiſantois un jour avec lui. Je prétendois qu'il n'avoit jamais ſçû plaire, il n'en convenoit pas ; ſon amour-propre en ſouffroit ; mais enfin je lui propoſai d'eſſayer de plaire à quelqu'un. Je citai Roſalie,

Roſalie, Araminthe & vous; il vous donna la préférence; il avoit raiſon.

SOPHIE.

Quelle indignité!

LE BARONNE.

Voilà juſtement ce qui peut vous intéreſſer. Ce n'étoit qu'une plaiſanterie; & je ſerois au déſeſpoir que cela pût devenir ſérieux. J'ai même ſçû que vous y preniez trop de confiance. Je ne veux pas vous expoſer à en être la victime.

SOPHIE.

Qu'oſez-vous donc me dire, Madame?

LA BARONNE.

Vous ne l'aimez peut-être déja que trop; car il eſt ſéduiſant.

SOPHIE.

Ah! Madame, à quoi tendent de pareils diſcours? Je ne comprens rien à tout ce que vous voulez me dire.

LE BARONNE.

Ce n'eſt pas avec moi, Sophie, qu'il faut uſer de myſtère. Vous devez juger que je ſuis inſtruite, puiſque le Marquis a tout fait pour me plaire. Tenez, voyez, voilà la dernière Lettre que vous lui avez écrite qu'il m'a remiſe... Je ne cherche point à vous offenſer; je n'ai que le déſir de prévenir un attachement malheureux.

SOPHIE.

Il eſt affreux, Madame, d'emprunter un pareil langage pour voiler la noirceur de vos procédés. Je lis dans votre ame. Je ne ſuis pas éton-

née qu'un homme qui vous aime ſoit capable de tant de fauſſeté. Quelle horrible liaiſon ! Vous êtes bien faits pour être enſemble.

SCÈNE X.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Elle eſt outrée. Je goute le plaiſir de l'humilier ; mais ce n'eſt pas aſſez, il faut éviter que le Marquis ne cherche à la revoir..... Tout s'éclairciroit.... Cette Lettre eſt ſans adreſſe.... J'en ſçaurai faire uſage. Elle peut achever ma vengeance & prévenir ma honte... Oui... Le moyen eſt ſûr... Envoyons chercher le Marquis. Je triompherai.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

LA Baronne me demande, dis-tu ? Et que me veut-elle ?

FRONTIN.

Je ne le ſçais pas, Monſieur, elle vient d'envoyer chez vous, avec ordre de vous dire qu'elle avoit quelque choſe d'intéreſſant à vous communiquer, & qu'elle vous prioit de paſſer chez elle à l'inſtant.

LE MARQUIS.

C'eſt quelque caprice nouveau ; car elle ne m'aima jamais. Je n'étois que l'inſtrument de ſa jalouſie & de ſa vengeance ; elle déteſte Sophie. Mais ç'en eſt fait, la Baronne a perdu

ſon empire : ſa méchanceté m'a deſſillé les yeux. J'ai vû tout le prix du cœur de Sophie. Que ne les ai-je connues plutôt toutes deux !... Mais Frontin, je ne ſçais que penſer. Je viens de chez Sophie. J'y ſuis allé trois fois ſans la trouver, cela n'eſt pas naturel. Cours-y : informe-toi ſi elle eſt rentrée. Tu me trouveras ici en ſortant de chez la Baronne..... Mais qu'ai-je beſoin de la voir ?...

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, vous ne pouvez pas refuſer....

LE MARQUIS.

Je n'y ſerai pas long-tems. Va vîte.

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

à part.

M'éviteroit-elle?.. Ecoute, (*haut,*) tâche de ſçavoir adroitement ſi Sophie étoit réellement ſortie.... N'aimerois-je que pour être malheureux? Va, & reviens me rendre compte de tout ce que tu auras appris.

FRONTIN.

Oui, Monſieur, mais entrez donc chez Madame la Baronne ; elle vous attend. Tenez, la voilà qui vient au-devant de vous.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

JE vous aurois cru plus d'empreſſement, Monſieur le Marquis. Ne vous a-t-on pas dit que je vous attendois ?

LE MARQUIS, *avec embarras.*

Oui, Madame... Mais je vous avouerai que je n'ai pas l'eſprit de ſentir toute la délicateſſe de votre façon de penſer.

LA BARONNE.

N'en parlons plus. J'avoue que l'on pouvoit peut-être regarder cela comme un caprice : il faut le pardonner à l'amour. Je ne voulois vous voir que pour vous dire que votre complaiſance eſt aſſez éprouvée.

LE MARQUIS.

à part.

Vous avez bien de la bonté... Je ne ſçais où j'en ſuis ! quel retour imprévû !...

LA BARONNE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS.

Madame... je dis que cet aveu me ſurprend.

LA BARONNE.

Je n'en ſuis pas étonnée ; mais il ne vous ſur-

prendra plus, quand vous ſçaurez que j'ai reconnu moi-même que j'avois tort.

LE MARQUIS.

Si vous en convenez....

LA BARONNE.

Et ne faut-il pas convenir de bonne-foi de ſes erreurs ? Ce que je viens d'apprendre m'a convaincue que j'exigeois l'impoſſible, en vous demandant de vous faire aimer de Sophie. Elle ne pouvoit tout au plus vous témoigner que de l'eſtime.

LE MARQUIS.

De l'eſtime, Madame ? Et pourquoi ne pourrois-je pas lui inſpirer d'autres ſentimens ?

LA BARONNE.

D'accord. Il n'y a cependant rien de plus vrai. Vous avez peine à le croire... J'avois raiſon de vous dire que vous ſçaviez encore mal lire dans un cœur ; mais, au reſte, Sophie en eſt plus reſpectable. C'eſt une preuve de ſa candeur & de ſa vertu.

LE MARQUIS.

Ah ! Sophie ne s'en eſt point tenue à l'eſtime. Et j'oſe vous aſſûrer qu'elle m'a répété cent fois les ſentimens du plus tendre amour.

LA BARONNE.

Il vous l'a ſemblé.

LE MARQUIS.

Non, non, Madame, ſes expreſſions ne pouvoient me laiſſer aucune incertitude.

LA BARONNE.

Elle vous trompoit donc : c'eſt me prouver encore moins d'expérience : car enfin je vous apprendrai, moi, qu'elle en aime un autre ; & c'eſt ce qui m'a fait ſentir le ridicule de ce que j'exigeois de vous.

LE MARQUIS.

Elle en aime un autre, dites-vous ? Seroit-il poſſible ? Je ne ſçaurois le penſer.

LA BARONNE.

Quoi ! vous croyez que Sophie n'en ſçauroit aimer un autre que vous ? Vous avez du mérite, de la ſageſſe, de la raiſon, & même beaucoup plus que bien d'autres ; mais penſez-vous que ce ſont ces belles qualités qui touchent le plus un jeune cœur ? Votre rival peut bien n'avoir rien de tout cela & plaire. Il eſt agréable, galant, il eſt plus jeune que vous ; c'eſt le Comte d'Orney. Sophie ſera mieux aſſortie avec lui ; car enfin il faut ſe rendre juſtice.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt point ſur ce que je vaux que j'ai pris quelque confiance. Je n'ai point l'orgueil de me flatter d'aucune ſupériorité ſur les autres. Mais Sophie me tromper ! Je ne l'aurois jamais penſé.

LA BARONNE.

Je le crois bien. Vous avez toujours vécu en Philoſophe ; toutes les fourberies des Amans ne vous ſont pas connues ; tenez, les plus ſçavans y ſont bien attrapés.

LE MARQUIS.

Cela ſe peut, Madame : mais Sophie n'eſt point capable de pouſſer la fauſſeté ſi loin. Cela

n'eſt pas poſſible. Permettez-moi d'en douter.

LA BARONNE.

Vous ne me croyez pas ? Vous êtes perſuadé que je n'aime pas Sophie, & vous penſez que je cherche à vous tromper.

LE MARQUIS.

Je ne dis pas cela ; mais on vous en a peut-être impoſé.

LA BARONNE.

Je vois bien qu'il faut vous convaincre. Le Comte eſt mon ami, il n'a rien de caché pour moi ; il m'en a fait la confidence. Voilà la Lettre que Sophie vient de lui écrire, il n'y a pas deux heures.

LE MARQUIS *émû lit ſur l'adreſſe, au Comte d'Orney.*

Ah ! quelle perfidie !

Il ouvre la Lettre.

» Je ne puis vous exprimer l'impatience que » j'ai de vous voir. J'ai mille choſes à vous dire, » que je n'oſe confier au papier. Venez donc, je » vous attens.

Elle attendoit le Comte, elle n'étoit pas ſortie ! Ah ! voilà pourquoi l'on n'a pas voulu me laiſſer entrer.

LA BARONNE.

Cela n'eſt pas douteux. Croyez-vous à préſent que Sophie vous trompoit ? Vous faut-il d'autres preuves ?

LE MARQUIS.

Celle-ci n'eſt que trop cruelle.... Sophie ! Juſte ciel ! Sophie !

LA BARONNE.

Elle vous intéreſſe donc bien ?

LE MARQUIS.

Je n'en diſconviendrai pas. Je ſuis ſincère. J'avois eu horreur de ma trahiſon, & je m'étois condamné de ne la pas aimer. Elle m'étoit devenue chère. C'eſt votre faute, Madame.

LA BARONNE.

J'en conviens. Je ne tenterai plus de pareilles épreuves. Je vous pardonne. Cependant, je vous avouerai qu'après ce que je vois, j'aurois un peu de jalouſie, ſi vous revoyiez Sophie.

LE MARQUIS.

Moi, Madame, la revoir ! Ah ! ne craignez pas. Je ſuis indigné.

LA BARONNE.

Entrez chez moi, Marquis, la compagnie vous diſſipera.

LE MARQUIS.

Non, Madame, permettez-moi de reſter ſeul. Il faut que je revienne du trouble où je ſuis.

LA BARONNE.

Je ne veux pas vous contraindre. Je vous laiſſe ; mais au moins n'oubliez pas combien vous êtes deſiré.

LE MARQUIS.

Madame...

LA BARONNE *en ſortant.*

J'aurai ſoin de faire obſerver ſes pas.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul.*

JE fuirai toutes les femmes, elles ſont toutes fauſſes, puiſque Sophie l'eſt.... Je ne l'aurois jamais cru.... Se peut-il.... Ah! je ſuis trop éclairci! Je ne puis douter de mon malheur.... Je le mérite bien.... Sophie eſt donc aſſez perfide... Ah! la Baronne vaut-elle mieux? Je la ſoupçonnois d'abord d'impoſture. Sa haine pour Sophie m'y autoriſoit; mais elle ne m'a que trop fait voir la vérité, (*regardant la lettre.*) & j'en ai la funeſte preuve.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

ENfin, Monſieur, à force de faire les doux yeux à la femme de chambre de Sophie, j'ai obtenu qu'elle parlât à ſa maîtreſſe.

LE MARQUIS.

Hé bien : elle n'étoit point ſortie, quand j'ai été pour la voir?

FRONTIN.

Non, Monſieur, on vous a tout naturellement refuſé la porte.

LE MARQUIS.

Je le ſçais. Elle a bien fait. Elle a craint ma préſence, elle n'auroit pu ſoutenir ſi long-tems ſa perfidie. Sa honte l'auroit trahie. Je ſuis charmé qu'elle n'ait pas voulu me voir, l'ingrate !

FRONTIN.

Monſieur, permettez-moi de vous dire que je ne comprens rien à cette aventure ; je ne ſçais pas qui de vous deux a tort ?

LE MARQUIS.

Qui de nous deux a tort, dis-tu ? Sophie me ferme la porte ; elle n'étoit pas ſeule. Tu ne ſçais pas qui de nous deux a tort ?

FRONTIN.

Sans doute, Monſieur. Cela n'eſt pas clair.

LE MARQUIS.

Sophie le ſçait bien, va.

FRONTIN.

Elle ſçait peut-être auſſi que vous le méritez. Les amans offenſés prétendent toujours avoir raiſon. Pour moi, je m'y perds. Vous vous plaignez, elle ſe plaint de ſon côté.

LE MARQUIS.

Elle ſe plaint !...

FRONTIN.

Et mais oui, Monſieur. Elle a ordonné qu'on

vous dise que vous êtes un traître, un perfide, qu'elle ne méritoit pas une trahison si noire, qu'elle vous croyoit un honnête homme ; mais que Madame la Baronne l'a détrompée.

LE MARQUIS.

La Baronne ! Quoi ! la Baronne ?..... que veut-elle dire ? C'est une fourberie, la lettre que j'ai ne me laisse aucun doute. Va, Frontin, retourne, dis-lui qu'elle a le cœur le plus faux, le plus ingrat, le plus perfide... Tu n'en sçaurois trop dire.

FRONTIN.

Fort jolie commission.

LE MARQUIS.

Va, te dis-je ?

FRONTIN.

Et mais, mais, Monsieur, vous n'y pensez pas. Je n'en ferai rien. Comment voulez-vous...

LE MARQUIS.

Attends... la Baronne, dis-tu, l'a détrompée ? Que veut-elle donc dire ? Je n'y conçois rien... Frontin.... Il faut que je parle à Sophie. Va... Oui, oui, il le faut ; j'ai des preuves contre elle. Je l'humilierai ; j'aurai du moins le plaisir de la faire rougir de son infidélité. Je l'aime sincèrement. Ah ! j'ai le droit à présent d'être offensé. Va, Frontin.

FRONTIN.

Je ne vous répons pas de réussir.

LE MARQUIS.

Demande, preſſe ; dis que j'ai les choſes les plus importantes à lui dire.

FRONTIN.

J'y ferai mon poſſible.

LE MARQUIS.

Je t'attendrai à deux pas d'ici chez le Chevalier de Ferville. C'eſt un ami fidèle, qui m'aidera du moins à ſupporter ma douleur, en la partageant.

SCÈNE V.

FRONTIN *ſeul.*

VOilà donc mon Maître ſérieuſement amoureux de Sophie, & même jaloux. Oui, il en tient tout de bon. La Baronne eſt mal dans ſes affaires : elle étoit folle auſſi. Je crois qu'elle a ſenti ſa ſottiſe ; & je parierois qu'elle aura joué quelque tour de ſa façon. Allons ; voyons ; il faut éclaircir tout cela, c'eſt mon affaire... Ah ! je vois Sophie avec ſa tante. Qu'elle a l'air triſte ! je n'oſe l'aborder : mettons-nous un peu à l'écart, reprenons nos eſprits.

SCÈNE VI.

SOPHIE, Madame DE CLERVILLE, ERONTIN *à l'écart.*

Madame DE CLERVILLE.

OU voulez-vous donc aller, ma nièce ?

SOPHIE.

Je veux fuir tout le monde. Tout m'eſt odieux. Les lieux les plus retirés ſont ceux qui conviennent le mieux à ma douleur. Je peux du moins ſeule avec vous pleurer en liberté.

ERONTIN *à l'écart.*

Si elle pleure ſon amant, il n'y a encore rien de déſeſpéré.

Madame DE CLERVILLE.

Que votre état m'afflige, ma nièce ! Mais pourquoi n'avez-vous pas voulu voir le Marquis ? Je ne ſçaurois approuver vos refus.

ERONTIN *à l'écart.*

Bon ! l'aimable tante !

SOPHIE.

Ne parlons plus de lui, Madame, il ne ſe repréſente que trop à mon cœur. Je ne l'oublierai jamais ; mais je ne veux plus le revoir.

ERONTIN *à l'écart.*

Cela ne va pas encore bien.

Madame DE CLERVILLE.

S'il vous trahiſſoit réellement, chercheroit-il à vous voir ? Malgré toutes les apparences qui ſont contre lui, je ne ſçaurois penſer que s'il étoit coupable, il eût la témérité de ſe préſenter devant vous.

FRONTIN, *à l'écart.*

Cela eſt juſte.

Madame DE CLERVILLE.

Il eſt venu trois fois de ſuite. Qu'eſt-ce qui l'y engageroit ? Pourquoi ne pas l'entendre ? Vous avez tort, ma nièce. Il vient encore d'envoyer Frontin....

FRONTIN.

Madame, m'appelle, je crois...

SOPHIE.

Que veut-il ?

FRONTIN.

J'ai cru que Madame m'appelloit..... Pardonnez-moi mon indiſcrétion... Mais puiſque j'ai le bonheur de vous parler, ſouffrez que je vous retrace le chagrin de mon Maître, vous y ſeriez ſenſible. Il vous adore, Madame.

SOPHIE.

Lui ! le perfide !

FRONTIN.

Madame, ſi vous vouliez l'écouter...

SOPHIE.

L'écouter ? Oſeroit-il paroître devant moi, après ce qu'il a fait ? Que me diroit-il ?

FRONTIN.

Que ſçavez-vous, Madame ? Il y a quelque choſe là-deſſous qu'on ne comprend point. Je ne puis vous cacher qu'il fait auſſi quelques petites plaintes de vous.

SOPHIE.

Lui ! & qu'a-t-il à me reprocher ?

FRONTIN.

Je ne le ſçais pas. C'eſt pourquoi tout cela mérite une petite explication.

SOPHIE.

Je ne veux point de nouvelle trahiſon. Puiſſe-t-il être plus heureux que moi ; mais je ne veux point le revoir.

FRONTIN *à genoux.*

Madame, ayez pitié de moi. Je ſuis perdu ! Si vous me refuſez, Monſieur le Marquis me chaſſera. Que ſçais-je même ? il eſt au déſeſpoir de vous perdre. Vous ſçavez que c'eſt ſur les domeſtiques que retombe la mauvaiſe humeur de leurs maîtres. Faites-le par charité pour ce pauvre Frontin, qui meurt d'envie de vous voir heureuſe. Vous ne vous en repentirez peut-être pas.

à Madame de Clerville :

Madame !

Madame DE CLERVILLE.

Ce pauvre Frontin me fait pitié. Il a raiſon, ma niéce, ne le refuſez pas. Je l'exige de vous. J'aime le Marquis, je vous avouerai que je déſire qu'il ſe juſtifie, & que je l'eſpère. Il faut abſolument le voir.

SOPHIE.

Que voulez-vous que je lui dise ?

Madame DE CLERVILLE.

Vous lui reprocherez sa perfidie. Vous le confondrez, s'il ne vous prouve pas son innocence.

SOPHIE.

Ah, Madame !

Madame DE CLERVILLE.

Va, Frontin, va dire à ton maître de venir.

FRONTIN.

Il n'est pas loin d'ici. J'y vole, nous triomphons.

SCÈNE VII.

SOPHIE, Madame DE CLERVILLE.

SOPHIE.

QU'avez-vous fait, ma tante ?

Madame DE CLERVILLE.

Il faut tout éclaircir. Je ne puis souffrir l'état où vous êtes. Peut-être il se justifiera.

SOPHIE.

Cela est impossible.

Madame DE CLERVILLE.

Le voilà. Ecoutez-le.

SCÈNE VIII.

SOPHIE, LE MARQUIS, Madame DE CLERVILLE.

SOPHIE, *après un inſtant de ſilence.*

QUoi ! Monſieur, vous voulez me revoir ? Voulez-vous pouſſer la trahiſon au comble ?.... Que vous avois-je fait, hélas ! pour me rendre la victime de l'amour que vous aviez pour une autre ? Je ne vous aurois jamais ſoupçonné d'une feinte ſi criminelle.

LE MARQUIS.

Vous avez bien ſçu la prévenir. Et votre cœur étoit en ſûreté. Ce n'eſt pas ſon intérêt que vous défendez aujourd'hui ; ce n'eſt que celui de la vanité.

SOPHIE.

Ne joignez pas l'outrage à la perfidie. Plût au Ciel que mon cœur toujours inſenſible, eût pû m'apprendre à connoître le vôtre ! Vous ne jouiriez pas aujourd'hui de ma honte & de ma douleur ! Quel charme pouviez-vous donc trouver à ſéduire & à abuſer un cœur qui ſe livroit à vous ſans défiance ? Quelles épreuves, quelles rigueurs vous a-t-il couté ? Vos premiers ſoupirs vous en ont rendu le maître. Je ne connoiſſois ni l'art ni la feinte ; le ſentiment fut mon ſeul guide. Je ne vous en ai point fait acheter l'aveu. C'étoit ſans doute avilir le prix de votre conquête, ou plutôt mon mal-

leur étoit le lien odieux de votre union avec la Baronne. Si vous n'aviez pas dépouillé tous les ſentimens de l'honneur, pourriez-vous ſoutenir ma vûe ?

LE MARQUIS.

Je l'avouerai, Madame. Je ne connois point l'impoſture. Oui, mes premiers vœux ont été pour la Baronne. Par un caprice inconcevable, elle exigea de moi d'eſſayer de vous plaire. J'eus la foibleſſe de céder à ſes inſtances. Mais j'ai connu toute la fauſſeté du cœur de la Baronne. J'ai briſé ſes fers pour prendre les vôtres. L'amour le plus tendre a ſuccédé à l'offenſe. Vous ne pouviez deſirer un hommage plus pur ni plus ſincère.... Je me félicitois enfin du caprice de la Baronne, dont la malignité ſervoit à me rendre heureux.

SOPHIE.

Pour eſpérer de me perſuader, il ne falloit pas lui laiſſer ma lettre.

LE MARQUIS.

Ah ! ne cherchez pas à me trouver plus coupable, pour excuſer des ſentimens que vous voudriez en vain me déguiſer !

SOPHIE.

Qu'oſez-vous dire, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Soyez auſſi ſincère que moi. Le Comte d'Ormey n'en a pas fait myſtère.

SOPHIE.

L'artifice eſt trop groſſier.

Madame DE CLERVILLE.

Au moins, Monſieur le Marquis, ſi vous ne pouvez pas vous juſtifier, ne cherchez pas une excuſe criminelle, en accuſant injuſtement Sophie. Il vaut mieux rougir d'une foibleſſe, que d'en couvrir la honte par une trahiſon.

LE MARQUIS.

J'en ſuis incapable [illegible]adame; je n'avance rien que je ne puiſſe v[illegible]le prouver.

SOP[illegible]IE.

Me le prouver! Me le prouver, Monſieur? Hé bien? Voyons juſ[illegible] vous pourrez pouſſer la noirceur de vos p[illegible]s? Quelle preuve en avez-vous, je vous [illegible]...

LE MARQUIS.

Quelle preuve j'en ai? La lettre que vous lui avez écrite: que le Comte a remiſe lui-même à la Baronne.

SOPHIE.

Quelle impoſture! Continuez, Monſieur.

LE MARQUIS.

Non, Madame; non. La voila. Liſez.

SOPHIE *regarde la lettre.*

Juſte Ciel!

LE MARQUIS.

Hé bien, Madame, eſt-ce une impoſture?

SOPHIE.

Que vois-je? Ah, grands Dieux! [illegible]

Monſieur, vous vous ſervez des propres armes que je vous donne, contre moi... Quelle trame odieuſe ! C'eſt la lettre que je vous ai écrite tantôt, & que vous avez eu l'indignité de ſacrifier à la Baronne. Eſt-ce ainſi que vous vous juſtifiez.

LE MARQUIS.

Quoi ? Que dites-vous là, Madame ? O ciel ! Qu'entens-je ? Moi... moi... Je n'ai point reçu cette lettre... Et mais, liſez l'adreſſe.

SOPHIE.

Il n'y en avoit point. Frontin s'étoit chargé de vous la rendre.

LE MARQUIS.

Frontin !.... Frontin ſeroit-il capable... ! Ah ! je veux éclaircir ce myſtère. Frontin m'auroit-il joué ce tour ! Frontin. Ah, je le vois.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, SOPHIE, Madame DE CLERVILLE, FRONTIN.

FRONTIN.

QUe voulez-vous, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Qu'as-tu fait d'une lettre de la part de Sophie ?

FRONTIN.

Eſt-ce que vous ne l'avez pas reçue, Monſieur ?

LE MARQUIS *le prenant au collet.*

Non Maraud.

FRONTIN.

Et mais, mais, Monſieur....

LE MARQUIS, *le ſecouant.*

Parle, Coquin, parle.

FRONTIN.

Doucement, Monſieur, doucement. Je ſuis un honnête-homme.

LE MARQUIS.

Hé bien, voyons.

FRONTIN.

Je vous ai cherché par tout en vain. Liſette m'a dit que vous étiez chez Madame la Baronne, que perſonne n'entroit ; & elle s'eſt chargée de la lettre.

LE MARQUIS.

Frontin, tu es un fourbe, je veux ſçavoir la vérité ; fais-moi venir Liſette, ou je t'aſſomme ſur la place.

FRONTIN.

Je n'ai rien à craindre, Monſieur : vous verrez que je ſuis innocent ; j'y cours. Ah ! la voilà ; mon bonheur me l'envoye. Viens, Liſette, viens donc vîte à mon ſecours.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, SOPHIE, FRONTIN, LISETTE, Madame De CLERVILLE.

LE MARQUIS.

APprens-moi tout ce qui s'eſt paſſé, Liſette. Je te pardonne ; mais ne me cache rien. Qu'as-tu fait d'une Lettre...

LISETTE.

Ma foi, j'ai mon congé, je peux tout dire. Monſieur, il eſt vrai que je m'en ſuis chargée par les ordres de Madame la Baronne. Elle m'a dit que cela termineroit tous vos différends. C'eſt cette même Lettre qu'elle a montrée à Mademoiſelle Sophie, en lui diſant que vous la lui aviez remiſe ; & comme elle étoit ſans adreſſe, elle en a fait mettre une à Monſieur le Comte d'Orney, pour vous tromper. Depuis ce moment, elle vous fait ſuivre par-tout. Elle ſçait que vous êtes avec Mademoiſelle Sophie, elle ne doute pas que ſon ſtratagême ne ſoit découvert. Elle eſt furieuſe ; tout eſt en combuſtion chez elle : elle a mis Cocher, Laquais dehors. Elle vient auſſi de me renvoyer. Et j'accourois pour vous tirer d'erreur.

LE MARQUIS.

Ah! Sophie! Vous jugez à préſent ſi je ſuis coupable ! Me pardonnerez-vous les premières erreurs d'un cœur qui connut mal le penchant qui le livroit à vous ?

Madame DE CLAIRVILLE.

Oublions tout, puiſque tout eſt réparé.

SOPHIE.

Mon cher Marquis, vous êtes juſtifié ; mon cœur me le dit, & doit vous en répondre. Ne penſons qu'à notre bonheur. Va, Liſette, conſole toi. Je te prends à moi.

FRONTIN.

Allons, ce jour va nous rendre tous heureux.

Fin du dernier Acte.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Le Caprice* ou *l'Epreuve dangereuſe*, Comédie ; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 11 Juillet 1762.

MARIN.

LE CAPRICIEUX

COMEDIE.

A PARIS,

Chez MICHEL BRUNET, à l'entrée de la Grand' Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. D. CCI.

Avec Privilege du Roi.

PREFACE.

QUELQUE reſpect que j'aïe toûjours eu pour le Public, & quelque application que j'aïe à recueillir ſes jugemens pour m'y conformer ; j'avouë que je les ai trouvez ſi partagez ſur ce dernier ouvrage, que je n'ai pû ſçavoir encor ce que je dois en penſer moi-même. Ceux à qui ma Comedie n'a pas eu le bonheur de plaire l'ont condamnée ſans reſtriction, & ceux à qui elle a plû l'ont loüée, pour ainſi dire, ſans reſerve. De ſorte qu'il n'a preſque pas été queſtion de ſçavoir ce qu'il y avoit de bon ou de mauvais dans cette Piece, mais ſeulement ſi elle étoit tout à fait bonne ou tout à fait mauvaiſe.

Cependant lorſque j'ai comparé le jugement des uns avec celui des autres, j'ai trouvé, ſi je l'oſe dire, que ceux qui l'ont ſi exceſſivement blâmée lui ont fait preſque autant d'honneur que ceux qui l'ont ſi obligeamment applaudie. En effet j'ai veu que toute la mauvaiſe humeur des premiers ne s'eſt jettée que ſur cinq ou ſix expreſſions qui, quand elles ſeroient mauvaiſes, ne ſuffiroient pas pour décrier un Ouvrage de dixhuit cens vers, ſuppoſé qu'il n'y eut que cela à reprendre. Encore s'eſt-il trouvé heureuſement pour moi que l'uſage avoit déja établi ces mêmes expreſſions chez les Ecrivains les mieux receus, & chez les perſonnes les plus polies, entre leſquelles je compte même la plus grande partie de ceux qui les ont déſaprouvées.

J'ai donc crû qu'il y auroit une eſpece d'injuſtice à moi de conſentir, que l'on retranchât de nôtre Langue un petit nombre de façons de parler, protegées d'ailleurs par tant d'honnêtes gens. Et c'eſt ce qui m'a fait reſoudre à les faire imprimer dans cette édition ; non pas pour inſulter à ceux qui les condamnent, que je n'ai pas deſſein d'offen-

ſer : mais pour déferer à ceux qui les approuvent dont il ne m'apartient pas de mépriſer les déciſions.

Je conviendrai pourtant que quelques perſonnes de beaucoup d'eſprit m'ont fait une objection plus conſiderable, & à laquelle veritablement il faut un peu plus de tems pour repondre. Ils m'ont reproché de n'avoir pas marqué aſſez nettement le caractere du Capricieux, & d'en avoir fait un homme agiſſant le plus ſouvent par eſprit de contradiction. Mais au fonds je ne puis mieux répondre à leur objection que par leur objection même, & j'ai toûjours compris que la marque la plus eſſentielle du caprice étoit d'agir par humeur, & de s'obſtiner à ne vouloir pas faire ce qu'un autre ſouhaite par cette ſeule raiſon qu'un autre le ſouhaite. C'eſt ſur cette idée que j'avois compoſé une Fable que quelques-uns de mes amis ont veuë, & que j'aurois inſerée dans ma Piece, ſi j'avois crû ces ſortes d'embelliſſemens convenables au caractere de la Poëſie Dramatique. La voici.

FABLE.

UN jour un Villageois ſur ſon aſne affourché
Trouva par un ruiſſeau ſon paſſage bouché.
Tandis que pour le prendre un Batelier s'aprête ;
Il approche du bord, ſaute en bas de ſa bête.
S'embarque le premier ; & ſur le Pont tremblant
Tire par ſon licou l'Animal nonchalant.
Le griſon qui des flots redoute le caprice,
Tire de ſon côté, fait le pas d'écrevice,
Et du Maître eſſoufflé déconcertant l'effort,
Lutteur victorieux, demeure ſur le bord.
Enfin tout épuiſé d'haleine & de courage
L'homme change d'avis, deſcend ſur le rivage ;
Prend l'Aſne par la queüe, & tire de ſon mieux ;
L'Animal auſſi-tôt s'échape furieux,
Et du bras qui le tient forçant la violence,
D'un ſaut precipité dans le bateau s'élance.

Voila ſi je ne me trompe la veritable image d'un Perſonnage capricieux. Je ſçai bien que chacun s'en forme une à ſa maniere, & qu'à prendre tous les hommes en particulier il s'en trouveroit peu qui en fiſſent une même definition. Ces ſortes de caracteres à la verité ſont moins ſimples que celui d'un Avare, d'un Jaloux, d'un Menteur, dont le nom eſt plus clair que toutes les définitions. C'eſt ce qui les rend beaucoup plus difficiles à traitter que les autres, & celui ci ſur tout qui n'avoit pas même de nom chez les Anciens, & qui n'en a un parmi nous que depuis environ ſix vingts ans. C'étoit pour prevenir en quelque ſorte les difficultez que je prevoïois qu'on me feroit la deſſus, que j'avois pris ſoin de faire le portrait de mon Heros dés le commencement de la Piece; & ne m'étant engagé qu'à repreſenter un homme tel que je l'avois annoncé d'abord, j'avois lieu de croire que pourveu que je tinſſe parole ſur la perſonne, on ne me chicaneroit pas ſur le nom. En effet s'il n'y a pour nous mettre tous d'accord qu'à lui en donner un autre, j'abandonne de tout mon cœur les quatre ſyllabes dont le mien eſt compoſé, & je conſens que chacun l'appelle du nom qui lui plaira le mieux; pourvû que l'on convienne que le Perſonnage que j'ai repreſenté eſt dans la nature; ce que l'on ne ſçauroit je penſe me diſputer raiſonnablement.

Il eſt vrai que j'aurois pû mettre dans ma Comédie une infinité de traits de caprice, autres que ceux que j'ai dépeints. Mais mon deſſein n'a pas été de faire une compilation de toutes les ſortes de caprices dont un homme eſt capable. Ce projet auroit été trop vaſte. J'ai dû ſeulement y faire entrer ceux qui avoient du rapport à ma Fable. Les mœurs doivent être faites pour la Comédie, & non pas la Comédie pour les mœurs; & ſi j'avois fait rouler les inegalitez d'Albert ſur autre choſe que ſur le mariage de Lucile & d'Hortenſe, on m'auroit pû

juſtement reprocher d'avoir fait plûtôt une longue digreſſion, qu'un Poëme uniforme & égal dans toutes ſes parties.

Mais me dira-t-on, vous voulez que vôtre Capricieux ſoit un homme qui agiſſe par humeur; cependant vous introduiſez une Fille qui le méne, qui le conduit, qui tourne ſon eſprit de maniere que ce n'eſt pas tant par lui méme qu'il ſe determine, que par la dexterité de cette Fille. Cela eſt certain. Auſſi les hommes fantaſques ne ſont pas ſouvent les plus difficiles à gouverner. Et mon but n'a pas été ſeulement de faire voir ce que c'eſt qu'un Capricieux: mais d'enſeigner de quelle maniere il faut ſe conduire avec les gens d'une humeur capricieux. Si la Comedie à quelque utilité, ce n'eſt pas tant de corriger les hommes, que de montrer ce qu'il faut faire pour vivre avec les hommes incorrigibles. Il n'arrive pas toûjours que l'on ſorte meilleur du Theatre: mais au moins il eſt ſeur que l'on en peut ſortir mieux inſtruit.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet. J'ajoûterai ſeulement que ſi j'ai conſenti à faire cette Preface, ce n'a point été par la ridicule vanité de confondre mes cenſeurs ſur une matiere auſſi peu importante que celle-ci: mais pour tâcher à les perſuader, tout prêt à me ranger de leur côté ſi mes raiſons ne leur paroiſſent pas valables. C'eſt là tout ce que j'avois à dire aux Lecteurs ſenſez & judicieux.

Car pour un certain nombre de perſonnes d'un gout malade, à qui rien ne plaît que ce qui eſt outré, que rien ne frappe que ce qui eſt gigantesque; je n'entreprendrai point de les guerir; je leur conſeillerai ſeulement d'emploïer leur tems à quelque choſe de meilleur qu'à voir des Comedies. Il y a trop d'ennui à eſſuïer pour eux à celles qui ne leur plaiſent point, & trop peu de profit à faire à celles qui leur plaiſent. Ils trouve-

ſont froidement écrit ce qui eſt écrit ſagement ? commun ce qui n'eſt que naturel. Leurs ſemblables ont fait il y a long-tems le procez à Terence. Ils ont deux fois interrompu à grands cris une de ſes meilleures Comedies, pour faire venir un Saltinbanque & des Gladiateurs. Ils l'ont accuſé de froideur, quoique jamais Auteur n'ait exprimé plus vivement les paſſions, ſur tout celle de l'Amour. Et tout cela ſans doute parce qu'il imitoit un peu trop la juſteſſe de Ménandre, & qu'il ne faiſoit point paroître, *un jeune homme yvre, qui s'imagine voir une* * *Biche éplorée fuïant dans les forêts, & implorant ſon ſecours contre les chiens qui la pourſuivent.* Je ſuis bien éloigné de vouloir me comparer à ce grand homme. Mais je ſuis ſeur que j'aurois plû bien davantage aux gens dont je parle ſi j'avois fait de mon Capricieux un perſonnage toûjours dans les délires d'une fiévre chaude, un fou, plus propre à faire pitié dans les petites maiſons qu'à divertir d'honnêtes gens ſur le Theatre. Si pourtant ils ont quelque envie de s'inſtruire de bonne foi, je les avertirai de jetter les yeux ſur la Preface qu'un des plus éclairez critiques de nôtre ſiecle vient d'ajoûter à la tête de ſes Poëſies. Ils y apprendront que rien n'eſt beau que ce qui eſt vrai. Et delà ils pourront conclure s'ils ont un peu de jugement que pour faire que les mœurs d'une Comedie ſoient vraïes, il faut qu'elles ſoient priſes dans la nature ; que ce n'eſt point dans les exemples ſinguliers qu'il faut chercher cette nature, mais dans les exemples generaux ; & qu'ainſi un Fou, qui cherche à faire rire par des choſes outrées & extravagantes, eſt proprement ce qui doit s'appeller un Perſonnage froid & inſipide ; auſſi peu digne d'entrer dans une bonne Comedie, qu'un Valet bouffon qui fait le pendu ſur une table, ou le mauvais plaiſant dans un fauteüil.

* *Phormion. Prol.*

LES PERSONNAGES.

ALBERT, }
PAMPHILE, } *Amis.*
HORTENSE, *Fille d'Albert.*
LUCILE, *Fille de Pamphile.*
VALERE, *Amant d'Hortenſe.*
DAMIS, *Amant de Lucile.*
JACINTE, *Suivante d'Hortenſe.*

La Scene eſt à Paris dans la chambre d'Hortenſe.

LE CAPRICIEUX
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

HORTENSE, LUCILE, JACINTE.

HORTENSE.

Ous ſoupirez Lucile? Et je ne puis
ſçavoir
La cauſe du chagrin que vous me
faites voir
C'eſt trop en verité s'obſtiner au ſi-
lence;
Et d'un ſi long refus mon amitié s'offenſe.

LUCILE

Non je ne pretens pas vous rien diſſimuler.
Mes propres interêts m'engagent à parler,
Je viens exprés ici pour cette confidence,
Et j'ai ſur vos ſecours fondé mon eſperance.
Mais je voudrois ſçavoir ſi ſans trop ſe riſquer,
Aux yeux de cette fille on ſe peut expliquer.

JACINTE.

Ecoutez, c'eſt ſelon. Je ſçais fort bien me taire
Quand quelqu'un ſans detour me confie une affaire,
Mais quand ce quelqu'un là biaiſe & parle à regret,
Si par malheur pour lui j'attrape ſon ſecret;
Une maligne humeur dans mes veines s'allume;
La fievre de parler me brûle, me conſume,
Et je n'en gueris point, que pendant quinze jours,
Je ne l'aille corner dans tous les carrefours.

HORTENSE.

C'eſt une folle allez, & je vous répons d'elle.

LUCILE.

Mon avanture Hortenſe eſt biſarre & nouvelle;
Je devrois la cacher pour beaucoup de raiſons,
Et je crains....

JACINTE.

Eh mon Dieu, parlez, que de façons.
J'ai déja penetré la moitié du miſtere:
Quelque jeune homme a part, je gage, à cette affaire,
Eh? vous ne dites mot? Bon, je l'ai deviné.
Ce jeune homme eſt galant & fort paſſionné?
Comment? vous rougiſſez? Fort bien c'eſt cela même.
Vous voulez l'épouſer, vous l'aimez, il vous aime,
Mais Monſieur vôtre Pere ami de ſon argent,
A couronner vos vœux, eſt un peu negligent,
Et c'eſt la juſtement le point qui vous afflige,
Plaît-il? Vous vous taiſez? Je ſuis au fait vous dis je,
Et voilà dieu merci vôtre ſecret connu,
Reſte à l'aller conter droit au premier venu.

LUCILE.

Ah! gardez-vous en bien,

HORTENSE.

Soïez en assurance.
Quel sort à cet amour a pû donner naissance ?
Vous n'êtes à Paris que depuis quinze jours,
Et c'est depuis ce temps si j'en crois vos discours,
Que vous avez quitté ce Couvent, ce me semble,
Où nous avons passé prés de cinq ans ensemble.

LUCILE.

Et c'est depuis ce temps qu'un coup inopiné
A desarmé ce cœur à l'amour destiné.

JACINTE.

Je vous le disois bien. Nous sommes penetrantes.

LUCILE.

Je venois à Paris, où l'une de mes Tantes,
Au sortir du Couvent me venoit ramener,
Lors qu'un gros voleurs vint nous environner,
Jugez.....

JACINTE.

Bon c'est ici que le Roman commence.

LUCILE.

La fraïeur où j'étois m'eut fait mourir, je pense,
Si le ciel n'eut conduit presque un moment aprés,
Un jeune Cavalier suivi de deux valets.

JACINTE.

Fort bien. Tome premier.

LUCILE.

Nos voleurs à sa veuë
Du bois dont ils sortoient regagnent l'avenuë,
Nôtre Liberateur s'offre à nous escorter,
Et dans le Bourg prochain nous force d'arrêter;
Que vous dirai-je enfin ? Ce que l'on attribuë
Au pouvoir enchanteur de la premiere veuë,
Accomplit sur nos cœurs ses effets merveilleux,
Et dans ce peu d'instans nous sentîmes tous deux
Que les impressions que le hazard fait naître,
Sont celles où l'Amour se fait le mieux connaître,

JACINTE.

Tome ſecond.

HORTENSE.

La fin ſe conçoit aiſement ;
Il va chez vôtre Tante, & naturellement
Inſtruit de vôtre nom, & de vôtre naiſſance.

LUCILE.

Il n'en ſçait rien encor. J'ai voulu, belle Hortenſe,
Avant de me commettre à ſa diſcretion,
M'aſſurer de ſes vœux & de ſa paſſion.
L'humeur des jeunes gens dont j'ai veu des peintures,
A porté mon amour à prendre ces meſures,
Et j'ai mis tant de ſoins à me cacher de lui,
Qu'il n'a pû me connoître encor juſqu'au-jourd'hui,

JACINTE.

Et nôtre chere Tante eſt elle un peu traitable.

LUCILE.

Oüi, ma Tante a trouvé mon deſſein raiſonnable,
Et ſans vous fatiguer d'un fâcheux compliment ;
Je pourrois diſpoſer de ſon appartement,
Si certain intereſt à deduire inutile,
Ne l'eut depuis deux jours fait partir de la Ville.

HORTENSE.

Vous pouvez commander chez moi comme chez vous.
Et puiſque vôtre Amant aſpire au nom d'Epoux,
Il faut ingenûment lui dire qui vous êtes,
Et fournir à ſes ſoins les meſures ſecretes
Par ou de vôtre Pere il vous peut obtenir.

LUCILE.

C'eſt l'unique deſſein qui m'avoit fait venir.
Puiſque vous conſentez à ce que je deſire,
Je reviendrai tantôt & je lui vais écrire
Qu'on l'attend, & que c'eſt en cette maiſon el

Que de ma deſtinée il doit être éclairci.

HORTENSE.

Fort bien. Je ſors tantôt pour certaines emplettes;
Vous pouvez diſpoſer de la chambre où vous êtes.

JACINTE.

Et moi je [illegible]irai vos affaires ſi bien,
Que perſonne au logis ne ſe doute de rien.

LUCILE.

Que ne vous doi-je point! Adieu ma chere Hortenſe,
Soiez ſeure à jamais de ma reconnoiſſance.

SCENE II.

HORTENSE, JACINTE.

JACINTE.

Elle n'eſt pas trop ſotte en matiere d'amour,

HORTENSE.

Or ça parlons un peu d'affaire à nôtre tour;
Tu me diſois tantôt que l'Oncle de Valere
Eſt venu propoſer mon Hymen à mon Pere.

JACINTE.

Je ne jure de rien. Mais enfin je le croi.

HORTENSE.

Et comment penſes-tu que mon Pere....

JACINTE.

Ma foi,
A parler ſur ce point ſans beaucoup d'artifice,
Je doute que ſitôt cet hymen s'accompliſſe.

HORTENSE.

Et ſur quelle apparence encor....

JACINTE.

Premierement

Vôtre Pere a reçû l'Oncle de vôtre Amant...

HORTENSE.

Avec quelque froideur n'est-ce pas ?

JACINTE.

[redacted] contraire;
Avec toute l'ardeur d'une amitié [redacted]re.

HORTENSE.

He bien ?

JACINTE.

Ils sont sortis au bout de quelque tems ;
Et se sont separez....

HORTENSE.

Sans doute mécontens

JACINTE.

Point du tout, fort joieux.

HORTENSE.

Et tu crois que mon Pere...

JACINTE.

Moi ? je croi qu'il consent à l'Hymen de Valere.

HORTENSE.

Pourquoi donc.....

JACINTE.

Et posé ce prémit consentement ;
Je croi pouvoir conclure assez conséquemment ;
Que vous ne verrez point cette affaire accomplie.

HORTENSE.

Es-tu folle ?

JACINTE.

Comment folle ? Hé mort de ma vie !
Depuis près de vingt ans que pour vôtre bonheur,
Albert vous mit au monde, où qu'il s'en fit honneur,
N'avez-vous pas encor appris tout à vôtre aise,
Que c'est assez de voir qu'une chose lui plaise,
Pour gager à coup seur qu'il ne la fera pas.
Ne connoissez-vous plus son esprit haut & bas ?

Sans ceſſe poſſedé de nouvelles penſées ;
Qui ſont au même inſtant par d'autres effacées ;
En moins d'un tour de main paſſant du blanc au noir,
Le matin raiſonnable, impertinent le ſoir,
Tantôt faiſant le fou, tantôt le Politique,
Aujourd'hui querelleur, & demain pacifique ;
Sans raiſon ſatisfait, ſans ſujet irrité,
Contrariant, bourru, chimerique, éventé,
Homme dont la cervelle inceſſamment voltige ;
Enfin perſecuté d'un éternel vertige.
Combien d'états divers, ſi les gens en ſont crus,
Depuis qu'on le connoît n'a-t-il pas parcourus ?
Campagnard, Citadin, Voyageur, Solitaire,
Courtiſan, Financier, Magiſtrat, Mouſquetaire ;
Enfin que vous dirai je ? Il m'a vingt-fois ſemblé,
Aux combats differens de ſon cerveau troublé,
De voir un bataillon d'Ames de toute eſpece,
Qui mutuellement voulant ſe faire piece,
Se chamaillent ſans ceſſe & le jour & la nuit ;
Et dont l'une défait ce que l'autre a conſtruit ;

HORTENSE.

Tu me le depeins là d'une étrange figure ;
Il eſt homme d'eſprit cependant.

JACINTE.

Choſe ſeure.
Mais il n'en a pas moins le défaut que j'ai dit.
Chacun pour être fou n'a pas aſſez d'eſprit,
Tout bien examiné les plus grands perſonnages
Ne ſont pas, croïez-moi, quelquefois les plus ſages,
Des gens d'eſprit ſouvent la folie eſt le lot ;
Et parfois la ſageſſe eſt la vertu d'un ſot.

HORTENSE.

Le voici qui paroît. Tai-toi je t'en conjure ;

SCENE III.

ALBERT, HORTENSE, JACINTE.

ALBERT. *à part.*

NON il n'en ſera rien. C'eſt une choſe ſeure,

JACINTE.

De quoi s'entretient-il ?

ALBERT.

Que je ſois lapidé
Si cet hymen jamais eſt par moi decidé.

JACINTE.

Oh oh l'entendez vous.

ALBERT.

Je ne ſuis point capable
De faire grace au ciel, de ſottiſe ſemblable

JACINTE.

Que vous avois-je dit ?

ALBERT.

J'ai vêcu juſqu'ici,
En homme raiſonnable & ſenſé Dieu merci.

JACINTE.

Fort bien.

ALBERT.

Et qui me fait des ſemonces pareilles
Merite d'être mis dehors par les oreilles.

JACINTE.

Bonjour Monſieur.

ALBERT.

Bonjour.

JACINTE.

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait ?

Vous voilà tout faché qu'avez-vous ?

ALBERT.

Un sujet

Le plus juste du monde.

JACINTE.

Et quel sujet encore ?

ALBERT.

Un ridicule.

JACINTE.

Hè bien ?

ALBERT.

Une franche pecore !

JACINTE.

Est-ce tout ?

ALBERT.

Qui tantôt est venu me parler ;
D'un chien de mariage à me faire siffler,

HORTENSE.

O ciel !

ALBERT.

D'un mariage à me rendre bernable ;
Si j'étois pour le faire assez peu raisonnable.

JACINTE.

Je croïois tout perdu. Quoi ce n'est que cela !
Bon bon, vous reviendrez de ces sentimens là.

ALBERT.

Je n'en reviendrai point.

JACINTE.

C'est une railleries

ALBERT.

Je veux être pendu si je me remarie.

JACINTE.

Vous ?

ALBERT.

Moi.

JACINTE.

Tres volontiers je n'y resiste en rien.

ALBERT.

Je suis veuf, grace à Dieu, je m'en trouve fort bien.

JACINTE.

Qui vous dit de changer d'état.

ALBERT.

Un imbecille
Que j'ai vû quelquefois au logis de Pamphile,
Et qui presentement, j'ignore à quel sujet,
M'est venu sottement tâter sur ce projet.

JACINTE.

Ah, j'entens a present, & c'est une autre affaire:
J'ai crû que vous parliez d'Hortense & de Valere.

ALBERT.

Non pas diantre, non pas. Ce n'est point de cela.

HORTENSE. *à Jacinte.*

Tu vois.

ALBERT.

C'est un parti sortable celui-là.

HORTENSE.

Voilà de tes soupçons.

ALBERT.

Un hymen honorable;
Et qui n'a rien en soi qui ne soit trés faisable.

HORTENSE.

Je te le disois bien.

ALBERT.

J'en ai tantôt reçû
La proposition, ainsi que je j'ai dû.

HORTENSE.

Que t'en semble?

ALBERT.

Et l'affaire eût été terminée;
Si mes vœux au Couvent ne l'avoient destinée.

JACINTE.

Bon.

HORTENSE.

Au Couvent, mon Pere? Hé, vous n'y
songez pas.

ALBERT.

Oüi, je ſuis dégoûté des choſes d'ici bas.

JACINTE.

Fort bien. Monſieur, du monde a l'ame dégoûtée,
Vous en êtes un peu dans le cœur entêtée.
Pour ſe regler ſur vous, il y reſte aujourd'hui;
Et vous en ſortirez, pour vous regler ſur lui.

ALBERT.

A propos de Couvent. On m'a dit que Pamplile
A depuis peu chez lui fait revenir Lucile.

JACINTE.

Vraiment oüi. Tout à l'heure elle vient de ſortir.

ALBERT.

Oh, oh, vous deviez bien ſonger à m'avertir;
Elle a depuis cinq ans dû changer de figure,
Et doit être à preſent grande comme nature.

JACINTE.

Oh, Monſieur, de la voir vous ſeriez enchanté;
Vous ne croiriez jamais comme elle a profité.
Le Couvent forme bien l'eſprit, ſur ma parole.
Pour moi, je ne ſçai pas ſi c'eſt en cette école
Quelle a pris les leçons qu'on lui voit pratiquer;
Mais à voir les talens qu'elle fait remarquer,
Il faut que l'on ait pris grand ſoin de ſa conduite,
Et je n'ai jamais vû de fille mieux inſtruite.

ALBERT.

Comment diable!

JACINTE.

Oüi vraiment, vous ſeriez ſtupefait
Si vous étiez inſtruit de tout ce qu'elle a fait,
Et peut-être qu'elle a depuis quinze journées
Mieux emploïé le temps qu'une autre en dix années.

ALBERT.

Parbleu tu me ravis de me dire cela.
Hom. Ma fille jamais n'aura cet eſprit là;

Acteſque ne pas vous en ſervir en vrais amoureux.

JACINTE.

Comment ? c'eſt une fort mauvaiſe, vous dis-je.

ALBERT.

Eſt-elle ſans mere.

JACINTE.

Hic, et vous en reponds.

ALBERT.

Elle a ſon bien à elle.

JACINTE.

Comme un petit tresor.

ALBERT.

Que la regrette.

JACINTE.

Au, au.

ALBERT.

De la vertu ?

JACINTE.

De reſte.

ALBERT.

Peut-être l'objet de mon tourment ?

JACINTE.

Comme vous.

ALBERT.

Malepeſte.

Vraiment admirez qu'on me l'ait faite exprés ;
Donnez-moi conſeil, je veux la voir un peu de près.

JACINTE.

Vous pourriez bien ſentir en voyant ſa figure
Quelques petits ſecrets d'inquiétude.

ALBERT.

Je le crois.

JACINTE.

J'en ſuis ſeure.

Je connoiſſons pas encor tous vos beſoins.

HORTENSE.

(parlez mieux,

ALBERT.

Ma fille, parlez moins.

HORTENSE.

Je ſçai l'averſion que l'hymen vous inſpire
Mon Pere, & je voulois l'empêcher....

ALBERT.

Queſt-ce à dire?

HORTENSE.

J'ai craint que ſon diſcours ne vous mît en courroux,
Et que le mot d'hymen....

ALBERT.

De quoi vous melez vous?

HORTENSE.

De rien.

ALBERT.

Oüais, je vous trouve encor bien temeraire
De vouloir penetrer les ſentimens d'un Pere.

HORTENSE.

Si je vous ai déplû, j'en ſuis au deſeſpoir.

ALBERT.

Je crois qu'à mes deſſeins vous n'avez rien à voir.

HORTENSE.

Sans doute.

ALBERT.

C'eſt de moi que vous devez dépendre;
Et je n'ai, que je penſe, aucun compte à vous rendre,

HORTENSE.

D'accord.

ALBERT.

Je puis vouloir ce qu'il me ſemblera;

HORTENSE.

Je l'avoüe.

ALBERT.

Et penſer tout ce qu'il me plaira.

HORTENSE.

Fort bien.

ALBERT.

Finissez donc des sottises pareilles ;
Et ne me venez point échauffer les oreilles.

HORTENSE.

Je ne vous dis plus mot.

ALBERT.

Vous faites sagement ;
Laissez-nous, & rentrez dans vôtre apartement.

SCENE IV.

ALBERT, JACINTE.

ALBERT.

MOrbleu, les Peres sont de grands fous ;
quand j'y pense,
De s'enterrer tous vifs par pure complaisance,
Et de fuir de l'hymen l'agreable lien,
Pour des enfans parfois qui ne leur sont de rien.

JACINTE.

En effet, c'est avoir un goût bien ridicule ;
Et je ne conçois pas ce bizarre scrupule,
De sacrifier tout au bien de ses enfans,
D'être pour l'amour d'eux sages malgré ses dents,
Et par un sot égard fondé sur des chimeres,
Se priver du plaisir de leur donner des freres.

ALBERT.

Pour moi je ne vois point d'état plus ennuieux,
Que celui d'être veuf, quand on peut faire mieux.

JACINTE.

Sans doute, & pour passer joyeusement la vie,
Rien n'est tel que d'avoir une femme jolie.

ALBERT.

Vous ne voïez qu'enfans qui vous font enrager.

JACINTE.

Ce ne ſont que voiſins prêts à vous obliger.

ALBERT.

Que fripons de valets qui vous font mille pieces;

JACINTE.

Qu'amis officieux qui vous font cent careſſes.

ALBERT.

Tout eſt triſte chez vous.

JACINTE.

On y rit nuït & jour;

ALBERT.

Perſonne ne vous voit.

JACINTE.

Chacun vous fait la cour;

ALBERT.

Ma foi, puiſque Lucile eſt ſi bien mon affaire;
J'en veux dire deux mots à Pamphile ſon Pere.

JACINTE.

Fort bien, vous ne pouvez ſuivre plus beau projet.
Ah, que vous allez être heureux & ſatisfait.
Pour vous faire un grand nom, quel moïen plus fertile;
On parlera de vous aux deux bouts de la ville;
Vos éloges d'abord répandus en cent lieux,
Sur vous de tout Paris attireront les yeux.
Mille gens qui pour l'heure ignorent qui vous êtes,
De vos vertus bientôt publieront des gazettes;
Et dans mille chanſons vôtre nom exalté
Paſſera glorieux à la poſterité.

ALBERT.

Parbleu, tu n'as jamais mieux parlé de ta vie?
Je ne me ſens pas d'aiſe, & mon ame eſt ravie;

JACINTE.

Aprés ce mariage, ou même auparavant,
Sans doute vous mettrez vôtre fille au Couvent;
Afin de procurer & ſa joïe & la vôtre;

La vôtre dans ce monde, & la ſienne dans l'autre.

ALBERT.

Oüi, je decide ainſi.

JACINTE.

C'eſt fort bien decidé.

ALBERT.

Elle enragera fort, j'en ſuis perſuadé.

JACINTE.

Elle ? oh que point du tout. Elle en ſera ravie ; Elle aime les Couvents Monſieur, à la folie.

ALBERT.

Les Couvents ?

JACINTE.

Oüi vraiment, & je vous en répons ; Elle ne fait ſemblant de rien ; mais dans le fonds Elle a pour le Couvent un penchant admirable.

ALBERT.

Ouais.

JACINTE.

Et pour l'hymenée une haine effroïable.

ALBERT.

Quoi.....

JACINTE.

C'eſt la verité, Monſieur, je vous promets.

ALBERT.

Que Diable ?

JACINTE.

Mais ſur tout vous ne croiriez jamais L'excés d'averſion qu'elle ſent pour Valere.

ALBERT.

Encore ?

JACINTE.

Et tout cela parce qu'il ſçait vous plaire.

ALBERT.

L'effrontée ?

JACINTE.

A vos yeux elle s'en cache fort, Mais dans le fonds du cœur elle le hait à mort,

ALBERT,

ALBERT.

Elle le hait ? Vraiment je la trouve plaisante,
C'est une bonne sotte, une bonne impudente,
Il vaut cent fois mieux qu'elle, & lui fait trop d'honneur,
De vouloir l'épouser.

JACINTE.

L'épouser ? serviteur.
Il ne l'épousera jamais, j'en suis bien seure.

ALBERT.

Il ne l'épousera jamais ?

JACINTE.

Non, je vous jure.

ALBERT.

Comment non ?

JACINTE.

Non, Monsieur, je la connois fort bien;
Son cœur repugne trop à former ce lien.

ALBERT.

Oüi-da. Je suis vraiment ravi de la connaître.

JACINTE.

Quand vous le voudriez, vous n'en seriez pas maître.

ALBERT.

Plaît-il ? je n'en serois pas le maître, moi ?

JACINTE.

Vous.
Rien ne la forcera d'accepter cet époux.
Sans son consentement vous ne pouvez rien faire;
Et c'est d'elle en un mot que dépend cette affaire.

ALBERT.

D'elle ? oh je finirai bien-tôt cet embarras,
Et lui ferai bien voir qu'elle n'en dépend pas;
Je veux que dès demain à Valere liée,
Pour la faire enrager elle soit mariée.

JACINTE.

Vous voulez dites-vous demain la marier,
A Valere ?

ALBERT.

Oüi morbleu pour la mortifier.

JACINTE,

Pourrez vous bien lui faire un chagrin de la ſorte,
Aurez vous ce cœur là.

ALBERT.

Oüi le diable m'emporte,
Il faut moriginer ces cerveaux éventez,
Et rabaiſſer un peu leurs petites fiertez.
Je m'en vais chez Pamphile, & ſans aucune pauſe,
Je reviens en ce lieu terminer toute choſe,
Il ſort.

JACINTE.

Grace au ciel, on adreſſe à ſort bien reüſſi;
Et voila nôtre affaire en bon train dieu mercí;
Ces eſprits voltigeans ont cela d'agreable,
Qu'avec eux la reſſource eſt toûjours immancable,
Chez eux le changement eſt toûjours de ſaiſon,
Et parfois la folie y produit la raiſon.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

HORTENSE, VALERE.

VALERE.

CRoirai-je belle Hortenſe un changement ſi doux ?
M'eſt-il permis de vivre & de vivre pour vous ;
Quoi ? lorſque mon amour croit ſa perte aſſurée,
Mon abord en ces lieux la trouve reparée,
Un même inſtant voit naître & finir mes ennuis ;
Et mes vœux ſont combleż auſſi-tôt que deſtruits,
Mais parlez. C'eſt à vous de couronner Madame,
Le bonheur éclatant d'une ſi belle flame,
Souffrez que je vous voïe en cet heureux moment,
Meſler un peu de joïe à mon raviſſement,
Et donner aux tranſports de ma reconnoiſſance
Quelque autre objet plus doux que vôtre obeïſſance.

HORTENSE.

Oüi Valere, mon cœur aſſuré de vos feux ;
Veut bien d'un libre aveu favoriſer vos vœux ;
Je permets à vos yeux de lire dans mon ame,
Tout ce qui peut ſervir à flater vôtre flame,
Mais lors qu'un doux hymen s'offre à nos vœux conſtans,
Songez que c'eſt à vous d'en avancer le temps.
Bien que de vôtre amour la preuve me ſoit chere,
Il vaut mieux emploïer un temps ſi neceſſaire,
A preſſer un bonheur qui n'eſt pas en nos mains,

Qu'à nous prouver des feux dont nous sommes certains,
En un mot vous sçavez les humeurs de mon Pere;
Je ne dois point ici tracer son caractere,
Mais Jacinte a pris soin de vous faire sçavoir;
Quel retour a tantôt retabli nôtre espoir;
Prevenez par vos soins un retour plus funeste,
Qui pourroit nous ravir cet espoir qui nous reste.

VALERE.

Oüi Madame, & je vais de ce pas l'exciter,
A combler le bonheur dont j'ose me flatter.

HORTENSE.

Ne perdez point de temps. Quelqu'un vient ce me semble,
C'est lui même. Je sors, & je vous laisse ensemble,

SCENE II.

ALBERT, VALERE.

ALBERT. *à part.*

JE ne l'ai point trouvé, mais j'irai tant de fois....

VALERE.

Monsieur....

ALBERT.

Ah ah mon gendre est-ce vous que je vois;

VALERE.

Je viens.....

ALBERT.

Embrassons nous mon cher, & que ce gage
Soit de nôtre union le premier témoignage.

VALERE.

L'honneur....

ALBERT.

J'avois tantôt quelque autre intention ;
Mais ſur cela depuis j'ai fait attention.

VALERE.

L'ardeur....

ALBERT.

Oüi je pretens en vous donnant ma fille ;
Vous voir dans peu de jours entrer dans ma famille.

VALERE.

Je dois....

ALBERT.

Je vous le dis, je ne ſçache entre nous ;
Aucun homme qui ſoit plus à mon gré que vous.

VALERE.

Monſieur.....

ALBERT.

Perſonne ici, ni dans toute la France ;
Dont je cheriſſe plus l'eſtime & l'alliance.

VALERE.

Je vous ſuis....

ALBERT.

Et je veux ſans aucun examen ;
En depit de ma fille achever vôtre hymen.

VALERE.

Il faut...

ALBERT.

La bonne bête à ce deſſein s'oppoſe ;
Et voudroit bien pouvoir faire changer la choſe.

VALERE.

J'eſpere....

ALBERT.

Oüi je le ſçais le Couvent fait ſes ſoins ;
Et vous lui déplaiſez comme la peſte au moins.

VALERE.

Je voudrois....

ALBERT.

Mais tant mieux, j'en ai l'ame ravie.

Et vous l'épouserez ; j'en répons sur ma vie.

VALERE.

Jamais...

ALBERT.

Laissez moi faire encor un coup.

VALERE.

Enfin...

ALBERT.

Si vous ne l'épousez que je vous tiens un coquin.

VALERE.

Rien ne peut m'allarmer après cette assurance ;
Mais songez à accorder un moment d'audiance.

UN LAQUAIS.

Monsieur Pamphile est là qui demande à vous voir.

ALBERT.

Pamphile ? dites qu'il entre. Adieu jusqu'au revoir.

VALERE à part.

Il ne faut rien prendre de peur de lui déplaire ;
Soumettons à tout mon pauvre d'affaire.

SCENE III.

ALBERT, PAMPHILE.

PAMPHILE à part.

Voyons comme il prendra la proposition.

ALBERT.

Vous avez de l'engager à composition.

PAMPHILE.

Je donne le bonjour à mon ancien confrere.

ALBERT.

Ce humble serviteur à votre vieux compere ;

PAMPHILE.

Ma foi je ſuis charmé de vous trouver ici,

ALBERT.

Et moi je ſuis ravi de vous y voir auſſi.

PAMPHILE.

Comment va la ſanté ? Vous avez bon viſage !

ALBERT.

Et vous ? Vous avez l'air bien ſeuri pour vôtre âge.

PAMPHILE.

Parbleu, oüi je me porte aſſez bien franchement.

ALBERT.

C'eſt fort bien fait. Pour moi je vis tout doucement,

PAMPHILE.

Je n'ai graces au ciel nul ſouci dans la vie.

ALBERT.

Je ne ſuis tourmenté d'aucune maladie.

PAMPHILE.

Je me trouve auſſi verd comme dans mon Printemps,

ALBERT.

Et moi tout auſſi frais qu'à l'age de trente ans.

PAMPHILE.

Je ſuis veuf, j'ai du bien & fort peu de famille.

ALBERT.

Grace à dieu je ſuis riche & je n'ai qu'une fille.

PAMPHILE.

Vous ſçavez quel j'étois dans ma jeune ſaiſon.

ALBERT.

Vous m'avez veu jadis aſſez bon compagnon.

PAMPHILE.

Je me ſens comme alors d'une vigueur extreme.

ALBERT.

A quelque choſe prés je ſuis toûjours le même.

PAMPHILE.

Ma foi Seigneur Albert je ne ſçai pas pourquoi,
Nous ſommes reſtez veufs ſi long-temps vous & moi,

ALBERT.

En effet, c'eſt pitié d'endurer qu'à nôtre âge
Nous ſéchions ſur le pied faute de Mariage.

PAMPHILE.

L'hymen, quoi qu'on en diſe à ſon utilité,

ALBERT.

Sans doute, l'homme eſt né pour la ſocieté.

PAMPHILE.

Il a ſes embarras, mais on y remedie;
Quand ce ſont des amis avec qui l'on s'allie.

ALBERT.

Oüi l'hymen peut avoir ſes degoûts quelquefois;
Mais on s'en garantit en faiſant un bon choix.

PAMPHILE.

Pour moi ſi jamais femme entre dans ma famille,
De mon meilleur ami je veux choiſir la fille.

ALBERT.

Et moi je veux auſſi quand je me marierai,
Connoître à fonds les gens à qui je m'allierai

PAMPHILE.

Mais à propos d'hymen, de fille & d'alliance;
Comment gouvernez vous Mademoiſelle Hortenſe?

ALBERT.

Et Lucile? On m'a dit que ſans m'en avertir,
Vous l'aviez du Couvent fait depuis peu ſortir.

PAMPHILE.

Il eſt vrai. J'ai pour elle un mariage en veuë.

ALBERT.

J'eſpere auſſi dans peu voir ma fille pourveuë.

PAMPHILE.

Vous connoiſſez Damis ce jeune homme bien fait.

ALBERT.

Damis? non.

PAMPHILE.

C'eſt à lui que je ſonge en ſecret.

ALBERT.

Valere eſt vôtre ami, ſi j'en crois l'apparence.

PAMPHILE.

PAMPHILE.

Sans doute.

ALBERT.

C'eſt à lui que j'ai promis Hortenſe ;

PAMPHILE.

Hom. Valere eſt encore bien jeune a mon avis.

ALBERT.

Je n'ai pas grande foi pour vôtre beau tout-Damis.

PAMPHILE.

Ecoutez. Voulez vous mettre à part tout miſtere.

ALBERT.

Parbleu de tout mon cœur, nous ne ſçaurions mieux faire,

PAMPHILE.

J'avois quelque deſſein à l'égard de Damis,
Il eſt vrai ; mais je n'ai ni parlé ni promis.
D'ailleurs depuis un temps il ſemble fuir ma veuë
Et j'ai oüi murmurer de certaine inconnuë
Qui ſur lui franchement jette un mechant vernis.
Enfin depuis long-temps nous ſommes fort unis,
Uniſſons nous encor de plus prés l'un à l'autre,
Je vous donne ma fille, accordez moi la vôtre.

ALBERT.

Ma foi je ſuis charmé de la condition,
Et de bon cœur je tope à vôtre intention ;
J'avois auſſi donné ma parole à Valere,
Mais.... c'eſt un fat. Touchez. Je ſuis vôtre beau-pere.

PAMPHILE

Et moi je ſuis le vôtre.

ALBERT.

Il faut ſans differer
Que j'aille à ce deſſein ma fille preparer.

PAMPHILE.

Je vais trouver auſſi la mienne en diligence,
Et je veux, ſous couleur viſiter Hortenſe,
Pour vous la faire voir l'envoïer en ce lieu,
Adieu Seigneur Albert,

ALBERT.

Seigneur Pamphile adieu

SCENE IV.

ALBERT, HORTENSE.

ALBERT.

FAISONS valoir un peu la raiſon paternelle. Hola.

HORTENSE.

Plaît-il mon Pere.

ALBERT.

Approchez vous la belle:
On dit que le Couvent eſt vôtre unique objet,
Et que vous romprez tout ſi l'on ne vous y met.

HORTENSE.

Moi mon Pere ?

ALBERT.

Vous même. On a ſçeu m'en inſtruire.
Et la deſſus je ſuis bien aiſe de vous dire
Que j'ai d'autres deſſeins touchant vôtre interêſt,
Et qu'il faut reſoudre à l'hymen s'il vous plaît.

HORTENSE.

Toutes vos volontez me doivent être cheres;

ALBERT.

Et pour ne point traîner en longueur les affaires;
Je prétens que ce ſoit au plûtard dés demain.

HORTENSE.

Un Pere a ſur nos vœux un pouvoir ſouverain

ALBERT.

C'eſt fort bien dit à vous. Et pour preuve éclatante
Du grand deſir que j'ai de vous rendre contente;

Aprés avoir long-temps conſulté, balancé,
Voici l'Epoux enfin ou je me ſuis fixé.

HORTENSE.

Quel qu'il ſoit, de vos mains il m'eſt fort agreable.

ALBERT.

Oüi c'eſt un perſonnage illuſtre, venerable,
Un homme conſommé, grave, judicieux,
En un mot le Seigneur Pamphile.

HORTENSE. *à part.*

Juſtes dieux!

ALBERT.

Allons, temoignez moi vôtre reconnoiſſance

HORTENSE. *à part.*

Quel changement!

ALBERT.

Plaiſt-il? Vous murmurez je penſe.

HORTENSE.

Ah mon Pere, excuſez ſi ſur un pareil choix
Mon reſpect ſe dement pour la premiere fois.
Vôtre bonté pour moi ſi ſouvent éprouvée
Dans le fonds de mon cœur ſera toûjours gravée;
Mais permettez qu'ici ce cœur épouvanté
Apelle à ſon ſecours cette même bonté,
Et que dans un peril dont fremit ma conſtance,
J'arme vôtre amitié contre vôtre puiſſance

ALBERT.

Oüais.

HORTENSE.

Si c'étoit à moi de me donner des loix,
A vivre auprés de vous je bornerois mon choix:
Mais ſi vous enviez ce prix à ma tendreſſe,
Daignez au moins, daignez confier ma jeuneſſe
A la loi d'un Epoux dont j'aime les liens,
Et dont l'age & l'humeur ſoient conformes aux miens.

ALBERT.

Erreur. Un bon eſprit jamais ne ſe hazarde
De donner la jeuneſſe à la jeuneſſe en garde

C'eſt ce qui doit ſur tout être conſideré.
Le monde eſt un chemin d'abîmes entouré ;
Et lors qu'en ce chemin ou le plus ferme heſite
Un fou de ſon ſemblable entreprend la conduite,
Chacun deça, dela, guidé ſans ſçavoir ou,
Court riſque à tout moment de ſe rompre le cou.

HORTENSE.

He quoi ? De ce deſſein rien ne peut vous diſtraire ?
Je ne vous parle point de m'unir à Valere ;
Mais vous même en ce jour, du moins ſi je l'en croi,
Vous avez à ſes vœux engagé vôtre foi,
Et l'eſperance enfin que cet aveu lui donne. . . ;

ALBERT.

L'eſperance ? Ah vraiment vous me baillez bonne ;
Et vous me parlez là d'un plaiſant étourneau.
Ah parbleu s'il prétend dans ſon petit cerveau,
Ne ſe perpetuer que par cet hymenée,
Il court fort grand hazard de mourir ſans lignée
Enfin il faut tenir ce qu'on promet aux gens.
Pamphile eſt mon ami depuis plus de trente ans :
Et pour le couper court, en un mot comme en douze,
Il faut abſolument qu'un de nous deux l'épouſe.
Je ne ſçaurois pas moi, l'épouſer, bonnement,
Ergo. Vous m'entendez, tréve de compliment.

HORTENSE. *à part.*

Ciel ! d'un ſi rude coup allons parer l'atteinte ;
Et courons de ce pas en avertir Jacinte.

SCENE V.

ALBERT. *ſeul.*

CHOSE étrange de voir le peu d'entendement
Qui chez les jeunes gens regne preſentement.
Pour moi je ne vois point de plus ſotte foibleſſe

Que cet entêtement qu'on a pour la jeuneſſe,
Et ſi j'en étois cru, ce caprice maudit
Par un Edit exprés ſe verroit interdit,
Car enfin le bon ſens en toute autre pratique
S'oppoſe clairement à cete politique.
Plus un malade eſt foible, imbecile, mal ſain;
Et plus il a beſoin d'un ſage Medecin.
Plus un cheval eſt neuf, ombrageux, indocile
Plus la main qui le guide à beſoin d'être habile;
Tout le monde en convient? Et par comparaiſon
Plus une fille eſt jeune & foible de raiſon,
Plus celui que l'hymen pour maître lui diſpenſe
Doit avoir ſelon moi d'âge & d'experience.
Ma foi c'eſt un abus, & je voudrois pour moi
Que de même qu'on fait par une antique loi
Produire aux Chevaliers leurs preuves de nobleſſe;
On fit faire aux Epoux leurs preuves de vieilleſſe.

SCENE VI.

ALBERT, JACINTE.

JACINTE.

AH Monſieur eſt-il vrai ce qu'on m'a debité?

ALBERT.

Quoi?

JAINTE.

N'eſt-ce point un conte à plaiſir inventé?

ALBERT.

Comment donc?

JACINTE.

Seriez vous broüillez vous & Pamphile?

ALBERT.

Nous ?

JACINTE.

Par quel crime a-t'il excité vôtre bile ?
Quel tort vous a-t'il fait? Quel mal a-t'il commis ?

ALBERT.

Lui ?

JACINTE.

Vous avez toûjours été si bons amis;

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire ? Parbleu nous le ſommes encore.
Et s'il m'a fait du tort c'eſt un point que j'ignore.

JACINTE.

Tout de bon ?

ALBERT.

Tout de bon. Quel eſt le fondement. . . ?

JACINTE.

Vous n'êtes point broüillez enſemble aſſurement ?

ALBERT.

Non encor un coup non ; diantre je ſuis croïable
Faut-il pour l'affirmer que je me donne au diable ?

JACINTE.

Ah tant mieux. Par ma foi j'en ai la joïe au cœur ;
J'ai toûjours bien jugé que c'étoit une erreur,
Et je ne voïois point d'apparence aſſez forte
Que vous lui vouluſſiez faire un tour de la ſorte.

ALBERT.

Et quel eſt donc ce tour dont on veut m'accuſer ?

JACINTE.

On dit ; voïez un peu comme on aime à jaſer,
On dit que vous voulez contre toute apparence...?

ALBERT.

Eh bien ?

JACINTE.

Le marier à vôtre fille Hortenſe.

ALBERT.

Aſſurement. Que diantre eſt-ce qu'on trouve là ?

JACINTE.

Comment ? vous ſongeriez en effet à cela ?

ALBERT.

Pourquoi non ?

JACINTE.

Vous auriez reſolu dans vôtre ame
De lui donner demain vôtre fille pour femme ?

ALBERT.

Demain. Je l'ai promis, ce n'eſt point un ſecret.

JACINTE.

Le pauvre homme ! Ah Monſieur qu'eſt-ce qu'il vous a fait ?

ALBERT.

Comment donc ? Mais vraiment l'équivoque eſt gentille
Je ſuis ſon ennemi de lui donner ma fille ?

JACINTE.

Sans doute. N'eſt-ce pas s'il faut parler ſans fard
Vouloir couper la gorge à ce pauvre vieillard ?
Avez vous oublié ce joli trait d'hiſtoire
Qui preſque tous les jours vous revient en memoire,
Et dont vous nous avez tant de fois endormis,
D'un Grec, qui pour punir un de ſes ennemis
Aïant mis vainement toute choſe en uſage,
A la fin lui donna ſa fille en mariage.

ALBERT.

Hom.... effectivement. A dire verité
Leur âge peut avoir quelque diſparité :
Mais l'inconvenient de cette difference
Tombera beaucoup moins ſur lui que ſur Hortenſe.

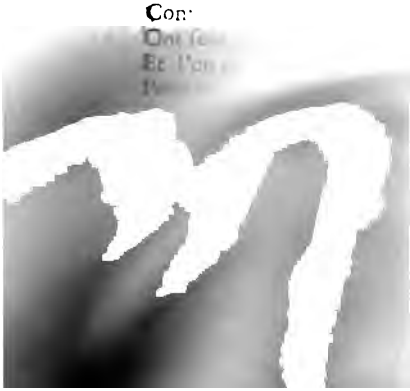
JACINTE.

Au contraire Monſieur, elle ne riſque rien,
C'eſt un bonheur pour elle, un ſeur & vrai moïen
De lui faire trouver une ſource feconde
De divertiſſemens les plus jolis du monde.
Si pour un pareil nœud vous euſſiez préferé

Quelque jeune homme aimable, & qui fût à gré,
Quelque Amant diſtingué, par exemple Val
Elle ſe borneroit à l'aimer, à lui plaire,
Ne vivroit que pour lui, ne voudroit voir que
A tout autre plaiſir trouveroit de l'ennui,
Dans les pleurs loin de lui vivroit enfe
Rien n'eſt plus languiſſant qu'une fe
Mais en lui choiſiſſant comme vous
Un Epoux ſuranné, haiſſable, m
Ce ne ſeront que jeux, bals, Ca
Viſites, paſſetemps, entretiens,
Tout ce qu'on voit ici de je
Se feront auprés d'elle ho
Mille plaiſirs nouveux s'
Chacun à qui mieux mieux
L'un la regalera d'un
L'autre l'entretiendra
Et ſi vous voulez jo
Tous les revenans
Fleurettes, pet
vœux
Agreable, t
Vous m'a
Ne peut

La pe

Mai
Con
On
Et l'on
Pa



Ne connoît pas Monſieur ſeulement à la mine,
Et venant à le voir de jour ſur l'eſcallier,
En le gracieuſant d'un ſouris Cavalier,
Lui dira, mon ami, va t'en voir je te prie
Si ta belle Maîtreſſe eſt encor endormie.

ALBERT.

Diable! Je ſerois donc à ce compte un grand fat
Si j'allois pour l'hymen troquer mon celibat.

JACINTE.

Je ne dis pas cela Monſieur le ciel m'en garde
C'eſt Pamphile & non vous, que ce diſcours regarde.

ALBERT.

Pamphile? Et palſambleu de quel droit aujourd'hui
Suis-je d'un pareil ſort exempt plûtôt que lui?

JACINTE.

Je ne ſçai, mais pourtant l'affaire eſt differente;
Pamphile a cinquante ans.

ALBERT.

Morbleu j'en ai ſoixante

JACINTE.

La barbe lui blanchit,

ALBERT.

J'ai les cheveux tous gris

JACINTE.

Il a mauvaiſe mine,

ALBERT.

Et ſuis un Adonis

JACINTE.

Son eſprit déja même eſt baiſſé d'un étage

ALBERT.

Par ma foi quelquefois je ne ſuis pas trop ſage.

JACINTE.

Ecoutez, chacun peut riſquer à ſes dépens:
Mais ſi Pamphile & vous êtes ſi reſſemblans,
Ne vous mariez point de peur de quelque eſclandre.

Vous êtes bien habile, ou bien il ne l'eſt gueres.

LUCILE.

S'il faut ſur ce ſujet te faire un franc aveu,
Nous avons fait tous deux comme l'on fait au Jeu
Chacun ſur ſon adreſſe également ſe fie,
Et le hazard enfin decide la partie.
Il a pour me ſurprendre employé tous ſes ſoins,
Moi pour m'en garantir je n'en ai pas pris moins;
Et la concluſion, c'eſt que ma prevoyance
A joüé de bonheur plus que ſa vigilance,
Mais le voici lui même.

SCENE II.

DAMIS, LUCILE, JACINTE.

DAMIS.

ENfin il m'eſt permis
Madame de connoître.....

LUCILE.

Ecoutez moi Damis
Toi Jacinte prens ſoin que perſonne ne vienne,
Enfin Damis, il faut vous délivrer de peine,
Il eſt temps de parler, & de vous reveler
Un ſecret que j'ai cru qu'il falloit vous celer:
Vous le ſçavez Damis, l'avanture imprevuë
Qui la premiere fois vous offrit à ma veuë
Ne permit pas d'abord au trouble de mes ſens
De pouvoir vous cacher mes feux reconnoiſſans;
Et l'amour profitant du trouble de mon ame
Ecrivit dans mes yeux ſon triomphe & ma flame.
Vôtre amour en conçeut un augure flateur;
Mais en vous découvrant une ſi prompte ardeur;
C'eut été trop riſquer de vous faire connoître
Celle en qui vos regards l'avoient ſi tôt fait naître;

Avant que ſçavoir ſi l'ardeur de vos feux
Meritoit de ma part de ſemblables aveux.
Ainſi, pour éprouver vôtre perſeverance,
Je vous ai du cacher mon nom & ma naiſſance;
Je voulois m'aſſurer du fonds de vôtre cœur;
Mes ſoins ont reuſſi; je connois vôtre ardeur;
Il eſt temps à mon tour de me faire connoître,
Damis, apprenez donc....

JACINTE.

Tout eſt perdu, mon maître!
Albert vient ſur mes pas.

LUCILE.

O ciel! Que ferons nous?

DAMIS.

Le cruel contre temps!

JACINTE.

Vîte, ſeparez-vous;
Je l'entens: ſuivez moi dans la chambre prochaine,
J'aurai ſoin d'empêcher qu'on ne vous y ſurprene,

SCENE III.

ALBERT, LUCILE, JACINTE.

ALBERT.

BONJOUR la belle enfant. C'eſt vous comme je croi
Qu'on appelle Lucile, eſt-ce pas?

LUCILE.

Oüi c'eſt moi.

ALBERT.

J'en ai ſur ma parole une joïe infinie,
Sans compliment. Je viens vous tenir compagnie

Ma fille tout à l'heure eſt allée au Palais ;
Pour acheter je crois quelques colifichets ;
Et ne ſçachant que faire en toute la journée ,
Je vous fais un preſent de mon aprés dinée.

LUCILE.

Je venois voir Hortenſe , & c'eſt le ſeul ſujet. .

ALBERT. *ſouriant.*

Ha vous ne veniez pas pour elle tout a fait

LUCILE *à Jacinte.*

Que veut-il dire ?

ALBERT.

On eſt éclairci du miſtere ;
Baſte , je ſçais ici ce que vous venez faire.

LUCILE.

Comment donc ?

ALBERT.

Et je ſuis d'avis à ce propos ;
Puiſque nous y voilà , de vous dire deux mots.
Entrons dans cette chambre , elle eſt moins paſſagere ,
Et nous y parlerons plus ſeurement d'affaire.

LUCILE *à Jacinte.*

Serions nous découverts ?

ALBERT.

Entrons ſans differer ;

JACINTE.

Ma maîtreſſe a la clef vous ne ſçauriez entrer.

LUCILE.

D'ailleurs je dois ſortir pour affaire qui preſſe.

ALBERT.

Ah puiſqu'il eſt ainſi vous êtes la maîtreſſe ,
Je veux bien vous ſevrer d'un petit déplaiſir ,
Et j'en entretiendrai vôtre Pere a loiſir.

LUCILE.

Mon Pere ?

ALBERT.

Oüi j'aime mieux que ce ſoit par ma bouche
Qu'il aprenne un ſecret qui d'aſſez prés le touche ,

LUCILE.

O ciel ! Et quel eſt donc ce ſecret s'il vous plaît ?

ALBERT.

Une choſe ou tous deux vous avez interêt.

LUCILE.

Mais encor ?

ALBERT.

Vous voulez que je vous en inſtruiſe ?

LUCILE.

De vôtre honnêteté j'attens cette franchiſe.

ALBERT.

Soit. Je vous dirai donc ſans affectation
Que je n'ai vers l'hymen nulle propenſion ;
Que de ma liberté j'ai l'ame un peu jalouſe,
Et qu'ailleurs vous pouvez chercher qui vous épouſe.

JACINTE.

Ah je reſpire enfin

LUCILE.

C'eſt donc là ce ſecret
Dont vous faiſiez . . . .

ALBERT.

Ma foi j'en ai bien du regret.
Je ſçai que vôtre Pere en ce lieu vous envoye,
Ainſi qu'il m'a promis, afin que je vous voïe ;
Et ſans doute, charmé d'une telle union,
Il a ſceu vous flater de ma poſſeſſion :
Mais j'ai depuis tantôt changé de fantaiſie :
Vous ſçavez qu'il n'eſt rien de ſtable dans la vie ;
Et quelque eſpoir enfin qui vous puiſſe amorcer ;
Vous me ferez plaiſir de ne me point preſſer.

JACINTE.

La declaration eſt de fort bonne grace.

LUCILE.

Si c'eſt là ſeulement ce qui vous embaraſſe ;
Vous n'avez nul ſujet de vous inquieter,
Perſonne n'a deſſein de vous violenter,
Et la complexion que le ciel m'a donnée

Vous met fort à couvert d'un pareil hymenée.
C'eſt un point qu'il eſt bon de vous dire en paſſant.

ALBERT.

Ah ah vous le prenez ſur un ton fort plaiſant.
Il ſemble à vous oüir que nôtre mariage
Ne dépend que vous & de vôtre ſuffrage,
Sçavez vous bien morbleu qu'avec vôtre air hautain
Je puis vous épouſer ſi je veux dés demain.

LUCILE.

Dés demain ?

ALBERT.

Dés ce ſoir ſi j'en avois envie.

LUCILE.

La propoſition me paroît bien hardie.

ALBERT.

Bien hardie ? Ah parbleu nous allons voir cela,
Et puiſque vous pouſſez la choſe juſque la,
Que cinquante lutins m'étrillent en perſonne,
Si je ne vous épouſe avant que minuit ſonne.

LUCILE *riant.*

Vous m'épouſerez donc ? c'eſt un fait aſſuré.

ALBERT.

Oüi par la teſtebleu je vous épouſerai.

LUCILE.

Si vous n'avez jamais de fortune meilleure,
Vous riſquez de paſſer de fort mauvais quarts d'heure.

ALBERT.

Tout coup vaille, avec moi l'affaire étant ainſi,
Vous aurez diablement de tablature auſſi.

LUCILE.

Pour peu que vous aimiez les coquettes outrées,
J'en aurai bientôt pris toutes les ſimagrées.

ALBERT.

Si les maris jaloux ont dequoi vous flatter
Vous aurez avec moi lieu de vous contenter.

JACINTE,

JACINTE.

Voila pour une Noce un fort joli prelude

LUCILE.

A vous deſeſperer je mettrai mon étude ;
Je deviendrai bizarre.

ALBERT.

Et moi ſombre & grondeur ;

LUCILE.

Indocile ;

ALBERT.

Brutal,

LUCILE.

Querelleuſe,

ALBERT.

Plaideur.

LUCILE.

Enfin je vous repons qu'aprés cette alliance ;
Vous aurez grand beſoin de vôtre patience.

ALBERT.

Et je vous jure auſſi que vous aurez bientôt
Matiere d'exercer la vôtre comme il faut.

LUCILE.

Il ſuffit. La diſpute un peu loin nous emporte ;
Et je vois à la fin qu'il eſt temps que jeſorte.
Adieu. Doreſnavant je prendrai mieux mon temps
Pour ne vous plus trouver quand je viendrai ceans,
Jacinte.

JACINTE *bis*.

Laiſſez faire.

SCENE IV.

ALBERT, JACINTE.

ALBERT.

AH parbleu ma mignone,
Vôtre petite langue en argumens foiſonne ;
Mais devant qu'il ſoit peu je ſçaurai vous montrer
Que l'on ne gagne rien à me contrequarer,
Et je vous ferai voir aprés le mariage...

JACINTE.

Vous n'aurez pas grand peine a finir cet ouvrage
Car vous êtes déja convenus de vos faits.

ALBERT.

Elle en ſera la dupe, & je te le promets.

JACINTE.

Ah Monſieur, je voi bien ce qui la rend ſi fiere
Et l'interêt qu'elle a de vous rompre en viſiere,
(Car vous avez bien veu comme elle vous pouſſoit
Et de quel diable d'air elle vous relançoit)
Quelque jeune blondin lui donne dans la veuë
Sans doute, &....

ALBERT.

Tu le crois ?

JACINTE.

Oh j'en ſuis convaincuë
Vous dis-je, & quoi qu'au fonds vous n'en connoiſſiez rien,
Il n'eſt pas ſi caché qu'on ne le trouvât bien.

ALBERT.

Tant mieux morbleu, ma joïe en deviendra plus grande.

La bien faire enrager eſt ce que je demande ;
Et plus pour cet Amant ſon cœur ſe ſent brûler ;
Plus mon hymen aura dequoi la deſoler.

JACINTE.

Hom. La choſe ſera Monſieur bien difficile ;

ALBERT.

Comment ?

JACINTE.

C'eſt que ſon Pere eſt un vieux imbecile,
Qui s'entête toûjours que ſa fille a raiſon,
Et qui s'en laiſſe en tout mener comme un oiſon ;
Vous ne croiriez jamais juſqu'ou va ſa manie,
Et l'aſcendant qu'elle a ſur ce pauvre genie ;
Et s'il faut qu'une fois uſant de ſon credit,
Elle ait pû contre vous lui prevenir l'eſprit ;
Toute la Ville en corps ne ſeroit pas capable
De faire revenir cet eſprit intraitable.

ALBERT.

Le vieux fou.

JACINTE.

Quant à moi pour fuir tout embarras,
J'irois ſans dire mot le trouver de ce pas,
Et devant quelle pût faire ſes diligences
Je prendrois avec lui toutes mes aſſurances.

ALBERT.

Il m'a donné parole,

JACINTE.

Eh tout cela n'eſt rien ;
Une ſimple parole eſt un méchant lien ;
Chacun ſe pique aſſez d'être droit & ſincere,
Mais ne vous y fiez que par devant Notaire.
Si l'on pouvoit fourber avec impunité,
Nous ne verrions pas tant de gens de probité.

ALBERT.

Ce diſcours me plaît fort & ta raiſon eſt bonne ;
Je m'en vais de ce pas lui parler en perſonne.

JACINTE.

Attendez, ſçavez vous en quel endroit il eſt ?

ALBERT.

Quoi, n'eſt-il pas chez lui ?

JACINTE.

Nenni pas s'il vous plaît ;
Il eſt allé paſſer la journée a Vincenne

ALBERT.

Qui te l'a dit.

JACINTE.

Sa fille. Il a cette ſemaine
Aquis en cet endroit, comme elle m'a conté ;
Une maiſon des champs pour paſſer ſon eſté.

ALBERT.

Ces vieillards ſont toûjours pleins de la bagatelle.
Et cette maiſon là, dans quel endroit eſt elle ?

JACINTE.

Je ne ſçais ; mais on peut vous l'apprendre aiſement.

ALBERT.

Je m'en vais le chercher ſans y perdre un moment.

JACINTE.

Allez donc. Je vous vois en ces lieux avec peine.
Nous en voila deffaits. Tandis qu'il ſe promene ;
Mettons en liberté nôtre amoureux tranſi.

SCENE V.

JACINTE, DAMIS.

JACINTE.

SOrtez beau Priſonnier, nous ſommes ſeuls ici ;
Nôtre vieux importun ne peut plus vous ſurprendre,
Vous avez bien perdu de ne pouvoir entendre
Comme vôtre Maitreſſe a ſçeu lui repartir ;
Pour s'en debaraſſer elle vient de ſortir,

Je m'en vais la chercher, & je vous la rameine.
Demeurez

SCENE VI.

DAMIS *seul.*

GRace au ciel je me vois hors de peine,
Mon cœur d'un faux eſpoir ne s'eſt point prevenu,
Et ce que j'aime enfin ne m'eſt plus inconnu.
L'éclat de ſes vertus, cet air noble & modeſte,
M'étoient de ſa naiſſance un gage manifeſte,
Et ce qu'ici je vois ne fait que confirmer
Le premier jugement que j'en ai ſçeu former.
Oüi je me ſuis enquis d'Albert, de ſa famille,
Suivant ce qu'on m'a dit je vois qu'elle eſt ſa fille.
Emploïons tous nos ſoins, & tout nôtre pouvoir
Pour lui faire agréer mes feux & mon eſpoir,
Et cherchons des amis dont le zele ſincere
Me puiſſe ménager une faveur ſi chere.

SCENE VII.

PAMPHILE, DAMIS.

PAMPHILE. *à un Laquais.*

IL ſuffit. Je l'attens. Mais qui vois-je en ces lieux
N'eſt-ce pas là Damis ?

DAMIS.

Je voi Pamphile. O dieux !

PAMPHILE.

Que vient-il faire ici ?

DAMIS.

Que pourrai-je lui dire ?

PAMPHILE.

Je veux tout doucement tacher de m'en inſtruire ;
Bonjour Seigneur Damis, qui vous croïoit ici ?
Avez vous quelque accés dans cette maiſon ci ?

DAMIS.

Non pas beaucoup. Mais vous ſelon toute appa-
rence
Vous êtes en païs ici de connoiſſance.

PAMPHILE.

Oüi je connois Albert, & crois ſans vanité
Qu'au rang de mes amis il peut être conté ;

DAMIS.

Il eſt de vos amis dites-vous ?

PAMPHILE.

Je m'en flatte ;
L'amitié qui nous lie eſt d'aſſez vieille datte,
Et j'oſe preſumer ſans me faire valoir
Que j'ai ſur ſon eſprit quelque peu de pouvoir.
Avez vous prés de lui beſoin de mon ſervice ?
Je m'offre de bon cœur à vous y rendre office.

DAMIS.

J'accepte avec plaiſir ce genereux ſecours.

PAMPHILE.

Hé bien Seigneur Damis, comment vont vos
amours ?
Je ne vous ai point veu depuis pluſieurs ſemaines ;
Mais nonobſtant cela je ſçai de vos fredaines.
L'inconnuë, Eh ? Comment en êtes vous traité ?
Combien pour la flechir vous en a-t-il coûté ?
Pour moi je ſuis charmé de vos bonnes fortunes ;
Et jamais Chevalier n'en eut de moins commu-
nes.
Ma foi Seigneur Damis plaiſanterie à part
Vôtre honneur en ceci court un peu de hazard.

Je ſuis de vos amis, & deffunt vôtre Pere
M'étoit joint comme on ſçait d'une amitié fort chere,
Et je crois comme tel vous devoir librement
Découvrir la deſſus mon petit ſentiment.
N'êtes vous pas honteux étant ce que vous êtes ;
De joüer dites moi le rôle que vous faites ?
De vous precipiter dans les filets dorez
D'une je ne ſçai qui que vous idolatrez,
Qui vous a tout d'un coup donné dans la viſiere,
Et qui probablement n'eſt qu'une avanturiere,
Qui tirera de vous tout ce qu'elle pourra,
Et qui par un beau jour enfin diſparoîtra.

DAMIS.

Quelque deſobligeant que ſoit un tel langage ;
D'un ami prevenu j'excuſe cet outrage.
Mais ſi cette beauté que vous deshonorez
N'avoit aucun des traits dont vous la figurez ;
Si l'eſprit, la vertu, l'exacte retenuë,
Relevoient de ſon ſang la nobleſſe connuë,
Que deviendroit alors vôtre aveugle courroux
Et quels nouveaux conſeils recevrois-je vous ?

PAMPHILE.

La choſe étant ainſi ce ſeroit un miracle ;
Et bien loin qu'à vos feux je fiſſe aucun obſtacle,
Je ſerois le premier à les favoriſer,
Et vous exciterois moi même à l'epouſer.

DAMIS.

Ecoutez. Il eſt temps de rompre le ſilence
Oüi je connois enfin ſon rang & ſa naiſſance ;
Ce n'eſt plus un miſtere, & ce que j'en ai ſçeu
Ne dement point l'eſpoir que j'en avois conçû.
Mais comme elle eſt ſoumiſe aux volontez d'un Pere,
C'eſt de lui que dépend le bonheur que j'eſpere ;
J'ai beſoin d'un ami qui ſur lui puiſſe agir,
Il me faut un ſecond, voulez vous m'en ſervir ?

PAMPHILE.

Oüi, mais il faut d'abord voir ſi la Demoiſelle
Eſt digne du deſſein que vous formez pour elle.

DAMIS.

Vous n'en douterez plus quand vous ſçaurez qui c'eſt,
Elle eſt fille d'Albert.

PAMPHILE.

Heu ? De qui s'il vous plaît ?

DAMIS.

D'Albert.

PAMPHILE.

Quoi ? du Patron de ceans ?

DAMIS.

De lui même.

PAMPHILE. *à part.*

Vertubleu.

DAMIS,

Vous voïez.

PAMPHILE *à part.*

Quelle ſurpriſe extrême !

DAMIS.

Je vous l'avois bien dit que vôtre vain ſoupçon
Seroit bien-tôt détruit quand vous ſçauriez ſon nom.

PAMPHILE *à part.*

Il faut nous délivrer de ce petit compere.

DAMIS.

Quoi vous reſvez !

PAMPHILE.

Moi ? Point. Je ſonge à vôtre affaire ;
Et je trouve entre nous le tour des plus adroits...

DAMIS.

Comment donc ?

PAMPHILE.

Menager deux Amans à la fois ;
De chacun tour à tour être galantiſée.....
Elle a peur d'en manquer la petite ruſée.

DAMIS.

Ciel ! DAMIS.

PAMPHILE.

Au moins ce n'eſt pas pour vous en dégouter.
Vous l'aimez ; dans la vie il faut ſe contenter :
Mais je ne ſçai pas trop comment certain Valere
Pourra s'accomoder de toute cette affaire.

DAMIS.

Dieux que me dites vous ! parlez plus clairement.

PAMPHILE.

Que diable ! d'où vous vient ce grand étonnement ?
Je ne trouve rien là qui doive vous ſurprendre.
Si vous la connoiſſez, on a dû vous apprendre
Que ce Valere en eſt le galant declaré,
Et qu'il vit avec elle en Amant preferé.
Il la voit a toute heure ; en un mot elle même
Ne fait point de façon d'avoüer qu'elle l'aime,
Par tout ils ſont connus ſur le pied que je dis

DAMIS.

Juſtes dieux ! Tous mes ſens demeurent interdits.
Ah malgré mon amour je l'oublierois ſans peine
Si de cette noirceur la preuve étoit certaine,
Mais vos diſcours ont trop dequoi me tourmenter
Pour me priver ſitôt du bonheur d'en douter,

PAMPHILE.

Lui même il pourroit bien vous éclaircir la choſe
Et....mais il vient à nous, vous verrez ſi j'impoſe.

SCENE VIII.

PAMPHILE, DAMIS, VALERE.

PAMPHILE.

BONJOUR Seigneur Valere, en quel état vos feux ?

VALERE.

Vous voïez un Amant au comble de ſes vœux.

Albert consent enfin au bonheur ou j'aspire,
Et sa fille a tantôt pris soin de m'en instruire.

PAMPHILE *regardant Damis.*

He ?

VALERE.

Mais ce qui me donne un plaisir sans égal ;
C'est ce qu'elle m'écrit touchant certain rival,
Certain fou, qui s'étoit avisé d'y pretendre,
Et qui croïoit qu'Albert en dût faire son gendre.

DAMIS.

Qu'entens-je ?

PAMPHILE.

Et ce fou la, vous dit-elle qui c'est ?

VALERE.

Non, mais à le sçavoir j'ai fort peu d'interest.
Ses Lettres, ses sermens sa promesse donnée,
L'amour qui nous unit depuis prés d'une année ;
Cette allegresse enfin que répand dans son cœur
Cette heureuse union qui fixe mon bonheur ;
Tout cela me fait voir avec trop d'évidence
Que ma felicité n'est plus en concurrence.

DAMIS.

O ciel !

PAMPHILE *à Damis.*

Qu'en dites-vous ?

DAMIS.

A ce que je puis voir
Monsieur, l'hymen s'aprête à combler vôtre espoir.
Vôtre fortune est grande il faut qu'on le confesse ;
Et dans vos bons succés mon ame s'interesse.

VALERE.

J'ignore quel sujet vous fait y prendre part ;
Et si vous m'en vouliez informer par hazard,
Je verrois de quel prix je devrois reconnoître
La bonne volonté que vous faites paroître.

DAMIS.

Ce détail en ce lieu seroit hors de saison.

Je pourrai quelque jour vous en rendre raiſon,
Mais le Seigneur Pamphile eſt homme bon & ſage,
Et vous en voudrez bien croire ſon temoignage,
Il peut en attendant vous informer du fait.
Juſqu'au revoir Monſieur, je ſuis vôtre valet.

PAMPHILE. *à part.*

Bon le voila parti, l'autre ne tiendra guere

SCENE IX.

PAMPHILE, VALERE.

VALERE.

QUE me veut il donc dire? Et quel eſt ce miſtere?
Je voudrois bien ſçavoir par quels motifs ſecrets
Ce galant homme embraſſe ici mes interêts.

PAMPHILE.

Ma foi je ne ſçai pas: Mais ne vous en deplaiſe,
Il a quelque raiſon de n'être pas bien aiſe,
Et ſoit dit entre nous Hortenſe à ſon égard
Me paroît en uſer d'un air un peu gaillard.

VALERE.

Quoi?

PAMPHILE.

Je ſçai qu'entre vous la difference eſt forte;
Vous valez mieux que lui, j'en conviens: mais n'importe.
Elle a tort, ſelon moi, d'avoir juſqu'aujourd'hui
Fait ſemblant de l'aimer, pour ſe mocquer de lui.

VALERE.

Qu'entendez vous par là de grace? Et quel indice
Vous peut....

PAMPHILE.

Au bout du compte il faut rendre juſtice

Lors qu'elle lui donna les premiers rendez vous ?
Il n'avoit oüi parler ni d'elle, ni de vous.
Les sermens ont suivi, les lettres sont venuës,
Discours passionnez, promesses ingenuës,
Qui diable comme lui n'eut gobé l'hameçon ?
Peut être direz-vous qu'elle avoit sa raison ;
Et sans doute craignant qu'à la fin quelque orage
Ne vint troubler l'espoir de vôtre mariage,
Elle vouloit avoir un Epoux tout trouvé,
Pour ne pas tout à fait rester sur le pavé.
De tels soins volontiers jeune fille s'occupe,
Mais le pauvre garçon n'en est pas moins la dupe ;
Et vous n'aimeriez pas je croi non plus que lui
A battre les buissons pour le profit d'autrui.

VALERE.

Quel est donc ce discours. Ciel ! Seroit-il possible ?
Hortense, se porter à cet excés horrible ?
Trahir...mais achevez. Quelle conviction,
Quels garans avez vous d'une telle action ?

PAMPHILE.

Moi ? Tout ce que j'en sçais c'est par la voix publique,
Et je prens peu de part à semblable Chronique.
Aprés tout que sçait-on ? C'est peut-être un faux bruit,
Voïez, vous en serez par d'autres mieux instruit.
Si vous étiez moins prompts vous & l'autre jeune homme
Il pourroit en detail...

VALERE.

Comme est-ce qu'on le nomme ?

PAMPHILE.

Damis,

VALERE.

Et son logis ?

PAMPHILE.

Vers le Palais Roïal,

VALERE.

Allons ; le plus court eſt de chercher ce Rival ;
J'y vais ; non pour lui faire aucune violence,
C'eſt d'elle, & non de lui que j'ai receu l'offenſe ;
Mais je veux éclaircir le trouble ou je me voi ;
Et ſi je puis prouver ſon manquement de foi,
Le ſeul reſſentiment que demande ma gloire
C'eſt le juſte mépris d'une action ſi noire.

SCENE X.

PAMPHILE *ſeul.*

VOILA grace au deſtin l'un & l'autre écarté ;
Et le Champ de Bataille enfin nous eſt reſté.
Ma foi le trait eſt bon. Tu dieu nôtre future
Comme vous galopez la petite avanture.
Ah devant qu'il ſoit peu vous changerez de ton ;
J'y veillerai de prés, & je vous en repon.
Allons faire deux tours en attendant ſon Pere.
Comme je le connois d'humeur bruſque & legere ;
Je ne ſuis pas faché d'avoir ce conte en main,
Et je veux m'en ſervir pour hâter mon deſſein,
Pour lui faire valoir l'hymen que je veux faire,
Et le porter lui même à preſſer cette affaire.

Fin du troiſiéme Acte.

Albert consent enfin au bonheur ou j'aspire,
Et sa fille a tantôt pris soin de m'en instruire.

PAMPHILE *regardant Damis.*

He ?

VALERE.

Mais ce qui me donne un plaisir sans égal ;
C'est ce qu'elle m'écrit touchant certain rival,
Certain fou, qui s'étoit avisé d'y pretendre,
Et qui croïoit qu'Albert en dût faire son gendre.

DAMIS.

Qu'entens-je ?

PAMPHILE.

Et ce fou la, vous dit-elle qui c'est ?

VALERE.

Non, mais à le sçavoir j'ai fort peu d'interest.
Ses Lettres, ses sermens sa promesse donnée,
L'amour qui nous unit depuis prés d'une année ;
Cette allegresse enfin que répand dans son cœur
Cette heureuse union qui fixe mon bonheur ;
Tout cela me fait voir avec trop d'évidence
Que ma felicité n'est plus en concurrence.

DAMIS.

O ciel !

PAMPHILE *à Damis.*

Qu'en dites-vous ?

DAMIS.

A ce que je puis voir
Monsieur, l'hymen s'aprête à combler vôtre espoir.
Vôtre fortune est grande il faut qu'on le confesse ;
Et dans vos bons succés mon ame s'interesse.

VALERE.

J'ignore quel sujet vous fait y prendre part ;
Et si vous m'en vouliez informer par hazard,
Je verrois de quel prix je devrois reconnoitre.
La bonne volonté que vous faites paroître.

DAMIS.

Ce détail en ce lieu seroit hors de saison.

HORTENSE.

Elle vous a dit juſte, & l'on n'en peut douter,
Cet homme eſt prompt ſans doute à s'impatienter.

LUCILE.

Ce depart il eſt vrai me donne un peu de crainte ;
Et pour me raſſurer je voudrois voir Jacinte.

HORTENSE.

Je viens en arrivant de la trouver la bas ;
Un homme lui parloit que je ne connois pas ;
Elle ne peut tarder. Mais cependant, Lucile ;
Sur cet Amant ſi cher êtes vous bien tranquile ;
Sa foi, ſes ſentimens vous ſont ils bien connus.

LUCILE.

Ah je n'ai grace au ciel nul ſouci la deſſus,

HORTENSE.

Je le croi. Mais pourtant cette ardeur rallentie ;
Ces rendez-vous manquez, cette bruſque ſortie
D'un homme qui d'abord s'enfuit comme un éclair,
Tout cela ſent un peu ſon Amant du bel air,
Et ſans vous offenſer, toute cette avanture
Ni pour vous, ni pour lui, n'eſt pas un bon augure.

LUCILE.

Ah n'aprehendez rien ni pour lui ni pour moi ;
Je connois trop Damis pour ſoupçonner ſa foi.
Plut au ciel, pour guerir une erreur qui le bleſſe ;
Que vous euſſiez pû voir juſqu'ou va ſa tendreſſe,
Les ſoins reſpectueux, les nobles ſentimens,
Dont il m'a ſçû prouver la foi de ſes ſermens.
Non toutes les couleurs que le diſcours emploïe
Sont peu pour exprimer mon bonheur & ma joïe ;
Et ſi j'ai quelque bien pour vous a deſirer,
C'eſt d'avoir un Amant qu'on pût lui comparer.

HORTENSE.

Ce deſir genereux marque une ame obligeante ;
Et comme je le dois j'en ſuis reconnoiſſante ;
Mais le ſort a déja prevenu vos ſouhaits,

L'amour n'a pas ſur vous épuiſé ſes bienfaits.
Celui de qui ſa main forma pour moi les chaines
Pourroit plaire ſans doute à des ames plus vaines ;
Et ſi je fais pour vous quelques vœux aujourd'hui,
C'eſt d'avoir un Amant qui ſoit fait comme lui.

LUCILE.

Jacinte vient à nous.

SCENE III.

HORTENSE, LUCILE, JACINTE.

LUCILE.

AH ma pauvre Jacinte !
Conçois-tu la fraïeur dont mon ame eſt atteinte,
Sçais tu bien que Damis eſt parti ſans me voir.

JACINTE.

D'un de ſes gens là bas je viens de le ſçavoir ;
Et j'ai voulu d'abord en penetrer la cauſe.

LUCILE.

He bien ?

JACINTE.

Je n'en ai pu tirer la moindre choſe ;

LUCILE.

Il t'a laiſſé du moins une lettre ?

JACINTE.

A peu prés.

LUCILE.

Ah je ſçavois fort bien....

JACINTE.

Et le moment d'aprés
Un ſecond domeſtique eſt venu me remettre
De la part de Valere une ſeconde Lettre.
Ainſi vous jugerez par ce double billet

Qui de vos deux Amans tourne mieux un poulet.

HORTENSE.

Ou ſont-ils ?

JACINTE.

Doucement. Je les ai l'un & l'autre
Voila vôtre paquet, & vous voilà le vôtre.

HORTENSE *ouvrant ſa Lettre.*

Ceci va vous prouver ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Vous allez voir auſſi comme Damis m'écrit.

HORTENSE *aprés avoir lû bas.*

Dieux que viens-je de lire !

LUCILE.

O ciel ! quelle ſurpriſe !

HORTENSE.

Dois-je en croire mes yeux ?

LUCILE.

Me ſerois-je mepriſe ?

HORTENSE *relit haut.*

De vos yeux pour jamais je ſçaurai me bannir
Infidelle, je romps une odieuſe chaine,
Et j'en étoufferois juſques au ſouvenir,
S'il ne ſervoit encore a redoubler ma haine.
O ciel ! A cet excés porter l'indignité !

LUCILE *relit haut.*

Vos yeux aidez de ma foibleſſe
Avoient uſurpé la tendreſſe
D'un cœur un peu trop prompt à ſe laiſſer charmer :
Mais ce cœur aujourd'hui ne connoit plus de maître.
Et je ceſſe de vous aimer
En commençant à vous connaître
Inſulter à ce point à ma credulité !
Le traiſtre !

HORTENSE.

Hé bien Lucile ?

LUCILE.

Hé bien ma chere Hortenſe ?

L'amour n'a pas ſur vous épuiſé ſes bienfaits.
Celui de qui ſa main forma pour moi les chaines
Pourroit plaire ſans doute à des ames plus vaines ;
Et ſi je fais pour vous quelques vœux aujourd'hui,
C'eſt d'avoir un Amant qui ſoit fait comme lui.

LUCILE.

Jacinte vient à nous.

SCENE III.

HORTENSE, LUCILE, JACINTE.

LUCILE.

AH ma pauvre Jacinte !
Conçois-tu la fraïeur dont mon ame eſt atteinte,
Sçais tu bien que Damis eſt parti ſans me voir.

JACINTE.

D'un de ſes gens là bas je viens de le ſçavoir ;
Et j'ai voulu d'abord en penetrer la cauſe.

LUCILE.

He bien ?

JACINTE.

Je n'en ai pu tirer la moindre choſe ;

LUCILE.

Il t'a laiſſé du moins une lettre ?

JACINTE.

A peu prés.

LUCILE.

Ah je ſçavois fort bien....

JACINTE.

Et le moment d'aprés
Un ſecond domeſtique eſt venu me remettre
De la part de Valere une ſeconde Lettre.
Ainſi vous jugerez par ce double billet

Songeons à rajuſter tout ce qui s'eſt paſſé.
Le mal n'eſt pas ſi grand à bien prendre les choſes ;
Ce grand emportement doit avoir quelques cauſes,
Et quelque vraiſemblance appuïant leurs ſoupçons
A leur courroux ſans doute a fourni des raiſons.
C'eſt ce qu'il faut ſçavoir, & de leurs vains ſcrupules
Je m'en vais éclaircir les motifs ridicules.
Adieu, conſolez vous, & me laiſſez agir.

HORTENSE.

Non non d'un tel effort j'aurois trop à rougir
Et je dois... Elle fuit, mais quoi qu'elle oſe dire ;
Je ſçaurai ſuivre un choix que la raiſon m'inſpire,
Et libre, enſevelie en un profond oubli,
Eviter les écueils dont le monde eſt rempli.
L'innocence eſt credule, & peut ſans faire un crime
Etre de l'artifice une fois la victime,
Mais du ſevere honneur c'eſt inſulter les loix
Que de riſquer de l'être une ſeconde fois.

LUCILE.

Oüi fuïons un ſéjour fatal à nôtre gloire.
C'en eſt fait d'un ingrat j'étouffe la memoire ;
Je ſuivrai vôtre exemple, & je veux dés ce jour.....

SCENE IV.

ALBERT, HORTENSE, LUCILE.

ALBERT.

MAUGRE'BLEU du voïage, & peſte ſoit l'amour.

LUCILE *à Hortenſe.*

Je vous quitte.

ALBERT.

Ah c'eſt vous. Que les fievres quartaines
Puiſſent ſerrer Pamphile & ſon chien de Vincennes.

LUCILE.

Quel ſujet....

ALBERT.

J'ai failli de me rompre le cou.

HORTENSE.

Vous mon Pere, & comment?

ALBERT.

En cherchant ce vieux fou.
Comme nous étions prêts de ſortir de la Ville,
Mon beneſt de cocher voulant faire l'habille,
A de trois coups de foüet appliquez bruſquement
De mes chevaux tardifs haſté le mouvement.
Deux traîtres de Rouliers venoient bride abatuë,
Friſant également les côtez de la ruë;
Et mon double coquin ſe lançant au milieu,
A rencontré ſi juſte & l'un & l'autre eſſieu,
Qu'ils ont en s'accrochant emmené mes deux roües,
Et laiſſé mon caroſſe au beau milieu des boües.

HORTENSE.

L'accident...

ALBERT.

Ah parbleu je n'y ſerai plus pris;
Et ſi paſſé demain l'on me trouve à Paris...

HORTENSE.

Quoi vous quittez Paris?

ALBERT.

Oüi la choſe eſt concluë,
Tout me deplaît ici tout m'y bleſſe la veüe
Je vais à la campagne établir mon ſéjour,
Et demain je decampe à la pointe du jour.
Il faut être morbleu bien fat bien imbecille;
Pour vouloir habiter une maudite Ville
Ou les dangers par tout vous ſuivent à foiſon.

Ou ſans compter tous ceux qu'on court dans ſa maiſon,
Le bruit, le mauvais air, l'ennui, les maladies;
La chute des planchers, le vol, les incendies,
Vous n'oſez pour ſortir faire un pas ſans trembler,
Sans riſquer qu'un Bandit vous vienne quereller;
Qu'une tuille en tombant vous faſſe plaie ou boſſe,
Ou qu'un maudit Roulier briſe vôtre caroſſe.
C'en eſt fait, j'y renonce; & j'ai lieu de cherir
Le peril fortuné que je viens de courir,
Qui m'inſpirant l'ennui d'une vie inquiete,
A fait naître en mon cœur l'amour de la retraite.

HORTENSE.

Loin de blamer en vous ces juſtes mouvemens,
Nous avons toutes deux les mêmes ſentimens;
Et le choix d'un ſéjour tranquile & ſolitaire
Eſt la ſeule faveur qui nous puiſſe être chere.

ALBERT.

Comment la ſolitude....

HORTENSE.

Eſt mon plus doux objet.

ALBERT.

Eſt-il poſſible? Et vous?

LUCILE.

C'eſt le choix que j'ai fait.

ALBERT.

Parbleu je vous en loue, & je ſuis ravi d'aiſe
De voir que comme à moi ce parti là vous plaiſe.
En effet c'eſt le ſeul à regarder de prés
Qui puiſſe convenir à des eſprits bienfaits,
On n'a point devant ſoi quand on renonce au monde
Mille facheux objets dont par tout il abonde.
On ne voit point un fat de valets eſcorté
Du merite indigent morguer la pauvreté,
N'y d'indignes flatteurs une troupe importune
Lâchement proſternée aux pieds de la fortune
Rendre au vice en faveur un hommage effronté;

Et vendre au plus offrant la libre verité.
On n'a point à ſouffrir cent cabales cruelles ;
Les ennemis cachez, les amis infidelles,
Des oiſifs de la Cour les caquets mediſans,
Ni tous les ſots diſcours de nos mauvais plaiſans.
En un mot loin d'ici je veux finir ma vie,
Et je vous ſçais bon gré d'avoir la même envie.
Pamphile doit ce ſoir venir ici, je croi,
Et je veux l'enrôler pour venir avec moi.

LUCILE.

De grace obtenez en l'aveu que je deſire,
Qu'il aprouve le choix du Couvent où j'aſpire.

ALBERT.

Du Couvent ?

LUCILE.

Oüi c'eſt là nôtre ſoin le plus doux ;
Et ce que toutes deux nous eſperons de vous.

ALBERT.

Quoi ? l'amour du Couvent eſt donc l'unique cauſe.....

LUCILE.

Sans doute, comment donc entendez vous la choſe ?

ALBERT.

J'entens que nous ſerons mariez cette nuit ;
Que demain du matin nous partirons ſans bruit ;
Et que tous quatre unis dans une paix profonde
Nous irons oublier tout le reſte du monde.

LUCILE.

A ce que je puis voir nous nous entendons mal.

HORTENSE.

Oüi mon Pere, & l'hymen eſt un lien fatal,
Un joug, qui changeroit en maux inſuportables
Nos plaiſirs les plus doux & les plus ſouhaitables.

ALBERT.

Comment donc ? Quel miſtere... hom je vois ce que c'eſt,
Nôtre hymen vous chagrine, à ce qui me paraît ?

Le pretexte du Cloître eſt un trait de prudence
Pour attraper du temps, & flatter l'eſperance
Vous de Valere, & vous de quelqu'autre blondin;
Et moi, vous me prenez pour un bon Paladin,
Pour un homme à donner dans tout ce qu'on propoſe.
Mais nous verrons tantôt quel tour prendra la choſe.
Pour Valere, je veux être petrifié
Si jamais, moi vivant, il met ici le pié:
Et pour lui retrancher tout ſujet d'eſperance;
Je lui veux dés ce ſoir prononcer ſa Sentence.

HORTENSE.

Helas vous flattez la mon plus ſolide eſpoir
Sauvez moi pour jamais du peril de le voir.

ALBERT.

Oh de ce côté là vous ſerez bien ſervie.
Et ſi pour le Couvent vous avez tant d'envie;
Vous pouvez toutes deux compter qu'en nous ſuivant
Vous vivrez comme on fait au plus rude Couvent.
Nous irons ſans former de courſes incertaines
Quelque part dans l'Auvergne ou bien dans les Cevenes.
Tranquilles vous vivrez en ces lieux écartez
Dans le mepris du monde & de ſes vanitez:
Vous paſſerez ainſi toute l'année entiere,
Les jours dans le travail, les nuits dans la priere;
Et comme en cet état les tribulations
Du merite parfait ſont les occaſions,
Nous vous en donnerons tant de toute maniere,
Que vos vœux y pourront trouver ample matiere.

LUCILE.

Ce projet...

ALBERT.

Il ſuffit. Pamphile ſoupe ici,
Je l'ai fait avertir, je vous en prie auſſi.
En attendant daignez me laiſſer je vous prie

Le loisir d'exercer un peu ma reſverie.

SCENE V.

ALBERT. *ſeul.*

POUR ne negliger rien dans le deſſein que j'ai,
A Valere au plûtôt je veux donner congé.
Je vai voir un galant bien penaut que je penſe;
Quand il ſçaura le choix où je deſtine Hortenſe.
Ce qui me plaît le plus dans mon nouveau projet;
C'eſt de faire enrager ce petit freluquet;
Et le plaiſir de voir ſes mines & ſon geſte
Me flatte cent fois plus morbleu que tout le reſte;
Mais le voici, prenons nôtre ton deciſif.

SCENE VI.

ALBERT, VALERE.

VALERE.

NON infidelle, non.

ALBERT.

Il me paroît penſif.

VALERE.

Vous ne joüirez pas de vôtre perfidie.

ALBERT.

Il parle ſeul.

VALERE.

Mon cœur pour jamais vous oublie.

ALBERT.

Que dit-il?

VALERE,

VALERE.

Et je romps aujourd'hui sans retour
Tous les engagemens d'un odieux amour.

ALBERT.

Il faut que je l'aborde.

VALERE.

Allons trouver son Pere.

ALBERT.

Serviteur.

VALERE.

Ah Monsieur je suis....

ALBERT.

Sans vous deplaire ;
Tréve de compliment.

VALERE.

J'y consens. Aussi bien
Je voudrois vous prier d'un moment d'entretien.

ALBERT.

Moi ?

VALERE.

Vous. Mais avant tout je vous demande en grace
D'excuser un discours qu'il faut que je vous fasse

ALBERT.

Qu'est-ce à dire ?

VALERE.

Oüi Monsieur, vous m'en voïez confus ;
Je sçai tous les bienfaits que de vous j'ai receus,
Que vos bontez pour moi, pour toute ma famille,
Vous ont fait à mes vœux accorder vôtre fille.

ALBERT.

Passons.

VALERE.

Ce matin même, à mon empressement
Vous avez confirmé ce doux consentement,
Je le sçai.

ALBERT.

Finissons.

VALERE.

Vous connoiſſiez ma flame ?
Jamais felicité ne toucha tant une ame
Et pluſt au ciel ?...

ALBERT.

Au fait.

VALERE.

Mais enfin, mon malheur
Me prive de joüir d'un ſi ſenſible honneur ;
Et de juſtes raiſons que je ne puis vous dire
A cet aveu ſi cher m'empêchent de ſouſcrire

ALBERT.

Comment donc s'il vous plaît, que veut dire ceci ?

VALERE.

C'eſt à mon grand regret que je vous parle ainſi ;
Mais je ſuis obligé ſans nul détour frivole
De vous redemander aujourd'hui ma parole.

ALBERT.

Oüais quel eſt-ce diſcours ? Comment l'entendez-vous ?

VALERE.

Je ſuis au deſeſpoir de vous mettre en courroux ;
Et ſi le ſort....

ALBERT.

Parbleu je vous trouve admirable
De me faire à mon nez un compliment ſemblable
Vous êtes fort plaiſant.

VALERE.

J'en ſuis bien affligé.

ALBERT.

Il vous apartient bien de me donner congé.

VALERE.

J'en rougis, mais enfin c'eſt un mal neceſſaire.

ALBERT.

C'étoit beaucoup d'honneur que je voulois vous faire.

VALERE.

J'en ſuis perſuadé.

ALBERT.

Ma fille vous vaut bien.

VALERE.

D'accord.

ALBERT.

Pour la fortune elle ne vous doit rien.

VALERE.

Je l'avouë.

ALBERT.

On ne peut mordre sur sa noblesse.

VALERE.

J'en conviens.

ALBERT.

Et par tout on connoît sa sagesse.

VALERE.

Je n'ai rien là dessus à vous dire.

ALBERT.

C'est vous

Qui m'avez fait parler pour être son époux.

VALERE.

Il est vrai.

ALBERT.

Je n'ai point brigué ce mariage.

VALERE.

Sans doute.

ALBERT.

Et vous m'avez arraché mon suffrage.

VALERE.

Oüi vous avez raison, j'en demeure d'accord,
Je n'ai rien a répondre, & je sçai que j'ai tort.
Nommez mon procedé caprice, extravagance,
Aveuglement d'esprit, fantaisie, inconstance;
Mais enfin malgré moi, je vous l'ai déja dit,
De cet heureux hymen l'espoir m'est interdit.
Assez d'autres Amans trop heureux de vous plaire
Brigueront la faveur que vous vouliez me faire,
Pour moi triste joüet du destin endurci
Je suis contraint.....

ALBERT.

Oüi dà, vous le prenez ainſi;
Vôtre oncle eſt galant homme

VALERE.

Il ſe pique de l'être;

ALBERT.

Je m'en vais le trouver.

VALERE.

Vous en êtes le maître;

ALBERT.

Je ſçaurai l'obliger à prendre mon party.

VALERE.

Soit.

ALBERT.

Et vous en aurez parbleu le dementi;
Vous allez voir.

SCENE VII.

VALERE *ſeul.*

ENfin je triomphe, & l'ingrate
Ne viendra pas à bout du projet qui la flatte,
Je viens d'aprofondir toutes ſes trahiſons.
Mon Rival m'a lui même éclairci mes ſoupçons;
Lui même, degagé des fers d'une infidelle,
M'a conté de ſes feux l'intrigue criminelle,
Ces rendez vous furtifs, ces ſecrets, ces détours;
Tout ce qui prouve enfin ſes volages amours.
Mais je ne me plains point, & ma joïe eſt extreme
Que dans ſon propre piege elle tombe elle même;
Et que de deux Amans voulant trahir les feux,
L'ingrate en même temps les perde tous les deux.
Nos Lettres lui font voir qu'elle s'eſt fort trompée;

SCENE VIII.

DAMIS, JACINTE, VALERE.

JACINTE *à Damis.*

VOus voila bien chanceux avec vôtre équipée.

DAMIS.

O ciel ! Quelle infortune accompagne mes jours !
Et qu'ai-je fait helas si j'en crois vos discours.

VALERE.

Que vois-je ? Quel dessein en ce lieu vous ramene Damis.

DAMIS.

Ah prenez part à l'excés de ma peine ;
Pardonnez moi les maux où je vous ai livré,
Et plaignez les ennuis dont je suis dechiré.

VALERE.

Comment ?

DAMIS.

Ma seule erreur a fait naître la vôtre ;
Et mon aveuglement nous séduit l'un & l'autre,
J'ai trop suivi l'ardeur d'un transport indiscret,
Nous n'étions point Rivaux.

VALERE.

O ciel ?

JACINTE.

Voila le fait.

VALERE.

De ce discours grands dieux que faut il que je pense ?

JACINTE.

Que vous avez tous deux fait une impertinence ;
Que vos feux & les siens sont des faits separez,

Que jamais il n'a ſçeu pour qui vous ſoupirez ;
Et que tous deux enfin ſeduits par l'apparence
Vous avez confondu Lucile avec Hortenſe.

VALERE.

Qu'entens-je malheureux quel trouble me ſaiſit ?
Quelle affreuſe clarté vient luire à mon eſprit !
Hortenſe m'eſt fidelle & c'eſt moi qui l'offenſe,
C'eſt moi dont la fureur noircit ſon innocence.
Ah Jacinte l'eſpoir ne m'eſt-il plus permis ?
Ne puis-je reparer le mal que j'ai commis ?
N'auras tu point pitié de l'ennui qui m'accable ?

JACINTE.

Ma foi s'il faut vous faire un aveu veritable ;
Dans une autre ſaiſon vous auriez beau prier,
Au diantre qui pour vous ſe voudroit emploïer :
Mais le temps eſt trop cher dans cette circonſtance
Pour le perdre à bouder ici par bienſeance,
Nous avons à vuider une autre queſtion.
Suivez moi, je vous prens ſous ma protection ;
Tachez par vos reſpects d'apaiſer leur colere,
Et puis nous reſoudrons ce que nous devons faire.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

VALERE, HORTENSE, DAMIS, LUCILE, JACINTE.

VALERE.

OU fuïez vous cruelle ?

DAMIS.

Ou portez vous vos pas ?

HORTENSE.

Ceſſez de m'arrêter.

LUCILE.

Ne me retenez pas.

VALERE.

Mais du moins écoutez.

HORTENSE.

Je ne ſçaurois entendre.

DAMIS.

Aprenez le ſujet....

LUCILE.

Je ne veux rien aprendre.

VALERE.

De grace.

HORTENSE.

Non vous dis-je...

DAMIS.

Un moment.

LUCILE.

Je ne puis

VALERE.

Hortense.

HORTENSE.

Laissez moi.

DAMIS.

Lucile.

LUCILE.

Je vous fuis.

VALERE.

Jacinte en ma faveur parle à cette insensible.

DAMIS.

Tache à flechir pour moi sa colere inflexible.

JACINTE.

Moi ? Ma foi je n'ai rien à faire la dessus.
Puisqu'on le veut ainsi je ne m'en mesle plus.
Mesdames, je conçois fort bien à vôtre stile
Que vous voulez tâter d'Albert & de Pamphile.
Vous n'aurez pas encore à soupirer long-temps ;
Et dans une heure au plus vos vœux seront contents,
La fortune pour vous est tout à fait brillante ;
Je vous en felicite, & suis vôtre servante.

HORTENSE.

Ah Jacinte !

LUCILE.

Arrêtez.

JACINTE.

Vous êtes en courroux ;
Adieu jusqu'au revoir. Messieurs, retirons-nous.

VALERE.

He Madame de grace.

HORTENSE.

Allez on vous pardonne.

DAMIS.

Lucile par pitié....

LUCILE.

Laissez, je suis trop bonne.

JACINTE.

JACINTE.

Ah nous y voila donc ? Diantre que de façon.
Les Amans ſont bien durs à mettre à la raiſon,
Je voudrois bien ſçavoir pourquoi tout ce miſtere
Pour conclure une paix qu'on eſt ravi de faire.
Or ça puiſqu'àpreſent vous voilà tous contens,
Quittons la faribole, & profitons du temps.

HORTENSE.

C'eſt bien dit.

JACINTE.

Il s'agit d'empêcher l'hymenée
Dont nos vieillards quinteux ont reglé la journée.

LUCILE.

Juſtement.

JACINTE.

D'inventer quelque moïen ſubtil
Qui de leur ſot deſſein puiſſe rompre le fil.

VALERE.

Bon.

JACINTE.

Et de les broüiller ſi bien l'un avec l'autre,
Que leur hymen rompu n'empêche plus le vôtre.

DAMIS.

Fort bien.

JACINTE.

Nous voila cinq, tenons un peu conſeil ;
Là, voïons ce qu'on peut reſoudre en cas pareil ;
Evertuons un peu nôtre imaginative.
Parlez vous.

HORTENSE.

Oh pour moi je ne ſuis pas ſi vive ;
Il me faut du loiſir.

JACINTE.

Et vous ?

LUCILE.

En bonne foi
Je n'imagine rien.

VALERE.

Ni moi non plus.

DAMIS.

Ni moi.

JACINTE.

Fort bien. Vous êtes gens d'un ſecours fort utile ;
Et vous avez tous quatre un eſprit tres fertile.
Je vois bien que vos ſoins feront peu de progrez,
Et que ce ſera moi qui ferai tous les frais.
Allez, Dieu vous conduiſe, & me laiſſez attendre
Que le Seigneur Albert ici vienne ſe rendre,

HORTENSE.

Prens garde, tu connois ſon inegalité.

JACINTE.

Tant mieux nous en aurons plus de facilité
A changer les reſſorts de ſa tête feſlée.
Tout conſiſte à le prendre entre bond & volée.
Faites ſeulement dire au Notaire ici prés
Qu'il dreſſe vos contracts & les tienne tous prêts.
Du reſte j'aurai ſoin de le rendre docile,
Et j'eſpere fixer ſon humeur volatile,
Repoſez vous ſur moi.

LUCILE.

Mais enfin quel parti...

JACINTE.

Je ſçai qu'il ne ſçauroit depuis qu'il eſt ſorti
Avoir toûjours été chez l'Oncle de Valere.
Il n'aura pas manqué d'aller chez vôtre Pere ;
Et le bon Gentilhomme encore tout frappé
Du conte dont tantôt on l'a préoccupé,
N'aura pas oublié l'intrigue pretenduë
Dont il croit ma maîtreſſe atteinte & convaincuë
Voila quel eſt le plan ſurquoi.... mais le voici,
Envoïez au Notaire, & me laiſſez ici.
Adieu, retirez vous.

SCENE II.

ALBERT, JACINTE.

ALBERT.

O Jeuneſſe imprudente !
O d'un petit cerveau conduite extravagante !

JACINTE.

Il rumine tout ſeul. Ma-foi je ſuis au fait.

ALBERT.

Chut. Il faut doucement éclaircir ce ſecret.
J'aperçois ſa ſuivante.

JACINTE.

Ah Monſieur c'eſt vous même.

ALBERT. *prenant un viſage gai.*

Oüi. Tu me vois l'eſprit dans une joïe extreme,
Et jamais je ne fus ſi ſatisfait.

JACINTE.

Tant mieux,
Quel eſt donc le ſujet qui vous rend ſi joïeux ?

ALBERT.

J'avois un mot à dire à l'Oncle de Valere.
Jamais je n'ai veu d'homme à mes vœux moins contraire,
De tous mes ſentimens il ſe montre l'appui.
Et pour comble de joïe, en ſortant de chez lui
On m'a fait le recit d'une hiſtoire bouffonne
Capable d'égayer la triſteſſe en perſonne.

JACINTE.

Quoi donc ?

ALBERT.

Une folie, une intrigue d'amours,
Dont je rirai je croi le reſte de mes jours.

JACINTE.

Puis je la ſçavoir ?

ALBERT.

Bon. La demande eſt gentille;
Qui la ſçait mieux que toi ?

JACINTE.

Moi Monſieur ?

ALBERT.

Oüi ma fille
N'aura pas oublié, connoiſſant ton eſprit,
De t'en faire du moins quelque petit recit.

JACINTE.

Je ne vous comprens point Monſieur je vous aſſure.

ALBERT.

Tu te railles de nous, he quoi ? cette avanture,
Cette Hiſtoire arrivée avec certain Damis.

JACINTE.

Ah ah, je vous entens. C'eſt un de mes amis,
Oüi je ſçai ce que c'eſt ; mais vertu de ma vie
L'affaire paſſe un peu la ſimple raillerie
Je vous en avertis.

ALBERT.

Pourquoi ?

JACINTE.

Comment pourquoi ?
Ce bruit ne vous a pas indigné ?

ALBERT.

Non ma foi

JACINTE.

Quoi d'un avanturier écouter les fleurettes,
Et tramer avec lui des intrigues ſecretes,
L'amuſer quinze jours ſous un nom ſuppoſé
Et de vingt rendez vous l'avoir favoriſé ?
Eſt-ce la dites moi matiere à raillerie,
Monſieur, & ſeriez vous bien aiſe, je vous prie,
Qu'Hortenſe eut fait un tour pareil à celui ci ?

ALBERT.

Que me viens tu conter ? N'eſt-ce pas elle auſſi ?

JACINTE.

Ma maitreſſe Monſieur ? J'en ſerois bien fachée.

ALBERT.

Comment ?

JACINTE.

A ſon devoir elle eſt trop attachée.

ALBERT.

Quoi....

JACINTE.

Trop pleine d'eſprit & de diſcernement.

ALBERT.

Ce n'eſt pas ta maitreſſe a qui....

JACINTE.

Nenni vraiment ;
Ne vous a-t-on pas dit que c'étoit à Lucile.

ALBERT.

Comment Lucile.

JACINTE.

Eh oüi.

ALBERT.

La fille de Pamphile ?

JACINTE.

Sans doute.

ALBERT.

Quoi ? Celui que nous connoiſſons tous ?

JACINTE.

Oüi Monſieur.

ALBERT.

Eh fi donc, tu te mocques de nous.

JACINTE.

Comment donc ?

ALBERT.

Ce ſeroit un fort plaiſant prodige ;
Que lui même...Eh cela ne ſe peut pas te dis-je.

JACINTE.

Oh dame je vous parle avec ſincerité,

Et je n'y ſçais point, moi, tant de ſubtilité.

ALBERT.

Comment il eſt donc vrai ? Ce n'eſt point ſtratagême...

JACINTE.

Damis quand vous voudrez vous le dira lui même.

ALBERT.

Oh ça ? Par la ſanglieu voici bien le meilleur,
Seigneur Pamphile, ouide, vous faites le railleur.

JACINTE.

Comment ſeroit-ce lui qui vous a....

ALBERT.

Choſe ſeure.
Sur le compte d'Hortenſe il m'a mis l'avanture,
M'en a fait le portrait en femmes obligeans
Comme d'une coquette à faire peur aux gens,
Et s'eſt mis tout en eau pour me faire comprendre
Que j'étois trop heureux qu'il voulut bien la prendre.

JACINTE.

Hom le ruſé vieillard.

ALBERT.

Et tout cela chargé
De preceptes moraux dont je ſuis enragé.

JACINTE.

Quel compere !

ALBERT.

En un mot il a ſçu ſi bien faire
Quoique j'euſſe promis à l'Oncle de Valere
De marier ce ſoir ma fille à ſon Neveu,
Qu'il a tiré de moi, pour lui, le même aveu ;
Et profitant du trouble où m'a mis cette affaire,
S'eſt chargé d'amener dés ce ſoir un Notaire.

JACINTE.

Voyez comme l'amour rend l'homme ingenieux.

ALBERT.

Ne donc ma fille !

JACINTE.

A la rage.

ALBERT.

Oüi ? Tant mieux.

JACINTE.

Dés qu'il la voit paroître il la lorgne, il ſoupire ;
Fait cent contorſions qui font pamer de rire ;
Et quand il s'en ſepare, il eſt comme un Hibou,
Triſte reſveur, diſtrait, enfin il en eſt fou
Vous dis-je, & c'eſt un homme à ſe pendre de rage
Si quelqu'autre que lui l'obtient en mariage.

ALBERT.

Fort bien.

JACINTE.

Or comme il voit qu'à tout bien ſuputer
L'intrigue de ſa fille eſt prête d'éclater,
Et qu'il craint que le bruit d'une telle avanture
Ne faſſe entre vous deux un ſujet de rupture ;
Il a ſans dire mot dreſſé ſon petit plan,
Et ſous le nom d'Horteſe il produit ce Roman ;
Pour vous rendre plus ſouple à l'hymen qu'il propoſe,
Et vous porter vous même à conclure la choſe.

ALBERT *par reflexion.*

Il en eſt amoureux !

JACINTE.

Et quoi donc ? Ce detour
Ne ſçauroit proceder que d'un excés d'amour.
Oh je vous l'ai bien dit, aprés cet hymenée
Vôtre fille Monſieur ſera trop fortunée.
C'eſt un petit treſor qu'un vieillard enflammé,
Vous ne le croiriez pas.

ALBERT.

Parbleu je ſuis charmé
De ſçavoir le motif de ſes projets frivoles,
Et je n'en voudrois pas tenir mille piſtoles.

JACINTE.

Je vous laiſſe & je vais....

ALBERT.

Atten. Demeure là;
Sa fille eſt là dedans.

JACINTE.

Oüi Monſieur.

ALBERT.

Bon cela;
Il faudroit me trouver ce Damis & Valere,
Me les pourrois tu bien amener ?

JACINTE.

Je l'eſpere.

ALBERT.

Bon Nôtre homme vient. Cours & retourne au plûtôt

JACINTE *à part en s'en allant.*

Nos deſſeins juſqu'ici prennent le train qu'il faut;
Prêtons l'oreille au reſte & faiſons ſentinelle.

SCENE III.

ALBERT, PAMPHILE.

ALBERT.

C'Est vous Seigneur Pamphile. He bien qu'elle nouvelle ?
Le Notaire ?

PAMPHILE.

Je viens de paſſer chez lui,
Et nous pourrons je croi finir dés aujourd'huy.

ALBERT.

Dés aujourd'huy. C'eſt être homme exact ou je meure.

PAMPHILE.

Nos Contrats ſeront prêts dans une petite heure ;
Il s'en va les dreſſer dans les termes de l'Art,
Et nous l'aurons ici ce ſoir tout au plus tard.

ALBERT.

Tout au plus tard ! Vraiment le bonheur eſt inſigne,
Et vous avez ſans doute une ame bien benigne
Aprés l'exploit galant que nous connoiſſons tous ;
De ſouſcrire à l'hymen de ma fille & de vous.

PAMPHILE.

Oüi da, vous en pourriez trouver de moins tranquiles,
Et je connois des gens un peu plus difficiles.
Le monde ſur cela n'eſt pas fort endormi.
Mais on fait quelque choſe en faveur d'un ami.
Je ſuis homme commode ; & quoi qu'il en avienne,
Ma parole eſt donnée, il faut que je la tienne.

ALBERT.

J'admire par ma foi cet excés de bonté.
Car pour moi je vous dis la pure verité,
Si vôtre fille avoit quelque intrigue ſemblable,
Je vous la laiſſerois ou je me donne au diable.

PAMPHILE.

Ah vous ſerez exempt de cette épreuve la.
Nous y veillons un peu de trop prés pour cela ;
Malepeſte ; il faut voir avec quelle ſageſſe
Je conduis, j'affermis ſa debile jeuneſſe.
Je ne lui paſſe rien. Je l'accoutume a voir
Les mœurs du temps qui court ainſi qu'un grand miroir,
Ou de divers objets les vivantes images
Par l'exemple d'autrui peuvent nous rendre ſages.
Faites cela lui dis-je, examinez ceci,
Imitez cet exemple, évitez celui ci.
Et voila comme il faut gouverner ſa famille ;
Vous n'ayez pas ainſi dirigé vôtre fille.

Mais baſte, nous aurons tout le temps d'y penſer ;
Et je prendrai ſur moi le ſoin de la dreſſer,
Pour la mienne, aux vertus des long-temps exercée...

ALBERT.

Oh vraiment pour la vôtre elle eſt toute dreſſée,
Et pour peu qu'elle ſoit ſoigneuſe à cultiver
Les diſpoſitions quelle fait obſerver,
Le mari quelle aura trouvera dans la ſuitte
Un beau champ à loüer vôtre rare conduite.

PAMPHILE.

Qu'eſt-ce donc ? Vous raillez à ce que je puis voir.

ALBERT.

Moi point du tout. Ce ſont gens de malin vouloir
Qui font à ce qu'on dit courir une nouvelle
Qui n'eſt pas autrement honorable pour elle.

PAMPHILE.

Ah ah, je voudrois bien aprendre ce que c'eſt.

ALBERT.

Volontiers.

PAMPHILE.

Dites nous ce ſecret s'il vous plaît.

ALBERT.

On lui veut imputer cette intrigue badine
Dont tantôt vous faiſiez Hortenſe l'heroïne.

PAMPHILE.

A ma fille ? Ah ah ah, le trait eſt curieux
J'en ris de tout mon cœur.

ALBERT.

Moi j'en ſuis fort joïeux

PAMPHILE.

Hai hai Seigneur Albert.

ALBERT.

Hai hai Seigneur Pamphile

PAMPHILE.

La choſe à s'éclaircir ſeroit peu difficile.

ALBERT.

On va vous l'éclaircir aussi dans un moment.

PAMPHILE.

Eh mon Dieu, n'entrons point en éclaircissement,
Croïez moi quelquefois il est de la prudence
De cacher certains faits dans un profond silence,
Lors qu'avec bien des soins on les a penetrez,
On voudroit bien souvent qu'ils fussent ignorez.

ALBERT.

Fort bien.

PAMPHILE.

N'allons donc point ebruiter une affaire
Qui me touche en Epoux, & vous regarde en Pere.

ALBERT.

C'est parler de bon sens; mais des gens m'ont promis
De m'amener Valere avec vôtre Damis,
Et.....

PAMPHILE.

Comment mon Damis? C'est parbleu bien le vôtre.

ALBERT.

Nous allons voir cela. Les voici l'un & l'autre.

SCENE IV.

ALBERT, PAMPHILE, DAMIS, VALERE, HORTENSE, LUCILE.

PAMPHILE.

AH Messieurs serviteur. Vous voila donc ici
La Paix est elle faite?

VALERE.

Oüi Monsieur, nous voici,
Desabusez enfin des erreurs criminelles
Ou nous avoient jettez vos discours peu fidelles,
Nos esprits & nos cœurs sont d'accord desormais,
Et vous nous revoïez plus unis que jamais.

PAMPHILE.

Quoi ?

ALBERT.

Paix.

DAMIS *à Pamphile.*

C'eſt moi Monſieur dont l'aveugle foibleſſe
A ſur un vain ſoupçon trompé vôtre ſageſſe,
Mais je puis éclaircir ce ſoupçon outrageux,
Et vous pouvez auſſi favoriſant mes vœux
D'un ſeul mot aujourd'hui fixer ma deſtinée,
Et la rendre à jamais tranquile & fortunée.

PAMPHILE.

Qu'eſt-ce à dire ?

ALBERT.

Ecoutez.

DAMIS.

Oüi : mon unique eſpoir,
Celle de qui mon cœur adore le pouvoir,
Qui voulant de mes feux éprouver la conſtance
M'avoit juſqu'à ce jour deguiſé ſa naiſſance,
Celle enfin qu'à jamais j'ai fait vœu d'adorer,
C'eſt Lucile, & c'eſt vous dont j'oſe l'eſperer.

PAMPHILE.

Comment diable.

ALBERT.

Vivat.

PAMPHILE.

Meſſieurs eſt-ce pour rire ?
Qu'eſt-ce donc s'il vous plaît que tout cela veut dire ?

LUCILE.

Mon Pere, à ſes diſcours je dois joindre ma voix ;
J'aime ? Si cet amour formé ſans vôtre choix
Tout innocent qu'il eſt peut vous ſembler coupable,
Vous pouvez diſpoſer de mon ſort deplorable,
Mon cœur en ſubira l'arreſt ſans murmurer ;
Mais rien que le trépas ne peut nous ſeparer.

PAMPHILE.

Je ſuffoque.

ALBERT.

Morbleu ma joie eſt ſans pareille

A Damis.

Venez mon cher ami vous avez fait merveille
Embraſſez moi

DAMIS.

Monſieur...

ALBERT.

Je ſuis charmé de vous;
Et je veux établir un commerce entre nous.

DAMIS.

Vous m'honorez bien plus que je ne puis pretendre;

ALBERT.

Morbleu, ſi vous voulez je vous prens pour mon gendre.

VALERE *à part*

Quel homme!

DAMIS.

Pardonnez ſi l'état de mon cœur
D'un titre ſi charmant m'interdit la douceur:
Mais les yeux de Lucile ont captivé mon ame;
Ma bouche a devant vous fait l'aveu de ma flame;
Lucile eſt le ſeul bien que j'oſe ſouhaiter.

ALBERT.

Vous l'aimez? He-bien là, je veux vous contenter.
J'avois de petits droits auſſi ſur ſa perſonne:
Mais vous êtes brave homme, allez je vous la donne.
Pour vous Seigneur Pamphile, il s'agit de ſçavoir
Si ma fille à ſur vous encor quelque pouvoir,
Si vous l'aimez.

VALERE.

O ciel!

HORTENSE.

Je tremble.

PAMPHILE

Si je l'aime?
Ah Seigneur Albert,

ALBERT.

Quoi?

PAMPMILE.

Cent fois plus que moi même.

ALBERT.

Mais là, ſans raillerie.

PAMPHILE.

Oüi c'eſt ſans déguiſer.

ALBERT.

Vous avez donc toûjours deſſein de l'épouſer ?

PAMPHILE.

Plus que jamais.

ALBERT.

Ma foi ma joïe en eſt parfaite;
Touchez-là.

PAMPHILE.

Serviteur.

ALBERT.

C'eſt ce que je ſouhaite ;
Je vous jure, & mon cœur en eſt tout tranſporté.

PAMPHILE.

Je vous ſuis obligé de vôtre honnêteté

ALBERT.

Oüi, j'aurai le plaiſir ſans delai ni remiſe
De voir ma fille enfin mariée à ma guiſe,

PAMPHILE.

Pour un Pere il eſt vrai c'eſt un plaiſir bien doux.

ALBERT.

Et par deſſus cela de me moquer de vous.

PAMPHILE.

Plaît-il ?

ALBERT.

Oüi par ma foi : Car dés ce ſoir j'eſpere
Quelle ſe couchera la femme de Valere.

VALERE.

Ah Monſieur ce bonheur.....

PAMPHILE.

Quoi me joüer ainſi ?

ALBERT.

Vous voïez.

PAMPHILE.

Me trahir, & me berner auſſi !

ALBERT.

Allez, il ne faut point que cela vous émeuve,
Vous pourrez l'épouſer quand elle ſera veuve.

PAMPHILE.

Peſte l'extravagant. Morbleu je ſuis bien fat
De compter ſur un fou du vingtiéme carat.
Allons Damis, venez, je vous donne ma fille ;
Laiſſons ce ridicule & ſa ſotte famille.

ALBERT.

Adieu beau directeur. Morbleu qu'il eſt faché !
Je viens de me donner carriere à bon marché.

SCENE DERNIERE.

ALBERT, VALERE, HORTENSE, JACINTE.

JACINTE.

MONSIEUR on vous demande.

ALBERT.

Et qui ?

JACINTE.

C'eſt un Notaire ;
Qui vient accompagné de l'Oncle de Valere.

ALBERT.

Bon. Allons tous ſigner le Contract de ce pas.

JACINTE *ſeule.*

Son caprice à la fin nous tire d'embarras.
Bien des gens comme lui par des motifs ſemblables
Font ſouvent ſans raiſon des choſes raiſonnables ;
Et tel à ſes dépens vient de rire aujourd'hui,
Qui ſe croïant fort ſage, eſt auſſi fou que lui.

FIN.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roi.

PAR Lettres Patentes du Roi, données à Verſailles le ſeptiéme jour de Fevrier, l'an de grace mil ſept cens un, ſignées par le Roi en ſon Conſeil, CARPOT, & ſcellées du grand Sceau de cire jaune. Il eſt permis à nôtre bien amé, le Sieur *** de faire imprimer, vendre & debiter par tout nôtre Roïaume, un Livre qu'il a compoſé, intitulé *Le Capricieux Comedie*, durant le temps & eſpace de quatre années entieres & conſecutives; avec deffences à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de l'imprimer, vendre & debiter, à peine de confiſcation des exemplaires, & de trois mille livres d'amende, comme il eſt porté plus au long par leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 26. Mars 1701.

Signé, C. BALLARD, *Syndic*.

Graffigny, Françoise d'Issembourg d'Happon-court de

CÉNIE,

PIECE DRAMATIQUE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

Par Madame DE *GRAFIGNY*:

Répréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 25 Juin 1750.

TROISIEME ÉDITION.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE CLERMONT,
PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

En dédiant Cénie à VOTRE *ALTESSE* SERENISSIME, *c'eſt lui faire hommage de ſon propre bienfait. Vous ſçavez, Monſeigneur, que le ſeul deſir de contribuer à vos amuſemens me fit reprendre un Ouvrage abandonné depuis pluſieurs années. Vous daignâtes en remarquer les défauts ; il devint moins informe. Vous avez pris ſur vous le danger de le rendre ; public le nom de* VOTRE

ALTESSE SERENISSIME en a fait le ſuccès.

Ce n'eſt pas ſans une peine extrême, Monſeigneur, que je m'impoſe ſilence ſur le tribut de louanges que m'inſpireroit ma reconnoiſſance. Mais ſi l'on pardonne difficilement aux femmes de penſer & d'écrire ſur des matières qui ſont à leur portée, comment recevroit-on la peinture ébauchée que je pourrois faire des qualités éminentes qui font admirer à toute l'Europe la grandeur de votre ame? Me conviendroit-il de parler des Villes priſes par votre courage & votre prudence, des Batailles gagnées par une valeur héréditaire aux Héros de votre ſang, dont vous rappellez ſans ceſſe le ſouvenir & l'image? Non, Monſeigneur, il faut que je m'en tienne à l'admiration & au profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

La très-humble & très-obéiſſante Servante,

D'HAPPONCOURT DE GRAFIGNY.

CÉNIE,

PIÉCE NOUVELLE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

ACTEURS.

DORIMOND, Vieillard.

MÉRICOURT, } Neveux de Dorimond.
CLERVAL, }

CÉNIE.

ORPHISE, Gouvernante de Cénie,

LISETTE, Suivante de Cénie,

DORSAINVILLE, Ami de Clerval,

La Scene eſt dans la Galerie de la Maiſon de Dorimond.

CÉNIE,

PIECE NOUVELLE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *seule.*

MÉRICOURT me seroit-il encore échappé? J'ai cru le voir prendre le chemin de cette galerie. Oui, je ne me suis pas trompée. Monsieur, Monsieur....

SCENE II.

MÉRICOURT, LISETTE.

MÉRICOURT.

QUoi! c'eſt l'aimable Liſette que je retrouve ici?

LISETTE.

Oui, Monſieur, c'eſt Liſette, toujours fidelle à vos intérêts, qui guette depuis une heure le moment de vous entretenir.

MÉRICOURT.

Il faut, ma chere enfant, remettre cette converſation à un autre tems : mon Oncle s'eſt emparé de moi au ſortir de ma chaiſe ; je n'ai encore vu perſonne.

LISETTE.

Je veux vous parler la premiere. Excepté votre Oncle, tout dort encore dans la maiſon, & j'aurai le loiſir de vous bien quereller. A-t-on jamais fait, dites-moi, une ſi longue abſence, quand tout devoit vous rappeller ici?

MÉRICOURT.

Je n'ai pu revenir plutôt ; tu ſçais que

mon Oncle, par le même courier que je lui dépêchai à la mort de Méliſſe, me manda de ne point quitter la Province, ſans avoir terminé le Procès commencé.

LISETTE.

Je vous avois donné un bon conſeil ; il falloit ne me point renvoyer, me laiſſer le ſoin des funérailles, & venir vous-même lui annoncer la mort de ſa femme.

MÉRICOURT.

Le conſeil étoit très-mauvais ; Dorimond a une naïveté dans l'ame, qui ne lui laiſſe voir les choſes que comme naturellement elles doivent être ; ne point attendre ſes ordres, ne point rendre les derniers devoirs à une femme ſi chere, eût été l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible. Mais, dis-moi ; on a donc quitté le deuil ?

LISETTE.

Oui ; depuis hier nos ſix mois ſont finis. Pour votre Oncle, il le portera, je crois, toute ſa vie.

MÉRICOURT.

Je l'ai trouvé encore plus affligé que je ne le croyois. Comment a-t-il pu ſe réſoudre à te garder ici, toi qui le fais ſouvenir ſans ceſſe de la perte qu'il a faite,

LISETTE.

Bon! a-t-il jamais renvoyé perſonne? A mon arrivée, le bon homme me dit en ſanglottant que je ne devois pas ſonger à ſortir de chez lui. Je vis qu'il étoit de votre intérêt que j'y reſtaſſe; j'y reſtai.

MÉRICOURT.

Demon intérêt? Tu es donc à Cénie?

LISETTE.

J'y ſuis ſans y être; car Madame la Gouvernante, avec ſes manieres poliment impérieuſes, m'écarte de ſa pupille autant qu'il eſt poſſible. Mais ſi, par-là, elle m'empêche de vous ſervir autant que je le voudrois, je ſuis du moins en état de vous avertir de ce qui ſe paſſe.

MÉRICOURT.

Eh bien! Liſette?

LISETTE.

Vos affaires vont mal.

MÉRICOURT.

Comment?

LISETTE.

Très-mal, vous dis-je.

MÉRICOURT.

Parle donc?

LISETTE.

Patience. Avant que de parler, il me faut un ſecret. Voyez ſi vous pouvez vous réſoudre à me le confier.

MÉRICOURT.

Eh! tu n'as qu'à dire, tous mes ſecrets ſont à toi.

LISETTE.

Qui ne vous connoîtroit, croiroit déja les tenir.

MÉRICOURT.

Comment veux-tu que je te ſatisfaſſe, ſi tu ne me dis pas ce que tu veux ſçavoir?

LISETTE.

Etiez-vous amoureux de Méliſſe?

MÉRICOURT.

Vous êtes folle, Liſette.

LISETTE.

Elle eſt morte, il n'y a plus rien à cacher.

MÉRICOURT.

Vous n'y penſez pas. Quoi! l'épouſe adorée d'un Oncle à qui je dois tout!

LISETTE.

Quant aux ſcrupules, laiſſons-les à part, je ne vous en connois pas beaucoup.

MÉRICOURT.

Je ne ſuis point un monſtre, & Liſette en ſeroit un, ſi elle parloit ſérieuſement.

LISETTE.

Voyons donc ſi mon idée a ſi peu de vraiſemblance: Méliſſe, d'un caractère déteſtable, ſéduit par de fauſſes vertus un vieillard d'une probité ſcrupuleuſe, bon

par excellence, eſclave de l'honneur, ennemi des ſoupçons, & que la crainte d'être injuſte rend facile à tromper. Elle s'empare de lui, à l'excluſion de tout le monde; elle lui donne un enfant, renverſe votre fortune; vous êtes ambitieux, vous devez la haïr, & vous rampez devant elle! Vous êtes le plus faux ou le plus amoureux des hommes.

MÉRICOURT.

Deux mots éclairciſſent le myſtère. Dorimond ne voyoit que par les yeux de Méliſſe; ce n'étoit donc que par elle que je pouvois me maintenir auprès de lui. Elle avoit, comme tu dis, renverſé ma fortune; elle pouvoit la rétablir en me donnant ſa fille; je la ménageois, cela eſt tout ſimple.

LISETTE.

La peſte, quelle ſimplicité!

MÉRICOURT.

La diſſimulation n'eſt point un vice, & trop de ſincérité eſt ſouvent un défaut.

LISETTE.

Ah! ce défaut-là ne vous fera jamais rougir; mais l'amitié de Méliſſe ne pouvoit-elle ſe ménager tout haut? Pourquoi tant de mots à l'oreille pendant ſa vie, & des conférences ſi ſecrettes aux approches de ſa mort?

MÉRICOURT.

Liſette, n'allez pas plus loin, & modérez votre curioſité.

LISETTE.

Soit : auſſi-bien la partie n'eſt pas égale ; il ne me reſte donc qu'à vous avertir, premierement, de vous défier d'Orphiſe ; elle ne vous aime pas.

MÉRICOURT.

Quant à la mauvaiſe volonté de Madame Orphiſe, je m'en embarraſſe peu ; paſſons. Comment mon frere eſt-il avec mon Oncle ?

LISETTE.

A merveille. Depuis ſon retour, Dorimond a redoublé d'amitié pour lui ; il croit ne pouvoir trop le dédommager de l'inutilité de ſon voyage.

MÉRICOURT.

Comment ? Clerval !....

LISETTE.

Clerval n'a rapporté de de-là les Mers, que la cruelle certitude qu'il ne vous reſte à l'un & à l'autre aucun bien ſur la terre ; mais avec cela je ne vous plaindrois pas, s'il n'étoit pas plus amoureux qu'il n'eſt intéreſſé.

MÉRICOURT.

Quoi ! mon frere ſeroit amoureux de Cénie ?

LISETTE.

Il eſt plus, il eſt aimé.

MÉRICOURT.

Aimé! cela eſt fort. Mon Oncle eſt-il inſtruit de cette intrigue?

LISETTE.

Non, vraiment; de l'humeur dont il eſt, il les auroit déja mariés.

MÉRICOURT.

Peut-être; c'eſt ſelon la maniere dont il l'auroit appris. Clerval m'enlever Cénie!.... lui!.... c'eſt ce qu'il faudra voir. Mais, es-tu bien sûre de ce que tu dis?

LISETTE.

Très-sûre; je m'y connois.

MÉRICOURT.

Que Cénie ait reçu avec indifférence des ſoins qui devoient la perſuader!....

LISETTE.

D'un amour que vous ne ſentiez pas.

MÉRICOURT.

Je le paſſois à ſon extrême jeuneſſe.

LISETTE.

La jeuneſſe a quelquefois un inſtinct plus sûr que l'expérience.

MÉRICOURT.

Mais qu'elle aime Monſieur mon frere! il faudra, s'il lui plaît, qu'elle s'en détache.

LISETTE.

Cela ne ſera pas aiſé, je vous en avertis. Clerval eſt aimable, & tout jeune qu'il eſt, il s'eſt acquis une réputation à la guerre qui le met fort bien à la Cour; cela ne laiſſe pas d'être un mérite auprès d'une jeune perſonne.

MÉRICOURT.

Nous trouverons des armes pour le combattre.

LISETTE.

Pour moi, je ne vous vois de reſſource que dans l'amitié que Méliſſe avoit pour vous : ſa mémoire eſt plus chere que jamais à votre Oncle; profitez de la circonſtance. Le voici, je vous laiſſe avec lui.

SCENE III.

DORIMOND, MÉRICOURT.

DORIMOND.

JE ne ſçaurois me paſſer de te voir, mon cher Neveu; je t'ai quitté pour me remettre du ſaiſiſſement que m'a cauſé notre premiere entrevue; je te

cherche à préſent; hélas! qui ſçait pourquoi? Peut-être pour m'affliger de nouveau.

MÉRICOURT.

Il eſt naturel, Monſieur, que mon retour ait renouvellé votre douleur; elle eſt ſi juſte.....

DORIMOND.

Tu ſçais mieux que perſonne, ſi je dois pleurer toute ma vie cette vertueuſe épouſe. Tu excuſes mes foibleſſes; ce n'eſt qu'avec toi que je puis donner un libre cours à mes regrets: cependant je ne voudrois pas t'en accabler.

MÉRICOURT.

Je les partage ſi ſincerement.....

DORIMOND.

C'eſt ce qui doit me retenir. Tâchons de les ſuſpendre pour un moment, & parlons de tes intérêts. Je t'ai mille obligations, mon cher Méricourt; tu as conduit mes affaires mieux que je n'aurois fait moi-même; mais je ſens encore plus vivement les ſoins que tu as rendus à Méliſſe juſqu'à ſa derniere heure. Je veux récompenſer ton zèle, & je voudrois le récompenſer à ton goût; car ce n'eſt pas faire du bien, ſi on ne le fait au gré de ceux qu'on oblige.

MÉRICOURT.

Si j'ai mérité quelque choſe, Monſieur, ce n'eſt que par mon attachement.

DORIMOND.

J'attendois ton retour avec impatience pour exécuter un projet formé depuis long-tems. Tu marquois autrefois du goût pour Clarice : c'eſt une fille faite qui convient à ton âge ; ſes parens ſont mes amis, ils ne me la refuſeront pas ; je te la deſtine avec le quart de mon bien. Ma fille ſera pour ton frere ; ils ſont d'un âge plus convenable ; cet arrangement te plaît-il ?

MÉRICOURT.

Pourquoi en faire, Monſieur ? Pourquoi vous dépouiller ? Jouiſſez de vos richeſſes, elles vous ont coûté tant de périls & de travaux !

DORIMOND.

J'en jouirai ; je vous rendrai tous heureux.

MÉRICOURT.

Eh ! Monſieur, que n'avez-vous pas fait pour nous ? Vos Neveux n'ont-ils pas trouvé dans votre maiſon des bontés paternelles, une éducation, une abondance.....

DORIMOND.

Je compte cela pour rien; c'étoit un devoir.

MÉRICOURT.

Un devoir!

DORIMOND.

Oui, un devoir. J'avois contribué au mariage de ma ſœur; je croyois la rendre heureuſe, il en eſt arrivé tout autrement. Elle n'a pu ſurvivre au déſaſtre de ſes affaires, à la perte de ſon mari; n'étoit-il pas juſte que je me chargeaſſe de ſes enfans?

MÉRICOURT.

Eh bien! Monſieur, vos prétendus devoirs ſont remplis par tout ce que vous avez fait; c'eſt à nous, à préſent, à travailler à notre fortune.

DORIMOND.

Pourquoi vous en laiſſer la peine, ſi je puis vous l'épargner? Le mariage que je te propoſe, eſt-il de ton goût?

MÉRICOURT.

Monſieur..... mon obéiſſance.....

DORIMOND.

Ne parlons point d'obéiſſance, c'eſt une gêne; je n'en veux impoſer à perſonne.

MÉRICOURT.

On peut obéir ſans contrainte.

DORIMOND.

Oui; mais quand on accepte mes offres, je veux remarquer ſur le viſage une certaine joye qui m'aſſure que l'on a autant de ſatisfaction que je prétends en donner.

MÉRICOURT.

Vous devez voir, Monſieur.....

DORIMOND.

Je ne vois rien qui me plaiſe. Tu ſçais que je chéris la franchiſe autant que je hais les détours.

MÉRICOURT.

Ah! ſur la franchiſe, je crois avoir fait mes preuves.

DORIMOND.

Pas toujours. Je te ſoupçonnois autrefois d'avoir un peu trop de cette diſſimulation, que des gens plus défians que moi auroient priſe pour de la fauſſeté; mais depuis long-tems, Méliſſe m'en avoit fait revenir.

MÉRICOURT.

Ah! Monſieur, ſi je ne dois votre retour qu'à Méliſſe, elle n'eſt plus. Qui me répondra qu'à l'avenir.....

DORIMOND.

Mon cœur ; outre qu'il m'eſt doux d'aimer mon Neveu, c'eſt que les ſoupçons m'importunent ; &, de tous les maux néceſſaires à la ſociété, la défiance eſt, à mon gré, le plus inſupportable.

MÉRICOURT.

Vos bontés me raſſurent à peine contre le malheur de perdre votre eſtime, moi qui fais mon unique étude de mériter celle de tout le monde.

DORIMOND.

Et tu as grande raiſon ; retiens ceci de moi. Avec l'eſtime générale on ne ſçauroit être tout-à-fait malheureux ; c'eſt elle qui m'a ſoutenu dans mes traverſes ; je lui dois mes richeſſes & la ſatisfaction de n'avoir rien perdu des droits de ma naiſſance dans un commerce que ma probité a rendu honorable. Au reſte, ne te fais pas une peine du paſſé. Si je ne t'eſtimois pas, je pourrois te faire du bien, mais je ne vivrois pas avec toi. Revenons à notre affaire, & parle ſincerement.

MÉRICOURT.

Vous le voulez, Monſieur ? Eh bien ! je comptois aſſez ſur vos bontés pour flatter de devenir votre gendre.

DORIMOND.

Tu aimes Cénie?

MÉRICOURT.

Oui, Monſieur; mon goût pour elle, le deſir de vous être plus étroitement attaché, tout ſe raſſembloit pour faire de cette union l'objet de tous mes vœux.

DORIMOND.

Je t'en ſçais gré. Quoique Cénie ſoit bien jeune pour toi, je ſerois ravi..... T'aime-t-elle?

MÉRICOURT.

Je l'ignore, Monſieur; il ne me convenoit pas de faire aucune démarche là-deſſus ſans votre aveu.

DORIMOND.

On ne peut ſe conduire avec plus de ſageſſe & de décence. Tu ne ſçais pas la ſatisfaction que tu me donnes, mon cher Neveu; il y a long-tems que je t'aurois propoſé ma fille, ſi je n'avois craint de gêner ton goût pour Clarice.

MÉRICOURT.

Pouviez-vous douter de mes ſentimens?

DORIMOND.

Allons; je vais de ce pas te propoſer à Cénie.

MÉRICOURT.

Je crois, Monſieur, qu'il n'eſt pas à propos de lui parler devant ſa Gouvernante.

DORIMOND.

Pourquoi?

MÉRICOURT.

Il eſt toujours prudent de ne point confier ſes deſſeins à un Domeſtique.

DORIMOND.

Tu ne connois pas Orphiſe; c'eſt une femme d'un mérite ſupérieur, & qui n'a rien de la baſſeſſe de ſon état.

MÉRICOURT.

Il eſt vrai; mais comme cette confiance n'eſt pas néceſſaire, on peut s'en diſpenſer comme d'une choſe inutile.

DORIMOND.

Soit: je vais ſçavoir ſi ma fille eſt éveillée, & lui communiquer notre projet.

SCENE IV.

MÉRICOURT *ſeul.*

VOilà, Dieu merci, mes affaires en bon train; mais Dorimond eſt ſi facile!.... les refus de ſa fille peuvent en

un moment le faire changer de réſolution..... Ah! Cénie! tremblez pour votre ſort, ſi vous aimez aſſez Clerval pour braver mon ambition. Je ne perdrai pas impunément quinze ans de contrainte; j'ai de quoi me venger de vos mépris.

SCENE V.

MÉRICOURT, LISETTE.

LISETTE.

EH bien! Monſieur : j'ai vu ſortir Dorimond; comment vont vos affaires?

MÉRICOURT.

Fort bien. Mon Oncle va me propoſer à Cénie.

LISETTE.

Cela eſt bon; mais ſi elle vous refuſe?

MÉRICOURT.

Elle n'oſeroit; à ſon âge on ne ſçait qu'obéir.

LISETTE.

Elle eſt jeune, Monſieur; mais ſon eſprit.....

MÉRICOURT.

Je ne ſuis pas un ſot, Liſette.

LISETTE.

D'accord; mais elle aime Clerval.

MÉRICOURT.

Et Dorimond m'aime.

LISETTE.

Ne nous flattons pas; vous n'avez du bon homme qu'une amitié acquiſe à force d'art: il aime Clerval tout naturellement, la différence eſt grande.

MÉRICOURT.

Je m'attends à tout, je ſçaurai tout parer.

LISETTE.

En ce cas, mes petis avis vous ſont inutiles; prenez que je n'aye rien dit.

MÉRICOURT.

Tu te fâches, Liſette?

LISETTE.

Oui, je me fâche; c'eſt avoir une grande habitude d'être faux, que de l'être avec moi.

MÉRICOURT.

Moi, faux?

LISETTE.

Oui; quelque mine que vous faſſiez, vous n'êtes point à votre aiſe; j'avois imaginé

imaginé un ſecours à vous donner, mais....

MÉRICOURT.

Dites toujours.

LISETTE.

Je m'intéreſſe à vous, je ne ſçaurois m'en défendre, & je hais complettement Madame Orphiſe. Si l'on pouvoit faire connoître à Dorimond certaines intrigues de votre frere, il en rabattroit ſur ſon compte. Je m'imagine qu'elle s'intéreſſe pour Clerval : quel plaiſir de la contrarier ! Ce ſeroit un grand point.

MÉRICOURT.

Quoi ! Liſette : il y auroit du dérangement dans la conduite de Clerval ? Ah ! parlez vîte.

LISETTE.

Je ne ſçais pas bien de quoi il eſt queſtion. Je vois ſeulement roder ici une eſpèce de Soldat, avec lequel votre frere a des conférences très-myſtérieuſes.

MÉRICOURT.

Eh bien ! ce Soldat ?

LISETTE.

Patience ; c'eſt un homme qu'il a ramené des Indes.

MÉRICOURT.

Après ?

LISETTE.

Je n'en ſçais guere plus. Juſqu'ici ils

ont pris tant de précautions pour ſe parler, que je n'ai pu attraper que quelques mots de grace.... de Miniſtre....

MÉRICOURT.

Il faut approfondir ce myſtère. Clerval eſt un jeune homme imprudent; il pourroit s'être embarqué dans une affaire fâcheuſe.

LISETTE.

Dont vous voudriez le tirer, ſans doute? La belle ame!

MÉRICOURT.

Liſette!

LISETTE.

Que diantre auſſi! Pourquoi voulez-vous m'en impoſer? Tenez, voici notre homme qui ſe cache. Retirez-vous, je veux le queſtionner.

MÉRICOURT.

Employe toute ton adreſſe à démêler cette intrigue, ma chere Liſette, je t'en conjure.

LISETTE.

Vous êtes vrai dans de certains momens. Allez.

SCENE VI.

LISETTE, DORSAINVILLE.

LISETTE.

Avancez, je ſuis ſeule à préſent.

DORSAINVILLE.

Sçavez-vous, Mademoiſelle, ſi Clerval eſt ici?

LISETTE.

Clerval! vous êtes donc bien familiers enſemble?

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Mais eſt-il ſeul? Puis-je monter chez lui?

LISETTE.

Vous êtes bien preſſé? Cauſons un moment. Qu'eſt-ce? Je vous trouve l'air triſte.

DORSAINVILLE.

Rarement je ſuis gai.

LISETTE.

Vous êtes donc bien malheureux? Ecoutez; j'ai le cœur bon, & je m'intéreſſe à vous: vous vous mêlez d'intrigue, je m'en mêle auſſi; confiez-vous à moi, je pourrai vous rendre ſervice.

DORSAINVILLE.

Je reviendrai dans un autre moment.

LISETTE.

Je ne tirerai rien de ce diable d'homme. Attendez ; Clerval eſt en compagnie, je vais l'avertir ; vous pouvez l'attendre ici.

SCENE VII.

DORSAINVILLE, *ſeul.*

QUe l'infortune a de détails, qui ne ſont connus que des malheureux! On ſoutient avec fermeté un revers éclatant : le courage s'affaiſſe ſous le mépris de ceux même que l'on mépriſe.

SCENE VIII.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

CLERVAL.

JE vous ai fait chercher avec le plus grand empreſſement ; je vis hier au ſoir le Miniſtre, votre grace eſt aſſurée.

DORSAINVILLE.

Digne ami des malheureux ! je vous dois trop.

CLERVAL.

Vous ne me devez rien ; la Cour a ſenti, comme moi, que, quand une affaire d'honneur a réduit un homme de votre naiſſance au métier de ſimple Soldat, & qu'il a ſignalé ſa valeur, le rendre à ſa Patrie, c'eſt une juſtice, & non pas une grace qu'on lui accorde.

DORSAINVILLE.

Hélas ! que me ſervira ce retour de fortune, ſi je ne puis la partager avec une épouſe ſi digne d'être aimée !

CLERVAL.

Quelles nouvelles en avez-vous appriſes ?

DORSAINVILLE.

Toujours les mêmes. Elle a diſparu preſqu'en même tems que moi, après avoir donné le jour à une malheureuſe qui le perdit en naiſſant ; &, depuis quinze ans, aucune de nos connoiſſances ne ſçait ce qu'elle eſt devenue.

CLERVAL.

Vous ne devez pas encore déſeſpérer. Quand vous aurez repris votre nom, que vous pourrez agir ouvertement, vous trouverez plus de facilité dans vos recherches.

DORSAINVILLE.

Il y a trop long-tems que j'en fais d'inutiles, je ne la verrai plus.

CLERVAL.

Eh! quoi! le courage vous abandonne, quand vous touchez à la fin de vos peines?

DORSAINVILLE.

Pardon, cher ami, ſi je ne ſens point aſſez le prix de vos bontés. Ma femme me tenoit lieu de tout; ſans elle, il n'eſt point de bonheur pour moi.

CLERVAL.

Vous la retrouverez.

DORSAINVILLE.

Eh! comment n'auroit-elle pas ſuccombé à l'horrible état où je l'ai laiſſée? Prête à donner le jour au premier fruit de notre tendreſſe, je m'arrache de ſes bras, je la laiſſe ſans biens, ſans ſecours: dans cette extrémité, que pouvoit-elle devenir?

CLERVAL.

Il y a des aſyles pour les femmes de ſon rang que le malheur pourſuit.

DORSAINVILLE.

Les Couvens ſont plus l'aſyle de la décence, que celui du malheur: l'extrême indigence n'y eſt point accueillie, & c'eſt l'état où j'ai laiſſé ma femme. Ce-

pendant je n'ai rien négligé; je les ai parcourus inutilement.

CLERVAL.

Peut-être, ainſi que vous, a-t-elle changé de nom?

DORSAINVILLE.

Mais, quand cela ſeroit, pourquoi ne m'avoir pas écrit?

CLERVAL.

La guerre, vous le ſçavez, avoit interrompu le commerce; vos lettres & les ſiennes peuvent avoir été perdues. Moi-même je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille pendant tout le tems de mon ſéjour aux Indes.

DORSAINVILLE.

Que les ſoins d'un ami ont de pouvoir ſur une ame déſeſpérée! Vos raiſons me flattent; vous ranimez mon eſpérance.

CLERVAL.

Je la ſeconderai. Laiſſez-moi terminer votre affaire, enſuite nous agirons de concert pour l'intérêt de votre cœur. Vos lettres de grace ſeront expédiées ce ſoir; il reſte quelques formalités à remplir: le Miniſtre exige encore de vous de ne point paroître aujourd'hui. Pour plus de ſûreté, paſſez ce jour dans mon appartement; ne nous quittons plus, je jouirai

du plaiſir de vous y voir ; ſouffrez cette contrainte pour ma propre tranquillité.

DORSAINVILLE.

Qu'il eſt doux de vous devoir ! Ah ! cher ami ! la reconnoiſſance que vous inſpirez n'eſt point à charge, elle n'accable point un cœur délicat ſous le poids des bienfaits ; elle écarte ce que la crainte d'être importun a de rebutant. Vous ne ferez jamais d'ingrat.

CLERVAL.

Ami, je n'ai point vu Cénie d'aujourd'hui, il ne nous reſte rien à dire ; ſouffrez que je vous quitte.

DORSAINVILLE.

Allez ; ſi votre aimable Maitreſſe connoît comme moi le prix de votre cœur, vous êtes auſſi heureux que vous méritez de l'être.

CLERVAL.

Ne montez-vous pas chez moi ?

DORSAINVILLE.

Trouvez bon qu'auparavant j'aille encore parler à une perſonne qui pourroit ſçavoir des nouvelles plus poſitives de ma femme ; après cette démarche je viens vous rejoindre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

QU'avez-vous, Cénie? Vous quittez votre pere, les yeux remplis de larmes! Auriez-vous eu le malheur de lui déplaire?

CÉNIE.

Non, ma bonne; jamais il ne m'a témoigné tant de bontés. C'eſt ſa tendreſſe qui m'afflige.

ORPHISE.

Comment?

CÉNIE.

Il vient de me déclarer qu'il veut m'unir à Méricourt: il croit me rendre heureuſe.

ORPHISE.

Pourquoi ne la feriez-vous pas? Méri-

court a de l'eſprit, de la politeſſe ; c'eſt autant qu'il en faut pour le rendre aimable.

CÉNIE.

Je ſuis cependant bien sûre de ne l'aimer jamais.

ORPHISE.

Il y a peut-être un peu de prévention dans votre dégoût : c'eſt un défaut de l'eſprit, que la raiſon corrigera.

CÉNIE.

Non, Madame ; au contraire, il me ſemble que la raiſon a beaucoup de part à ma répugnance. Je ſuis sûre qu'à ma place, vous penſeriez comme moi.

ORPHISE.

Il n'eſt pas queſtion de mes ſentimens.

CÉNIE.

Pardonnez-moi, ma bonne ; je me plais à faire cas des perſonnes que vous eſtimez. Et, sûrement, mon couſin n'eſt pas du nombre.

ORPHISE.

Pourquoi ? ſi vous en jugiez ſur ſes manieres dédaigneuſes avec moi, vous pourriez vous tromper : c'eſt un déſagrément attaché à mon état, & non pas à ſon caractere.

GÉNIE.

Mais, Madame; s'il eſt vrai que la fauſſeté eſt un vice mépriſable, comment eſtimez-vous Méricourt?

ORPHISE.

Je le connois peu. Renfermée dans les bornes de mon devoir, je ne me ſuis point miſe à portée de le connoître. Mais, quand il auroit la fauſſeté dont vous l'accuſez, elle eſt ſouvent le vice du monde, plus que celui du cœur. Votre franchiſe lui donnera du goût pour la vérité: vous le corrigerez.

GÉNIE.

Si le malheur que je crains arrivoit, je me garderois bien de le corriger. En lui ôtant la fauſſeté, il ne lui reſteroit pas même l'apparence des vertus.

ORPHISE.

On ne fait pas, à votre âge, de ſi profondes réflexions.

GÉNIE.

Pardonnez-moi, Madame; lorſqu'un vif intérêt nous y porte. Depuis longtems, je prévois les intentions de mon pere. J'ai cru ne pouvoir trop pénétrer le caractère de Méricourt; hélas! je n'y ai rien trouvé qui ne s'oppoſe à mon bonheur.

ORPHISE.

Le bonheur n'eſt pas toujours où l'on croit le voir : & la vertu a ſon point de vue aſſuré. Suivez-la : obéiſſez à votre pere, vous trouverez en vous même la récompenſe du ſacrifice.

CÉNIE.

Quelle récompenſe ! Madame, en me donnant ce conſeil, penſez-vous à l'horreur de s'unir à un mari que l'on ne peut aimer ?

ORPHISE.

Hélas ! c'eſt quelquefois un bonheur de n'avoir pour ſon époux qu'une tendreſſe meſurée.

CÉNIE.

Je me ſuis fait une idée différente du mariage. Un mari qui n'eſt point aimé, ne me paroît qu'un Maître redoutable. Les vertus, les devoirs, la complaiſance, rien n'eſt de notre choix ; tout devient tyrannique ; on fléchit ſous le joug ; on n'a que le mérite d'un eſclave obéiſſant. Mais, ſi l'on trouve dans un époux l'objet de tous ſes vœux, je crois que le deſir de lui plaire rend les vertus faciles : on les pratique par ſentiment ; l'eſtime générale en eſt le fruit : on acquiert ſans

violence la ſeule gloire, qu'il nous ſoit permis d'ambitionner.

ORPHISE.

Hélas! votre erreur eſt bien naturelle. L'expérience peut ſeule nous découvrir les peines inſéparables d'un attachement trop tendre. Mais cette félicité, dont l'image vous ſéduit, dépend trop de la vie, des ſentimens, du bonheur même de l'objet aimé, pour qu'elle ſoit durable. La tendreſſe double notre ſenſibilité naturelle : elle multiplie les peines de détail, dont la répétition nous accable. Les véritables malheurs ſont ceux du cœur.

CÉNIE.

Vous vous attendriſſez. Ah! ma bonne! auriez-vous éprouvé des maux, dont vous ſemblez ſi pénétrée ?

ORPHISE.

Pardon, ma chere Cénie, s'il m'échappe des ſentimens que l'état où vous allez entrer, me rappelle. Je les crainds pour vous.

CÉNIE.

Vous croyez que je ne mérite pas encore votre confiance : cependant mon cœur en ſeroit digne.

ORPHISE.

Aimable enfant! Partagez plutôt la douceur que vous me faites ſouvent éprouver. Il eſt des momens... Changeons de diſcours: votre âge n'eſt point celui de la triſteſſe.

CÉNIE.

Je ſuis ſi malheureuſe, que je trouve de la douceur à plaindre les infortunés.

ORPHISE.

Vous m'affligez. Je voudrois que la raiſon vous fît enviſager d'un autre œil le ſort qui vous attend.

CÉNIE.

Je ne le puis.

ORPHISE.

Avec la fortune brillante dans laquelle vous êtes née, avez-vous pu penſer que vous ſeriez maîtreſſe de votre choix?

CÉNIE.

Je m'en étois flattée.

ORPHISE.

En auriez-vous fait un?

CÉNIE.

Oui, ma bonne.

ORPHISE.

Quoi! Cénie! vous avez diſpoſez de votre cœur?

CÉNIE.

Epargnez-moi les reproches; je n'ai beſoin que de conſeils.

ORPHISE.

Mes conſeils vous déplairont. Je vous plainds.

CÉNIE.

Quoi! Madame: vous refuſeriez de me conduire dans un tems?...

ORPHISE.

Je n'ai garde de vous abandonner. Votre heureux naturel a prévenu juſqu'ici ce que mes avis auroient pu vous inſpirer: c'eſt de ce moment, que vous avez beſoin de moi, pour vous aider à ſoutenir avec courage le ſacrifice que vous allez faire de votre goût à la vertu.

CÉNIE.

N'eſt-il donc qu'une façon d'en avoir?

ORPHISE.

Il eſt des occaſions malheureuſes, où le choix ne nous eſt pas permis. Dans la ſituation où vous êtes, il ne vous reſte que l'obéiſſance.

CÉNIE.

Eh bien! Madame; mon pere eſt bon: peut-être, s'il étoit inſtruit de mes ſenti-

mens, il lui ſeroit égal de me donner pour époux l'un ou l'autre de ſes Neveux.

ORPHISE

C'eſt Clerval que vous aimez?

CÉNIE.

Oui, Madame; condamnez-vous mon choix? vous eſtimez Clerval; vous ſçavez s'il mérite d'être aimé. Quelle comparaiſon!

ORPHISE.

Eſt-il inſtruit de vos ſentimens?

CÉNIE.

Non, Madame; au moins je ne lui en ai pas fait l'aveu.

ORPHISE.

Et qu'avez-vous répondu à votre pere?

CÉNIE.

Hélas! rien du tout. La ſurpriſe & la douleur m'ont fermé la bouche. On eſt entré; je me ſuis retirée pour cacher mes larmes: je crois cependant que mon pere s'en eſt apperçu.

ORPHISE.

Je n'en ſuis pas fâchée.

CÉNIE.

Vous ne condamnez donc pas le deſſein que j'ai de lui déclarer mes ſentimens?

ORPHISE.

Je le condamne très-fort. Il eſt permis, tout au plus, à une fille bien née, d'avouer ſa répugnance, & jamais ſon penchant.

CÉNIE.

Ah! Clerval! qu'allez-vous devenir?

ORPHISE.

C'eſt lui que vous plaignez?

CÉNIE.

Oui, Madame: je puis avec courage enviſager mon malheur, & je ne puis ſoutenir l'idée de celui où je vais le plonger.

ORPHISE.

Voilà bien la confiance de votre âge. L'expérience vous apprendra que, dans le cœur d'un homme, l'amour même conſole des malheurs qu'il cauſe.

CÉNIE.

Eh bien! Madame; parlez-lui vous-même. Si vous lui trouvez la légereté dont vous le croyez capable, quelqu'averſion que je ſente pour le parti qu'on me propoſe, j'obéirai aveuglément. Le voici: je vous laiſſe avec lui.

SCENE II.

ORPHISE, CLERVAL.

ORPHISE.

DEmeurez un moment, Monſieur; j'ai à vous parler de la part de Cénie.

CLERVAL.

Elle me fuit : la douleur eſt peinte ſur ſon viſage : le vôtre ſemble m'annoncer un malheur ; parlez, Madame : ô Ciel ! qu'allez-vous m'apprendre ?

ORPHISE.

Que Cénie m'a confié vos ſentimens pour elle ; qu'il faut les étouffer.

CLERVAL.

Et c'eſt elle qui vous a chargée de me le dire ?

ORPHISE.

Oui, Monſieur.

CLERVAL.

Cénie me mépriſe aſſez, pour ne pas daigner me parler elle-même. Madame, pardonnez ma défiance : je ne puis me

croire auſſi malheureux que vous le dites.

ORPHISE.

Cénie épouſe votre frere : voilà la vérité.

CLERVAL.

Mon frere ! ah Madame ! plus vous ajoûtez à mon malheur, moins je le trouve vraiſemblable.

ORPHISE.

Vous vous flattiez d'être aimé, apparemment ?

CLERVAL.

Non, Madame ; mais je ne me croyois point de rival.

ORPHISE.

Si vous en avez un, il peut n'être pas aimé. Il me paroît que Cénie obéit à ſon pere ; qu'elle ſuit ſon devoir.

CLERVAL.

Ah ! je reſpire. Mon Oncle ne ſera pas inflexible.

ORPHISE.

Quoi ! Monſieur ! vous prétendez faire des démarches ?

CLERVAL.

Qui m'en empêcheroit ? Je ne dois rien à mon frere.

ORPHISE.

Non ; mais vous vous devez à vous-même de ne point porter le désordre dans votre famille, pour satisfaire un goût que la premiere occasion fera changer d'objet.

CLERVAL.

Je me mépriserois moi-même, si j'avois les sentimens dont vous m'accusez. Non, Madame, j'eus toujours en horreur la lâcheté qui nous autorise à manquer de bonne foi avec les femmes. Si l'on ne croit pas aux amours éternels, on doit sentir ce que peut une tendre estime sur un cœur vertueux. Les charmes naissans de Cénie me firent connoître l'amour ; le développement de son caractère me fixa pour jamais : c'est son cœur, c'est son ame que j'adore : ce n'est qu'à la beauté que l'on devient infidèle.

ORPHISE.

Il faut cependant renoncer à Cénie. Plus vous l'aimez, plus vous devez ménager sa gloire. Qui nous détourne de nos devoirs, nous manque plus essentiellement que qui nous est infidèle.

CLERVAL.

Manquerois-je à Cénie, en me jettant

aux pieds de Dorimond ; en lui déclarant mon amour pour ſa fille ; en implorant ſa bonté ?

ORPHISE.

Ce ſeroit du moins affliger le meilleur des hommes, & le plus tendre bienfaiteur. Prenez-y garde, Monſieur. La reconnoiſſance & l'ingratitude ne ſont point incompatibles : on n'a que trop ſouvent les procédés de l'une avec les ſentimens de l'autre. Qu'importe à Dorimond que vous ſentiez, au fond de votre cœur, le prix de ſes bontés, ſi vous paroiſſez ingrat, en traverſant ſes deſſeins, en affligeant ſon ame, en le privant de la ſeule ſatisfaction qui reſte à la vieilleſſe ; celle de diſpoſer, à ſon gré, de ſon bien & de ſes volontés ?

CLERVAL.

Ah ! Madame ! de quelles armes vous ſervez-vous pour combattre mon amour ? ce ſont les ſeules qui pouvoient m'impoſer un ſilence, dont ma mort ſera le fruit.

ORPHISE.

L'honnêteté de vos ſentimens me touche, Monſieur. J'ai quelque crédit ſur l'eſprit de votre Oncle : je n'abuſerai point de ſa confiance ; j'employerai ſeulement...

CLERVAL.

Vous me rendez la vie. Oui, Madame, parlez à Dorimond ; ménagez ſon cœur & ſes bontés : je compte ſur les vôtres ; ne m'abandonnez pas.

ORPHISE.

Je ne m'engage à rien du côté de votre amour. Je vous promets ſeulement de ſonder les véritables ſentimens de votre Oncle ; de pénétrer s'il eſt bien affermi dans ſa réſolution : alors, vous verrez comment vous devez vous conduire.

SCENE III.

DORIMOND, ORPHISE, LISETTE, CLERVAL.

LISETTE, *à Dorimond.*

LE voilà, Monſieur ; je ſçavois bien qu'il devoit être ici.

DORIMOND.

Je vous cherche, Clerval, pour vous dire que je ſuis très-mécontent de vous.

CLERVAL.

En quoi, Monſieur, aurois-je eu le malheur de vous mécontenter ?

DORIMOND.

En ce que ma maiſon n'eſt point faite pour y retirer des intrigans, dont je ne t'aurois jamais ſoupçonné d'être le protecteur.

CLERVAL.

J'entends, Monſieur, de qui vous voulez parler. Une telle calomnie me fait frémir.

DORIMOND.

Diras-tu qu'il ne vient point chez moi un inconnu, avec qui tu as encore eu ce matin une converſation myſtérieuſe ?

CLERVAL.

Non, Monſieur ; mais, dans peu, je vous ferai connoître le plus honnête homme, & le plus infortuné des amis.

LISETTE, *à part.*

Tout eſt perdu ; des amis, des malheurs : nous ne tenons pas contre tout cela.

DORIMOND, *à Clerval.*

Un ami que l'on n'oſe avouer eſt toujours fort ſuſpect. Je ſçais des choſes là-deſſus....

CLERVAL.

On vous abuſe, Monſieur. S'il m'étoit

permis de parler, je détruirois facilement ces odieux ſoupçons.

DORIMOND.

Je ne ſçaurois te croire : on n'employe pas tant de myſtères pour des choſes honnêtes.

CLERVAL.

Eh bien ! mon Oncle : le ſecret de cet infortuné doit éclater demain ; en attendant, ſi vous voulez m'accorder un moment d'entretien, je vous ferai connoître l'erreur où l'on vous a jetté, en vous rappellant le nom & la funeſte aventure d'un homme dont, plus d'une fois, vous avez plaint le malheur.

DORIMOND.

Je t'en ſerai obligé. C'eſt gagner beaucoup, que de détruire un ſoupçon. Dans un moment, nous paſſerons dans mon cabinet. J'ai auſſi à te parler d'un mariage très-convenable pour toi.

CLERVAL.

Pour moi, Monſieur ?

DORIMOND.

Oui, pour toi. C'eſt Clarice que je te deſtine : elle a du mérite ; tu la connois ?

CLERVAL.

CLERVAL.

Je vous ſupplie, Monſieur....

DORIMOND.

De quoi ? Eſt-ce encore un refus ? je commence à être las d'en eſſuyer. Je ne m'étonne pas que le Monde ſoit rempli de méchans. Le penchant au mal eſt toujours sûr de réuſſir. On peut faire des malheureux, même ſans les connoître. Mais, quelqu'envie qu'on en ait, il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le penſe de faire des heureux : cela rebute, & l'on devient dur, faute de ſuccès.

LISETTE.

Eh ! Monſieur ; ne vous mettez point en colere ; Monſieur votre Neveu n'eſt pas capable de vous déſobéir ; &, pour peu que vous lui faſſiez connoître que vous avez pris votre réſolution, il prendra la ſienne.

DORIMOND.

Il n'eſt pas juſqu'à ma fille.... (*à Orphiſe.*) Madame, je ſuis fâché d'être obligé de m'en prendre à vous : je vous eſtime, & je vous croyois fort au-deſſus de ces petites intrigues de femmes, qui troublent ſans ceſſe le repos des familles.

ORPHISE.

Eſt-ce bien à moi, Monſieur, que ce diſcours s'adreſſe ?

DORIMOND.

A vous-même ; je vous le répete. Je ſuis fâché de perdre la haute opinion que j'avois de vous ; mais je n'ignore pas les conſeils que vous donnez à Cénie.

ORPHISE.

Si vous les ſçavez, Monſieur, ils ſont ma juſtification ; je n'ai rien à répondre.

DORIMOND.

Ne le prenez point ſur ce ton-là ; j'ai vu moi-même ſur ſon viſage, l'impreſſion du dégoût que vous lui inſpirez pour les gens que j'aime. Je n'ai pas eu le tems de m'expliquer avec elle ; mais.... Enfin, Madame, pour le peu de tems qu'elle aura beſoin de vous, je vous prie de ne plus vous mêler de nos affaires.

CLERVAL.

Quel contretems ! O Ciel !

ORPHISE.

Je dois vous obéir, Monſieur ; vous ſerez ſatisfait.

DORIMOND.

Allons, Clerval, je ſuis prêt à t'entendre ; viens me donner le plaiſir de te juſtifier.

SCENE IV.

ORPHISE, LISETTE.

LISETTE.

JE ne reviens point de la ſurpriſe que me cauſe la mauvaiſe humeur de Dorimond. Au moins, Madame, je n'y ai point de part.

ORPHISE.

Vous êtes entrée avec lui, vous pourriez en ſçavoir la cauſe.

LISETTE.

Moi! point du tout. Monſieur cherchoit Clerval; je le ſçavois ici, je l'y ai conduit ſans dire mot. Vous me ſoupçonnez, je le vois; cela eſt pardonnable, après la petite mortification qu'on vient de vous donner.

ORPHISE.

Si j'aimois moins Cénie, je ſerois peu touchée.....

LISETTE.

Oui, Madame, vous l'aimez, & beaucoup, on le ſçait. Mais permettez-moi

de vous dire que vous l'aimez mal. Pourquoi l'empêcher d'obéir à ſon pere?

ORPHISE.

Si je l'en empêchois, c'eſt que j'aurois des raiſons pour cela, & je ne les cacherois pas. Je l'exhorte à l'obéiſſance, mais ce n'eſt pas ſans déſapprouver, au fond de mon cœur, le choix de Dorimond.

LISETTE.

Peut-on ſçavoir ce qui vous déplaît en Méricourt?

ORPHISE.

Son âge; quoiqu'il ſoit peu avancé, il eſt ſi diſproportionné à celui de Cénie, qu'il devroit être un obſtacle invincible.

LISETTE.

Si vous entendiez les intérêts de votre Pupile, c'eſt juſtement ce qui vous le feroit deſirer, & Méricourt vous paroîtroit encore trop jeune; je connois un peu le le monde. Une jeune perſonne, en épouſant un homme âgé, devient une femme intéreſſante. Pour peu que ſa conduite ſoit réguliere, on la plaint, on l'admire, elle acquiert du mérite; ſes charmes s'embéliſſent de la décrépitude de ſon mari. Il meurt; eut-elle quarante ans, c'eſt une jeune veuve: la caducité d'un

vieillard éterniſe notre jeuneſſe. Mais vous ne m'écoutez point? Je ſuis votre ſervante.

SCENE V.

ORPHISE, *ſeule.*

C'Eſt donc pour mettre le comble à mon abaiſſement, que Dorimond devient injuſte? Hélas! j'étois réſervée à des traitemens injurieux! digne fruit de l'état où le malheur m'a réduite..... Pardonne, Dorſainville; pour conſerver la vie d'une épouſe qui t'eſt chere, il ne me reſtoit que le choix des plus viles conditions. Tu n'en rougiras pas, j'ai ſauvé de l'opprobre ton nom & le mien... Epoux infortuné! devois-tu m'abandonner?.... Quel que ſoit le déſert qui te ſert d'aſyle, c'eſt celui de l'honneur. La honte, ce tyran des ames nobles, n'habite qu'avec les hommes. Fuyons-les..... Mais, plus on m'éloigne de Cénie, plus mes conſeils lui ſont néceſſaires. Sans offenſer Dorimond, rendons à ſa fille ce qu'exigent de moi ſa confiance & mon amitié. On n'eſt pas tout-à-fait malheureux, quand il reſte du bien à faire!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMOND, MÉRICOURT.

DORIMOND.

J'en ſuis, pour le moins, auſſi fâché que toi; mais il n'y faut plus penſer.

MÉRICOURT.

Je me ſoumets ſans murmurer, Monſieur. M'eſt-il ſeulement permis de vous demander ſur quoi Cénie fonde ſes refus? Eſt-ce haine? eſt-ce mépris pour moi?

DORIMOND.

Ce n'eſt ni l'un, ni l'autre. Elle ne m'a pas dit un mot à ton déſavantage.

MÉRICOURT.

Vous voulez ménager ma disgrace, Monsieur : vos bontés se montrent partout.

DORIMOND.

Il n'y a point de bonté en cela ; c'est la vérité pure. Cénie ne m'a témoigné qu'une répugnance générale pour un engagement qui l'effraye.

MÉRICOURT.

Et cette répugnance est sans doute bien naturelle?

DORIMOND.

Ah ! n'en doutez pas.

MÉRICOURT.

Cénie ne peut avoir une inclination secrette ?

DORIMOND.

Je voudrois qu'elle aimât ; elle n'auroit fait qu'un bon choix, & bientôt..... Sçaurois-tu quelque chose là-dessus ?

MÉRICOURT.

Gardez-vous bien de le penser, Monsieur. Cénie est trop sage pour avoir fait un choix sans votre aveu, & trop ingénue pour avoir eu l'adresse de cacher une passion : vous vous en seriez apperçu.

DORIMOND.

Moi! point du tout : je ſerois auſſi aiſé à tromper ſur cette matiere, que ſur bien d'autres. Je ne ſçaurois me réſoudre à être fin. La fineſſe ne va guere ſans la méchanceté. Quoi qu'il en ſoit, j'ai donné ma parole, & je la tiendrai. On ne ſçauroit pouſſer l'indulgence trop loin, quand il s'agit d'un engagement éternel. Peut-être, dans quelque tems, Cénie prendra d'autres idées; alors je lui propoſerai ton frere.

MÉRICOURT.

Mon frere !...

DORIMOND.

Il eſt jeune; il peut attendre.

MÉRICOURT.

Mon frere ! .... je n'en reviens point.

DORIMOND.

Tu m'étonnes. Ne pouvant être mon gendre, tu devrois être ravi de me voir jetter les yeux ſur Clerval.

MÉRICOURT.

Je le ſerois, ſi l'intérêt avoit quelque pouvoir ſur moi; mais je ne connois que le vôtre, & aſſurément Clerval....

DORIMOND.

Écoutes : tu dois ſçavoir qu'il me déplaît très-fort d'entendre mal parler de

lui. Tu m'avois déja donné, ce matin, des avis, dont il s'eſt pleinement juſtifié.

MÉRICOURT.

J'ai pu me tromper, Monſieur : c'eſt l'effet d'un zèle trop ardent. J'apprends avec joie que Clerval n'a laiſſé aucune obſcurité ſur ſa conduite.

DORIMOND.

Cela étant, tu dois voir du même œil la fortune que je lui prépare.

MÉRICOURT.

La tendre Méliſſe l'a prévu ; les regrets qu'elle emporte au tombeau n'étoient que trop fondés.

DORIMOND.

Comment ! Si elle s'eſt expliquée ſur l'établiſſement de ſa fille, pourquoi m'en faire un myſtère ?

MÉRICOURT.

Dois-je croire, Monſieur, que vous ignoriez ſes intentions ? & que, ſi elle avoit choiſi un époux à ſa fille, ce n'eût pas été de concert avec vous ?

DORIMOND.

Il eſt vrai que l'établiſſement de Cénie faiſoit ſouvent le ſujet de nos entretiens. Cette vertueuſe femme, par délicateſſe de ſentimens, avoit réſolu de ne

la donner qu'à l'un de vous deux; mais je l'ai toujours vue incertaine ſur le choix de l'un ou de l'autre. Si tu en ſçais davantage, tu as tort de me le cacher.

MÉRICOURT.

Il eſt rare qu'un mourant ne s'explique pas ſur des diſpoſitions de ſa famille.

DORIMOND.

Eh bien! parles donc.

MÉRICOURT.

Non, Monſieur. Dans l'état où ſont les choſes, vous pourriez ſoupçonner....

DORIMOND.

Je le vois: c'eſt en ta faveur qu'elle s'eſt déclarée?

MÉRICOURT.

Oui, Monſieur. Méliſſe, touchant au terme de ſa vie, me fit approcher de ſon lit: Méricourt, me dit-elle, d'une voix preſqu'éteinte; dans un moment, je ne ſerai plus: écoutez mes derniers ſentimens. J'adorai mon époux; je lui dois mon bonheur: vous l'aimez; héritez encore de ma tendreſſe pour lui; devenez l'époux de ma fille; ſoyez le fils de Dorimond; répondez-moi du repos de ſes jours; prolongez-en la durée; & je perds les miens ſans regret.

DORIMOND.

Arrêtez, mon cher Neveu ; je ne puis ſoutenir.... Hélas ! que ne donnerois-je pas pour que Cénie.....

MÉRICOURT.

Elle ignore les dernieres volontés de ſa mere. Si vous me permettiez, Monſieur, d'avoir un entretien particulier avec elle ?

DORIMOND.

Volontiers : demeure, je vais te l'envoyer. Songes que tu me rendras le plus grand ſervice, ſi tu peux obtenir ſon aveu.

MÉRICOURT,

Je n'y épargnerai rien.

DORIMOND.

Je te défends cependant de l'intimider par la crainte de me déplaire. Obtenons tout par la tendreſſe, & rien par autorité.

SCENE II.

MÉRICOURT *ſeul.*

VOici donc le moment déciſif. Je n'ai plus rien à ménager.... je le prévois : l'obſtination de Cénie me forcera d'employer contr'elle les armes que Méliſſe m'a laiſſées ; elles peuvent devenir cruelles contre moi-même : mais une fortune immenſe peut-elle s'acheter à trop haut prix ?

SCENE III.

MÉRICOURT, CÉNIE.

CÉNIE.

ON m'avoit dit que mon pere me demandoit ?

MÉRICOURT.

Arrêtez, Cénie : c'eſt par ſon ordre que je vous attends ici. Dorimond, ſenſible aux mépris dont vous m'accablez, me

permet d'eſſayer encore une fois de les vaincre.

CÉNIE.

Eſt-ce vous mépriſer, Monſieur, que d'épargner à votre délicateſſe la douleur d'avoir rendu quelqu'un malheureux?

MÉRICOURT.

Vous me bravez, ingrate; vous triomphez: vous croyez que l'exceſſive complaiſance de Dorimond ne vous laiſſe plus rien à redouter. Si vous ſçaviez à quel excès je pouſſe la généroſité à votre égard, cette orgueilleuſe ironie changeroit bien-tôt de ton.

CÉNIE.

J'ignore, Monſieur, les obligations que je vous ai. Si vous vouliez m'en inſtruire....

MÉRICOURT.

Vous ne les ſçaurez que trop-tôt. Vous vous repentirez peut-être, dans un moment, de m'avoir forcé à vous les apprendre.

CÉNIE.

Vous me feriez trembler, ſi j'avois des reproches à me faire.

MÉRICOURT.

Cénie, écoutez mes conſeils: conſen-

tez à me donner la main ; votre propre intérêt me porte à vous en conjurer à genoux ; le tems preſſe, n'abuſez pas de ma foibleſſe : parlez, il n'eſt plus tems de balancer.

CÉNIE.

Je ne balance point, Monſieur.

MÉRICOURT.

Quel parti prenez-vous ?

CÉNIE.

Celui de rompre un entretien auſſi fâcheux pour l'un que pour l'autre.

MÉRICOURT, *la retenant par le bras.*

Non, non : il faut que ce moment décide de votre ſort.

CÉNIE.

Comment ! vous êtes aſſez hardi..... Méricourt, comptez moins ſur les bontés de mon pere ; il daignera m'entendre.

MÉRICOURT.

Non, vous ne ſortirez point ; il me faut un mot déciſif.

CÉNIE.

Vous le voulez ? le voici : Mon pere m'a donné ſa parole de ne point me contraindre ; rien ne peut me faire changer de réſolution.

MÉRICOURT.

Ah! c'en eſt trop; il eſt tems de confondre tant de mépris. Connoiſſez-vous cette écriture?

CÉNIE.

Oui, c'eſt celle de ma Mere.

MÉRICOURT.

Elle eſt pour Dorimond; mais qu'importe: écoutez: [*il lit*] Je vous ai trompé, Monſieur, & mes remords ne peuvent s'enſévelir avec moi. La diſproportion de nos âges m'a fait craindre de retomber dans l'indigence, dont vous m'aviez tirée. Pour aſſurer ma fortune, j'ai ſuppoſé un enfant. Votre dernier voyage me facilita les moyens de faire paſſer Cénie pour ma fille. La mort me force à révéler mon ſecret. Pardonnez....

CÉNIE *tombe évanouie.*

Je me meurs.

MÉRICOURT.

Cénie, écoutez-moi: connoiſſez du moins, en ce moment, l'excès de mon amour; il en eſt tems encore. Je vous offre ma main: je répare la honte de votre naiſſance: je renferme à jamais votre ſecret dans les nœuds de notre mariage. Eſt-ce là vous aimer?

CÉNIE.

Que gagnerois-je à tromper tout le monde? pourrois-je me tromper moi-même? montrez-moi cette lettre. [*après avoir lu*] Mon malheur n'eſt que trop certain.

MÉRICOURT *reprend la lettre.*

Eh bien! quels ſont à préſent vos ſentimens?

CÉNIE.

Les mêmes.

MÉRICOURT.

Quel orgueil! Eſt-ce à vous à réſiſter, quand mon amour ſurmonte les obſtacles; quand je devrois rougir ?...

CÉNIE.

Rougiſſez donc, mais de la fourberie dans laquelle vous n'auriez pas honte de m'aſſocier. Moi, tromper le meilleur des humains! moi, uſurper les biens d'une maiſon! vous me faites horreur!

MÉRICOURT.

C'eſt aimer Dorimond, que de lui conſerver ſon erreur. Méliſſe, en me confiant votre ſecret, vouloit vous rendre heureuſe, & remettre les biens de mon Oncle à leur légitime poſſeſſeur.

CÉNIE.

Répare-t-on un crime par un autre? Chaque moment me rend complice de tant de forfaits. Je ne ſçaurois trop-tôt...

MÉRICOURT.

Arrêtez: je pénetre vos deſſeins; vous voulez me perdre. Gardez-vous de ſuivre les mouvemens de votre haine.

CÉNIE.

Je ne ſuivrai que mon devoir.

MÉRICOURT.

Non, non; je ſçais, mieux que vous ne penſez, la cauſe de vos dédains. C'eſt moins l'honneur que l'amour qui vous guide. Vous croyez que Clerval..... Il faut y renoncer. Quand il ſeroit aſſez lâche.... il me reſte des armes.... Gardez votre ſecret; c'eſt le dernier conſeil que je vous donne: je vous laiſſe y rêver. Ne pouſſez pas plus loin ma vengeance, ou tremblez d'en apprendre davantage.

CÉNIE.

Que peut-il m'arriver?.... O Ciel! que vois-je?

SCENE IV.

CÉNIE, CLERVAL.

CLERVAL.

CÉnie, vous pleurez ! ma chere Cénie ! Qu'avez-vous ?

CÉNIE.

Clerval ! je ſuis perdue.

CLERVAL.

Mon frere vient de vous quitter : a-t-il obtenu de Dorimond ?....

CÉNIE.

Oubliez-moi. Il n'eſt plus pour vous d'autre bonheur.

CLERVAL.

Quoi ! mon frere ! Je cours me jetter aux pieds de Dorimond. Il verra mon déſeſpoir, & il en ſera touché.

CÉNIE.

Ah ! gardez-vous de lui parler.

CLERVAL.

C'eſt vous, Génie, qui me retenez. Je m'étois flatté au moins de n'être pas haï. Vous m'auriez vu ſans répugnance

devenir votre époux ; vous me l'avez dit?

CÉNIE.

J'en étois digne alors..... Je ne le ſuis plus.

CLERVAL.

Vous ne l'êtes plus ! vous aimez donc mon frere ?

CÉNIE.

Moi, j'aimerois Méricourt ! vous me faites frémir.

CLERVAL.

Eh bien ! ſi vous ne l'aimez pas, dites-moi que vous m'aimez ; raſſurez mon cœur éperdu : laiſſez-moi diſputer à Méricourt les bontés de mon Oncle.

CÉNIE.

Mon ſort ne dépend plus de Dorimond.

CLERVAL.

Vous me déſeſperez. Quel eſt ce langage obſcur ? que je ſçache du moins la cauſe de mon malheur ?

CÉNIE.

Elle eſt en moi ſeule : elle eſt dans mon horrible deſtinée. Ne me forcez pas à rougir à vos yeux.

CLERVAL.

Vous craignez de rougir ? ah ! vous me trahiſſez.

CÉNIE.

Si vous ſçaviez..... Clerval : croyez-moi, je ne ſuis point coupable.... Adieu.

CLERVAL.

Cénie, qu'allez-vous faire ? Si la pitié peut encore quelque choſe ſur votre cœur, éclairciſſez mon ſort ; que je l'apprenne de votre bouche.

CÉNIE.

Vous-même, prenez pitié de moi ; voyez ma douleur, ma confuſion. Hélas ! je n'oſe lever les yeux ſur vous.

CLERVAL.

Au nom de l'amour le plus tendre, délivrez-moi du tourment que j'endure. Parlez.

CÉNIE.

Non, je ne prononcerai pas l'arrêt cruel qui nous ſépare.

CLERVAL.

Vous prononcez celui de ma mort. Craignez de m'abandonner à mon déſeſpoir. Je ne vous réponds pas de ma vie.

CÉNIE.

Quelle horrible menace pour un cœur

qui ne voudroit vivre que pour vous !

CLERVAL.

Vous m'aimez, Cénie ; je n'ai plus rien à craindre : cet aveu me ſuffit. Cruelle ! pourquoi tant différer mon bonheur ? doutiez-vous de mon amour ? ah ! jugez-en par l'excès de ma joie.

CÉNIE.

Voilà ce que je redoutois le plus. Ce funeſte aveu met le comble à vos maux. Clerval, ſouvenez-vous que vous me l'avez arraché.

SCENE V.

CÉNIE, DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

AMi, partagez mon tranſport : ma femme n'eſt point morte, & je puis eſperer.... Que vois-je ! .... Je fais une imprudence.

CÉNIE, *à Dorſainville.*

Monſieur, vous ne pouviez venir plus à propos. Je crois reconnoître en vous cet ami de Clerval, dont il m'a conté les malheurs : ils m'ont touchée : ils doivent vous rendre ſenſible à ceux des autres. Ne

quittez point votre ami. Dans un moment.... Je vous laiſſe. Adieu, mon cher Clerval ; ne me ſuivez pas.

SCENE VI.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

CHer ami, pardonnez mon indiſcrétion; je ne ſens plus que votre peine. Quel eſt le malheur dont Cénie vous menace ?

CLERVAL.

Je l'ignore. Elle veut s'épargner la douleur de me l'annoncer. Hélas ! il me ſeroit bien moins cruel de l'apprendre de ſa bouche. S'il falloit la perdre !... Non, je ne puis reſter dans la cruelle incertitude où je ſuis.

DORSAINVILLE.

Je ne vous quitte pas.

CLERVAL.

Laiſſez-moi, cher ami; il faut que j'éclairciſſe cet horrible myſtère. Cénie m'a défendu de la ſuivre ; j'éviterai ſa rencontre : mais quelqu'autre pourra m'inſtruire. Ami, ne me retenez plus; allez m'attendre, je vous en conjure : peut-être aurai-je beſoin de vous.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

OUi, je vous attendois. Venez, courageuſe Cénie, venez jouir, dans mes bras, de la victoire que vous remportez ſur vous-même.

CÉNIE.

J'ai frappé Dorimond du coup de la mort. Ce vieillard généreux n'y ſurvivra pas.

ORPHISE.

En rendant témoignage à la vérité, vous illuſtrez à jamais votre innocence. La gloire eſt la récompenſe de la vertu.

CÉNIE.

Quelle gloire! qu'elle eſt humiliante! ah! Madame, que je ſuis malheureuſe!

ORPHISE.

C'eſt dans l'excès du malheur qu'il faut ranimer ſon courage. Souvent les plaintes l'amoliſſent.

CÉNIE.

Eh quoi! me ſeroient-elles interdites, quand le Ciel me ravit ce qu'il accorde aux plus vils mortels? Je ne prononcerai plus les tendres noms de pere & de mere. Je ſens anéantir dans mon cœur la confiance qu'ils inſpirent. Plus de ſoutien, plus de défenſeur, plus de guide à mes volontés! mon indépendance m'épouvante; je ne tiens plus à rien, & rien ne tient à moi. Madame, m'abandonnerez-vous?

ORPHISE.

Non, ma chere Cénie; vous perdez beaucoup; mais il vous reſte un cœur. Si ma vie vous eſt néceſſaire, elle me deviendra intéreſſante.

CÉNIE.

Que ne vous dois-je pas? Quelle généroſité!

ORPHISE.

Ah! dites plutôt, quel bonheur pour Orphiſe!

CÉNIE.

CÉNIE.

Madame, vous aurez donc pitié de moi?

ORPHISE.

Ma chere Cénie! ma tendre compaſſion ne peut plus s'exprimer que par mes larmes.

CÉNIE.

Elles me ſont bien cheres; elles banniſſent de mon cœur la crainte qui l'avoit ſaiſi. Daignez me protéger, me conduire, me tenir lieu de mere; & que mes ſervices effacent la honte de ceux que vous m'avez rendus.

ORPHISE.

Vous, me ſervir, Cénie! Gardez-vous bien de perdre l'eſtime de vous-même; le découragement eſt le poiſon de la vertu. Qui ſçait à qui vous devez la naiſſance?

CÉNIE.

Eh! Madame! de quels parens peut être née une malheureuſe que l'on n'a pas daigné avouer, à laquelle on a renoncé pour un vil intérêt? Quelle preuve plus convainquante de mon néant? Sur quel fondement pourrois-je me flatter?....

CÉNIE,

[illegible]

[illegible] votre ame, ſur la [illegible], ſur vos ſenti-

CÉNIE.

[illegible] vous les avez fait naî- [illegible] votre ouvrage. Quelle [illegible] vos leçons & vos conſeils [illegible] ? Je vous dois [illegible]

[illegible]

[illegible], ma chere Cénie, vous [illegible] Dorimond [illegible] à vous abandon-

CÉNIE.

[illegible] à ſes bontés s'éten- [illegible] me garder chez [illegible] ? Pour- [illegible] mes horreurs? [illegible] à renfermer ſes regards [illegible], de la pitié [illegible] ? Ma fu- [illegible] la Nouvelle [illegible] de la curioſi- [illegible] à me lever les yeux [illegible] ne me convient plus, [illegible], Madame: que [illegible] enſeveliſſe à ja- [illegible] de ce que je crus être.

SCENE II.

CÉNIE, ORPHISE, DORIMOND.

DORIMOND.

TU m'abandonnes à ma douleur, ma chere Cénie! Viens donc me raſſurer contre l'impoſture. Tu es ma fille, je le ſens à ma tendreſſe pour toi.

CÉNIE.

Hélas! Monſieur! il n'eſt que trop vrai que j'ai perdu le meilleur des peres!

DORIMOND.

Tes pleurs m'ont ſaiſi, ta douleur a troublé mon jugement: la réflexion m'éclaire; un tel crime n'eſt pas ſeulement vraiſemblable. On te trompe, ma chere enfant, ou toi-même abuſée...

CÉNIE.

J'ai vu, Monſieur, j'ai lu la fatale vérité écrite de la main de Méliſſe.

DORIMOND.

La perfide! me trahir auſſi cruellement, moi qui l'adorois! non, je ne puis

le croire. Qui ſeroient les complices de cette horrible fourberie ?

CÉNIE.

Méricourt pourra vous en inſtruire ; je vous ai déja dit qu'il en étoit le dépoſitaire.

DORIMOND.

Méricourt! ſe peut-il? ... Je le fais chercher ; il ne paroît point ! il craint ſans doute ma préſence. Ah ! Cénie ! devois-tu me révéler ce funeſte ſecret ?

CÉNIE.

Pouvois-je le garder ? pouvois-je vous tromper ?

DORIMOND.

Mais tu m'ôtes la vie ! Si je te perds, tout eſt perdu pour moi.

CÉNIE.

Ah ! Monſieur, vos bontés mettent le comble à mes maux. Ne voyez plus en moi qu'une malheureuſe victime de l'ambition. Je ne ſuis plus digne de votre tendreſſe ; ne m'accordez que de la pitié : ne me rendez point odieuſe à moi-même, en me chargeant du malheur affreux de votre perte.

DORIMOND.

Eſt-ce donc de toi que je me plains,

ma chere enfant ? Sois toujours ma fille, & mes jours ſont en ſûreté. Méricourt ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience! O Ciel ! le voici : mes ſens ſe troublent à ſa vue. (*à Cénie.*) Ne ſortez point. (*à Orphiſe.*) Madame, demeurez. Ciel ! que va-t-il dire ?

SCENE III.

CÉNIE, ORPHISE, DORIMOND, MÉRICOURT.

DORIMOND.

APprochez : venez, s'il ſe peut, détruire le ſoupçon d'un forfait dont je ne ſçaurois vous croire le complice.

MÉRICOURT.

Moi, Monſieur !

DORIMOND.

Qu'eſt-ce qu'une prétendue lettre de Méliſſe, qui vous rendroit auſſi coupable qu'elle ? Si vous pouvez vous juſtifier, ne tardez pas.

MÉRICOURT.

Pour me juſtifier, il faudroit ſçavoir de quoi l'on m'accuſe.

DORIMOND.

Je vous l'ai dit: on parle d'une lettre de Méliſſe, qui renferme un myſtère odieux. Si vous avez des preuves du contraire, ne balancez pas à les mettre au jour.

MÉRICOURT.

Qui peut être aſſez hardi pour porter juſqu'à vous ?....

CÉNIE.

Moi, Monſieur : la vérité ſera toujours ma Loi.

DORIMOND.

Voyez donc ce que vous pouvez oppoſer à cette accuſation: parlez.

MÉRICOURT.

Oui, je parlerai : je ne ſçaurois trop tôt punir l'ingrate qui veut vous donner la mort. Apprenez donc qu'elle n'eſt point votre fille. Méliſſe, preſſée de ſes remords, rend, dans cette lettre, un témoignage autentique à la vérité.

DORIMOND, *après avoir lu bas.*

Qu'ai-je lu? Se peut-il que tant d'horreurs?... Cruelle Méliſſe ! que vous avois-je fait pour me jetter dans l'erreur, ou pour m'en tirer? Ma mort ſera le prix de vos forfaits.

MÉRICOURT.

Elle a craint de perdre votre tendreſſe.

DORIMOND.

Avec quelle perfidie, en m'accablant de careſſes, elle excitoit en moi un amour paternel. Hélas! trop bien fondé!.... Mon cœur ſe déchire à ce cruel ſouvenir.

CÉNIE.

Monſieur, calmez votre douleur.

DORIMOND.

Et vous, malheureux! qui me gardez, depuis ſix mois, ce funeſte dépôt; qu'elles raiſons vous y engageoient?

MÉRICOURT.

En vous découvrant cette triſte vérité, c'étoit, je l'ai prévu, vous porter le coup mortel. Plutôt que de m'y réſoudre, vous ſçavez à quoi je m'étois réduit. J'épouſois une inconnue, ſans aveu, ſans parens. Que n'aurois-je pas ſacrifié, pour vous conſerver une erreur qui vous étoit chere?

DORIMOND.

Eh! pourquoi donc m'en tirer? pourquoi ſe ſervir de ces cruelles armes, pour perdre Cénie, ou pour l'engager dans un hymen qu'elle abhorre? Méricourt, ton cœur ſe dévoile.... Briſſons là-deſſus.

Tu ne goûteras pas le fruit de ta trahiſon. Cénie, je vous adopte.

MÉRICOURT.

Qu'entends-je ?

CÉNIE.

Moi ! je ſerois toujours votre fille.... Monſieur..... Ah ! modérez vos bontés ; je ne ſuis pas digne de cet honneur.

DORIMOND.

Tu es digne de mon cœur, tu es digne de ma tendreſſe. Ma chere enfant, rentre dans tous tes droits.

CÉNIE.

Non, Monſieur : votre gloire m'eſt plus chere que mon bonheur. Souffrez qu'une retraite enſéveliſſe avec moi l'ignorance où je ſuis des malheureux à qui je dois la vie.

DORIMOND.

Tes parens ſont des infortunés. Eh bien ! ils n'en ſont que plus reſpectables. Que nos chagrins diſparoiſſent. Madame, tout ceci m'ouvre les yeux ſur les mauvais procédés dont on vous accuſoit. Demeurez avec nous ; reprenez vos fonctions auprès de ma fille.

CÉNIE.

Monſieur....

DORIMOND.

Je ne t'écoute plus : je te donne mon nom, mon bien, & plus que tout cela, l'amour d'un pere tendre.

CÉNIE.

Je me jette à vos pieds.

MÉRICOURT.

Attendez un moment, pour exprimer votre reconnoiſſance. Vous auriez, Monſieur, de juſtes reproches à me faire, ſi je tardois plus long-tems à vous faire connoître le digne objet de votre adoption. Cette lettre eſt pour Mademoiſelle : mais vous pouvez la lire.

DORIMOND *lit.*

Ce n'eſt pas ſans pitié que je vous révéle votre naiſſance : mais je touche au moment de la vérité. Votre mere vous croit morte, & ſon erreur aſſuroit encore mon ſecret : vous pouvez l'en inſtruire. Informée de l'extrême miſere où elle étoit réduite, je l'en tirai pour vous ſervir de Gouvernante. C'eſt dans ſes mains que je vous remets.

CÉNIE, *dans les bras de ſa mere.*

Vous êtes ma mere ! mes malheur ſont finis.

ORPHISE.

Ma chere fille ! quoi ! c'eſt vous que j'embraſſe.

CÉNIE.

Ma mere ! que ce nom m'eſt doux !

ORPHISE.

Trop malheureux enfant ! hélas ! que vous êtes à plaindre !

CÉNIE.

Je dois le jour à la vertu même : mon ſort eſt aſſez beau.

DORIMOND.

Voilà le dernier coup que le perfide me reſervoit. Un mortel ſaiſiſſement ! .... (*à Cénie.*) trop aimable enfant ! ... je ne ſçaurois parler ... je me meurs ...

CÉNIE, *courant à Dorimond.*

Ah ! Monſieur ....

MÉRICOURT.

Laiſſez : on ſe paſſera de vos ſoins ; vous n'êtes plus rien ici.

SCENE IV.

CÉNIE, ORPHISE.

CÉNIE.

MA mere, ayez pitié de moi ; le courage m'abandonne, je ne ſçaurois ſupporter le mépris.

ORPHISE.

Rappellez votre courage, ma chere fille.

CÉNIE.

Que je vous aime ! Je ne devrois ſentir que ma tendreſſe. Ah ! ne jugez pas de mon cœur dans cet affreux moment : la joie, la douleur, l'indignation l'agitent avec tant de violence, ...

ORPHISE.

Ces mouvemens ſont naturels, ma chere enfant. Vous avez vu le bonheur : il a diſparu. Cependant ne déſeſperez pas ; peut-être un jour, le Ciel moins rigoureux ....

CÉNIE.

Ah ! je ne regrette rien ; vos bontés me tiendront lieu de tout. Mais ſortons

de cette maiſon, où je ne reſpire plus que la honte & le mépris.

ORPHISE.

Allons, allons chercher un aſyle où nous puiſſions être malheureuſes ſans rougir.

CÉNIE.

Ma mere, puiſſent mon reſpect, ma tendreſſe, ma ſoumiſſion, vous tenir lieu de ce que vous avez perdu! Je n'oſe vous rappeller le ſouvenir de mon pere.

ORPHISE.

Il n'eſt pas tems d'en parler, ma chere Cénie. L'ame la plus ferme n'eſt quelquefois pas aſſez forte pour ſoutenir tant de diſgraces à la fois. Vous apprendrez un jour avec quel courage votre pere a ſacrifié la fortune à l'honneur. Quel pere! Quel époux!

CÉNIE.

Que vois-je? c'eſt Clerval! Ah! ſouffrez que je le fuie.

SCENE V.

ORPHISE, CLERVAL.

CLERVAL.

AH! Madame! que je vous rencontre à propos! Mon oncle m'a ordonné de chercher Méricourt. En vain j'ai parcouru toutes les maiſons où il a coutume d'aller: je ne l'ai point trouvé. J'ignore ce qui s'eſt paſſé. A-t-il éclairci le ſort de Cénie? Parlez. .

ORPHISE.

Oui, Monſieur: ſon malheur eſt confirmé.

CLERVAL.

Ah! Dieux! Madame, ne me cachez rien. Quel parti va-t-elle prendre?

ORPHISE.

Celui de la retraite: il n'en eſt point d'autre pour elle.

CLERVAL.

Eh bien! oui, Madame, un Couvent eſt un aſyle reſpectable pour elle. Mais

n'aurez-vous pas la bonté de l'y accompagner ?

ORPHISE.

En pouvez-vous douter ?

CLERVAL.

Je connois la bonté de votre cœur. Eh bien! vous la ſuivrez donc? Mais, dans ce moment de trouble, vous ne pouvez prendre les ſoins néceſſaires à ce nouvel établiſſement. Souffrez que mes ſervices... je me charge de tout; je vais tout préparer.

ORPHISE.

Arrêtez, Monſieur: tant d'empreſſemens à ſervir les malheureux honoreroient l'humanité, s'ils étoient dépouillés de tout intérêt; mais vous aimez Cénie. Dans la ſituation où elle ſe trouve, vos ſoins ne peuvent plus être qu'injurieux pour elle.

CLERVAL.

Ah! Madame! qu'oſez-vous dire? Oui, je l'adore; & le Couvent où je vous conjure de l'accompagner, vous doit être un sûr garant de mes intentions. Vous lui tiendrez lieu de mere. Soumis l'un & l'autre à vos volontés, je ne la verrai qu'autant que vous l'approuverez. Et, ſi ce n'eſt aſſez, je m'engage à ne la voir,

qu'en lui offrant ma main.

ORPHISE.

Vous! épouſer Cénie! Y penſez-vous, Monſieur?

CLERVAL.

Oui, Madame. Je ſçais ce que vous pouvez m'oppoſer; mais toutes les chimeres adoptées par les hommes diſparoiſſent à mes yeux, dès qu'elles entrent en comparaiſon avec la vertu.

ORPHISE.

Cette généroſité ne ſuffit pas à un homme comme vous: il doit ſe reſpecter dans le choix de ſon cœur. Si la naiſſance de Cénie ſe trouvoit d'une telle obſcurité, qu'elle vous fît rougir?...

CLERVAL.

Non, Madame. Les hommes ne s'aviliſſent que par leur propre baſſeſſe. Le tems vous apprendra...

ORPHISE.

J'admire avec quelle adreſſe les paſſions transforment leurs deſirs en vertus. Un zèle trop ardent eſt ſouvent le plus prompt à ſe démentir. Un malheur récent échauffe l'imagination: l'héroïſme s'empare de l'eſprit; on veut tout entre-

prendre pour les malheureux : insensiblement on s'accoutume à les voir, on se refroidit, & l'on devient comme les autres hommes.

CLERVAL.

Ah ! Madame ! en m'accablant de douleur, ne m'accablez pas de mépris. Je n'aurai pas d'autre épouse que Cénie, recevez-en ma parole d'honneur.

ORPHISE.

Je l'accepte, Monsieur .... Cénie est ma fille.

CLERVAL.

Vous êtes sa mere ? tous mes vœux sont remplis.

ORPHISE.

Non, Monsieur. Reconnoissez l'effet de votre aveugle transport : que ceci vous serve de leçon. Je vous rends votre parole.

CLERVAL.

Et moi, je la confirme par tout ce que l'honneur a de plus sacré. Madame, accordez-moi votre confiance sur les foibles services que je puis vous rendre, & donnez-moi le tems de mériter votre estime.

ORPHISE.

Je vous honore, Monsieur, & je vais s en donner une preuve. L'affreuse

circonſtance où je me trouve, m'engage à me confier à vos ſoins. J'accepte, pour ces premiers momens, les ſervices que vous m'offrez. Cherchez-nous une retraite; donnez-moi un guide pour nous y conduire. La décence ne vous permet pas de nous y accompagner. Allez: je vais tout préparer pour mon départ, & prendre congé de Dorimond.

CLERVAL.

Et moi, je cours exécuter vos ordres, & je reviens vous avertir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE

CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORSAINVILLE.

REposez-vous ſur moi : j'aurai ſoin de tout.

CLERVAL.

Ne les préſentez point comme des infortunes. Les Malheurs ne ſont pas toujours une bonne recommandation.

DORSAINVILLE.

Je ſçais ce qu'il faut dire.

CLERVAL.

Qu'elles ſoient bien traitées : ſi la penſion ne ſuffit pas, on la doublera.

DORSAINVILLE.

Vous m'avez dit tout cela.

CLERVAL.

Recommandez ſur-tout que l'on vous avertiſſe, s'il arrivoit la moindre incommodité à Cénie.

DORSAINVILLE.

Je n'y manquerai pas.

CLERVAL.

Faites bien ſentir que ce ſont des femmes de mérite. Ce n'eſt qu'en montrant pour elles une grande conſidération, que vous pourrez leur en attirer.

DORSAINVILLE.

Je n'oublierai rien.

CLERVAL.

Qu'il eſt fâcheux dans de certaines circonſtances de ne pouvoir agir ſoi-même!

DORSAINVILLE.

Quoi! doutez-vous de mon zèle?

CLERVAL.

Non, cher ami. Mais vous ne connoiſſez point les deux perſonnes qui méritent le plus qu'on s'intéreſſe vivement à elles.

DORSAINVILLE.

Vous lez aimez : cela me ſuffit.

CLERVAL.

Il faut ſervir les malheureux avec tant de circonſpection, d'égards & de reſpect.

DORSAINVILLE.

Qui doit, mieux que moi, ſçavoir les ménager ?

CLERVAL.

Il eſt vrai ; mais un homme de courage contracte une certaine dureté pour lui-même, qu'il peut étendre ſur les autres, ſans même qu'il s'en apperçoive. Il eſt mille petites attentions qu'on ne peut négliger, ſans bleſſer ceux qui ont droit de les attendre.

DORSAINVILLE.

Je ne manquerai à rien; je vous en donne ma parole.

CLERVAL.

Quel inconvénient y auroit-il que je vous accompagnaſſe à cette premiere entrevue ? Je parlerois vivement : c'eſt le premier moment qui décide : il eſt important....

DORSAINVILLE.

De n'en point trop dire. Loin de les ſervir, votre âge, votre ton, pourroient

faire un mauvais effet. Je crainds déja que vos arrangemens ne nuiſent à leur réputation.

CLERVAL.

Comment ?

DORSAINVILLE.

Par un faſte qui me paroît déplacé. Il eſt bien difficile que leur aventure ne tranſpire pas : que voulez-vous que l'on penſe de ce que vous faites pour elles ?

CLERVAL.

Cela ne me regarde plus ; je ne fais à préſent qu'exécuter les ordres de mon Oncle.

DORSAINVILLE.

Qu'importe : il eut été plus prudent de les mettre d'abord ſur un ton approchant de leur état.

CLERVAL.

De leur état ! Ah ! gardez-vous de croire qu'il ſoit tel qu'il paroît.

DORSAINVILLE.

Avez-vous des éclairciſſemens là-deſſus ?

CLERVAL.

Il n'en eſt pas beſoin ; tout parle en elles, tout annonce ce qu'elles ſont.

m'y faire renoncer, qu'elle ſera ma femme, dès que ſa mere y conſentira.

DORSAINVILLE.

Quoique mes diſcours vous offenſent, me taire, ſeroit vous trahir.

CLERVAL.

Voilà, voilà ce que je prévoyois! N'ayant pas de la mere & de la fille les mêmes idées que moi, vos ſoins manqueront d'égards, votre politeſſe ſera humiliante. O Ciel! s'il vous échappoit...

DORSAINVILLE.

Ah! ceſſez de me faire injure! Je ne ſuis point aſſez barbare pour humilier les malheureux. Je reſpecte ce que vous aimez; mais je ne ſuis point aſſez lâche pour n'oſer combattre un penchant qui vous égare.

CLERVAL.

Eh bien! vous le combattrez; mais pour ce moment, n'abuſez pas du beſoin que j'ai de votre amitié; & ſur-tout, que Cénie ne s'apperçoive pas de vos ſentimens. Renfermez votre zèle; Dorimond vient ici; votre préſence lui ſeroit importune; ne vous écartez pas, je vous en conjure.

SCENE II.

DORIMOND, CLERVAL.

DORIMOND.

CLerval! elle ſe prépare à partir; ſauves-moi par pitié des adieux que je ne ſoutiendrois pas : tu vois un vieillard malheureux réduit au déſeſpoir!

CLERVAL.

Pourquoi vous abandonner à la douleur, Monſieur? N'êtes-vous pas le maître de garder Cénie? Qui vous en empêche?

DORIMOND.

Ses refus que je n'ai pu vaincre, la bienſéance, la compaſſion pour elle & pour moi-même.

CLERVAL.

Si vous vouliez, Monſieur.....

DORIMOND.

Non; il y auroit de la barbarie à la retenir malgré elle, dans une maiſon où tout lui rappelleroit ſon infortune.

CLERVAL.

CLERVAL.

Eh! Monſieur, n'eſt-il pas un moyen de vous l'attacher par des nœuds ſi ſacrés, que jamais?.....

DORIMOND.

Je l'avois imaginé d'abord; mais l'adoption de Cénie te priveroit de mon bien; ce ſeroit une injuſtice dont jamais je ne me rendrai coupable.

CLERVAL.

Eh! Monſieur, que m'importe votre bien? diſpoſez-en à votre gré; j'y renonce; je le ſignerai de mon ſang.

DORIMOND.

Ton déſintéreſſement ne peut être une excuſe pour moi. Si je cédois à tes déſirs, ta généroſité dégénéreroit en extravagance, & ma complaiſance en foibleſſe.... Je mettrai Cénie & ſa mere à l'abri des coups de la fortune. Tu donneras ce porte-feuille à Orphiſe; ce n'eſt qu'en attendant que je m'arrange pour le reſte. Je prétends auſſi que Cénie trouve dans ſa retraite, non-ſeulement le néceſſaire, en abondance, mais les choſes de pur agrément. Il faut de toute maniere tâcher d'adoucir ſon infortune.

CLERVAL.

Mon Oncle, achevez votre ouvrage; ne mettez point de bornes à vos bontés.

DORIMOND.

C'eſt ſur toi, mon cher Neveu, que je dois à préſent les répandre. Je veux réparer mes torts, & te faire un bonheur durable.

CLERVAL.

Oui, Monſieur, il dépend de vous; d'un ſeul mot, vous pouvez combler tous les vœux de mon cœur.

DORIMOND.

Si tu aimes, que ne parles-tu?

CLERVAL.

Monſieur... (*à part.*) que je ſuis interdit!... (*haut.*) je n'oſe prononcer....

DORIMOND.

Ton embarras fait la moitié de la confidence; acheve, nommes-moi ma Niéce.

CLERVAL.

Cénie.

DORIMOND.

Cénie!

CLERVAL.

Oui, je ne puis vivre ſans l'adorer. Vous l'aimez, vous craignez de la per-

dre ; rendez-lui ſon état, illuſtrez ſa vertu, & que notre félicité prolonge la durée de nos jours.

DORIMOND.

J'apprends ta paſſion avec douleur, ſans pouvoir la condamner. Cénie n'eſt que trop digne d'être aimée, mais elle ne peut être ta femme.

CLERVAL.

Quel obſtacle invincible?.....

DORIMOND.

Sa naiſſance.

CLERVAL.

Vous vouliez l'adopter?

DORIMOND.

Je crois te l'avoir dit. Quand j'eus cette penſée, le funeſte ſecret n'étoit découvert qu'à demi. Ses parens inconnus pouvoient ne pas porter la honte dans ma famille. Mais ſa mere,....

CLERVAL.

Orphiſe n'eſt point née pour l'état où elle eſt, Monſieur ; des diſgraces l'ont ſûrement réduite à l'abaiſſement que vous lui reprochez.

DORIMOND.

Vas, mon cher Neveu, tu t'abuſes ; ſi

elle avoit quelque naiſſance, elle n'en feroit plus myſtère. L'humiliation eſt la peine la plus ſenſible; on ne la ſouffre pas, quand on peut s'en garantir.

CLERVAL.

Elle eſt peut-être d'un rang ſi élevé, que même la modeſtie l'oblige à le cacher.

DORIMOND.

Eh bien! pour te prouver combien je deſire ton bonheur, vois, cherches à donner quelque certitude à tes ſoupçons. Hélas! je deſire plus que toi ce que je ne puis eſpérer.

CLERVAL.

J'y cours; mais la voici.

SCENE III.

DORIMOND, CLERVAL, CÉNIE, ORPHISE.

CÉNIE.

C'Eſt à vos genoux, Monſieur, que je viens vous rendre graces de tant de bienfaits. Je n'oublierai jamais que j'eus l'honneur d'être votre fille; vous ne rougirez pas d'avoir été mon pere.

DORIMOND.

Je m'arrache à moi-même, en me séparant de toi, & je ne suis pas moins à plaindre.

CLERVAL, *qui a parlé bas à Orphise.*

Non, Madame, vous n'êtes point ce que vous voulez paroître ; dites un mot, vous assurez mon bonheur.

ORPHISE.

S'il dépendoit de moi, Monsieur.....

CLERVAL.

Il en dépend ; confiez à mon Oncle le secret de votre naissance : doutez-vous de sa discrétion ? doutez-vous de sa prudence ? Ah ! Madame ! parlez.

ORPHISE.

Le courage & le silence font la noblesse des malheureux. Ne m'enviez pas la seule gloire qui me reste.

CLERVAL.

Monsieur ? est-ce ainsi que le vulgaire s'exprime ? Est-il des titres plus nobles que les sentimens ?

DORIMOND.

Madame ; puisque vous le voulez, je ne ferai aucun effort pour arracher votre secret. Mais comment se peut-il que vo-

tre fille vous ait été ravie, ſans qu'aucun ſoupçon vous ait engagée à faire des recherches, qui nous auroient à tous deux épargné bien des peines?

ORPHISE.

Les plus funeſtes circonſtances préſiderent à la naiſſance de cette infortunée. Dans cet affreux moment, on l'ôta de mes yeux. La mort n'avoit qu'un pas à faire pour venir juſqu'à moi; le Ciel en courroux me rendit à la vie, mais ne me rendit point ma fille; on m'annonça ſa mort. Quelles raiſons m'auroient engagée à prendre des ſoupçons ſur un accident ſi commun? Vous ſçavez le reſte.

DORIMOND.

Oui; j'en ſçais aſſez pour me déterminer. Madame, rendez-moi ma fille, & que l'hymen de Clerval nous réuniſſe.

CLERVAL.

Ah! mon Oncle!

DORIMOND.

Madame, vous ne répondez point?

ORPHISE.

J'oſe à peine, Monſieur, prononcer une réſolution que peut-être vous trouverez étrange. Dans toutes autres circonſtances, vos bontés honoreroient Cénie;

dans celles où nous ſommes, la retraite eſt le ſeul parti qui nous reſte.

DORIMOND.

Quoi! vous me refuſez?

ORPHISE.

En admirant, en reſpectant vos vertus, en leur payant un tribut de mes larmes, je ne puis accepter des offres qui auroient fait l'objet de mes deſirs, dans un tems plus heureux. (*à Clerval.*) Monſieur, vous m'avez promis un guide; un plus long retardement ne ſerviroit qu'à prolonger des regrets que nous devons nous épargner à tous. Daignez les abréger.

CLERVAL, *avec dépit*

Oui, Madame, oui, vous ſerez obéie.

SCENE IV.

DORIMOND, ORPHISE, CÉNIE.

ORPHISE.

JE vois que mes refus vous offenſent, Monſieur. En effet, que pouvez-vous penſer du parti que je prends, quand vous ne devez attendre que de la reconnoiſ-

ſance? J'en ſuis pénétrée, & votre eſtime m'eſt trop chere pour ne pas l'acheter d'une partie de mon ſecret. Jugez-moi, Monſieur; puis-je ravir au pere de Cénie le droit de diſpoſer de ſa fille?

CÉNIE.

Quoi! mon pere eſt vivant? Pourquoi n'eſt-il pas ici? Courons le chercher.

ORPHISE.

Malheureuſe Cénie! vous apprendrez tous vos malheurs.

SCENE DERNIERE.

ORPHISE, CÉNIE, DORIMOND, CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORIMOND.

CLerval, te voilà déja? Ma tendreſſe redouble dans cet affreux moment! Madame, ne l'emmenez pas encore, je ſens le prix de chaque inſtant. Monſieur, vous êtes ſans doute cet ami de Clerval, qui veut bien ſe prêter à la douloureuſe circonſtance où nous nous trouvons? Que ne puis je payer ce ſervice!.... Si Clerval m'avoit confié plutôt....

DORSAINVILLE.

Monſieur.....

DORIMOND.

Madame, avant de nous quitter, expliquons-nous, je vous en conjure; vous menacez Cénie de nouveaux malheurs; Dois-je les ignorer? Ne pourrois-je les prévenir?

ORPHISE.

Non, Monſieur; le ſort qui les a raſſemblés ſur ſa tête, peut ſeul les faire

Souffrez que je vous épargne des
[illegible] ne doivent être faites
[illegible]

[illegible]SAINVILLE.

[illegible] Il porte dans
[illegible]

[illegible]MONDE.

[illegible] vous les recommande;
[illegible]

[illegible]SAINVILLE.

[illegible] reconnoissance & l'ami-
[illegible] à votre

[illegible]ISE.

[illegible] Quel faiſiſſa-

[illegible]MONDE.

[illegible]

[illegible]NIE.

[illegible]

[illegible]ISE.

[illegible] changée : mais
[illegible] une illuſion?

[illegible]NIE.

[illegible]

[illegible] [illegible] la main de Cenie.

[illegible] la main à Madame.

DORSAINVILLE.

Que vois-je!.... Je n'en ſçaurois douter.

ORPHISE.

C'eſt lui!.... je meurs!

DORSAINVILLE.

Epouſe infortunée! ouvrez les yeux; reconnoiſſez le plus heureux des hommes, & le mari le plus tendre.

ORPHISE.

Dorſainville!.... Cher époux!..... par quel bonheur!.... Cénie, embraſſez votre pere.

DORSAINVILLE.

Cénie, ma fille! Ciel! vous me comblez de biens!

DORIMOND.

Quoi! Monſieur.....

CLERVAL.

Oui, mon Oncle, c'eſt chez vous que le Marquis Dorſainville trouve la fin de ſes peines, & ſon bonheur.

DORIMOND.

Je ſuis prêt à mourir de joye. Madame, quelles excuſes n'ai-je pas à vous faire? Monſieur, refuſerez-vous Cénie aux vœux de Clerval?

CÉNIE.

Mon pere, vous avez lu dans mon cœur ; ſuis-je digne de vos bontés ?

DORSAINVILLE.

Pourrois-je condamner des ſentimens ſi juſtes ? Vous devez à Clerval vos biens, votre rang, votre pere. (*à Dorimond.*) Monſieur, en lui donnant ma fille, je ne m'acquitte pas de tout ce que je lui dois.

CLERVAL.

Cénie.... Madame.... Mon Oncle, en me rendant heureux, laiſſerez-vous à mon frere le malheur affreux de votre diſgrace ?

DORIMOND.

Je lui donnerai de quoi vivre dans le grand monde ſa patrie ; mais je ne le verrai pas. Allons, vivons tous enſemble, & que la mort ſeule nous ſépare.

ORPHISE.

Jouiſſez, Monſieur, du bonheur que vous répandez ſur tout ce qui vous environne Si l'exceſſive bonté eſt quelquefois trompée, elle n'eſt pas moins la premiere des vertus.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Dancourt, Florent Carton, sieur d'Ancourt, called

LE CHEVALIER A LA MODE,

COMÉDIE;

Représentée, pour la première fois, le 28 Octobre 1687.

ACTEURS.

LE CHEVALIER de Ville-Fontaine.

Mme. PATIN, Veuve, amoureuſe du Chevalier.

M. SERREFORT, Beau-frere de Mme. Patin.

LUCILE, Fille de M. Serrefort.

LA BARONNE, vieille Plaideuſe.

M. MIGAUD, Rapporteur de la Baronne.

LISETTE, Fille-de-chambre de Mme. Patin.

CRISPIN, Valet du Chevalier.

Un NOTAIRE.

Le COCHER de Mme. Patin.

LA BRIE, Laquais de Mme. Patin.

JASMIN, Laquais de la Baronne.

Pluſieurs Domeſtiques de Mme. Patin.

La Scène eſt à Paris, chez Mme. Patin.

LE CHEVALIER A LA MODE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Mme. PATIN, LISETTE.

Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation & de désordre, suivie de Lisette.

LISETTE.

QU'EST-CE donc, Madame ? Qu'avez-vous ? Que vous est-il arrivé ? Que vous a-t-on fait ?

Mme. PATIN.

Une avanie... Ah ! j'étouffe. Une avanie... Je ne saurois parler : un siége.

LISETTE, *lui donnant un ſiége.*

Une avanie ? A vous, Madame, une avanie ? Cela eſt-il poſſible ?

Mme. PATIN.

Cela n'eſt que trop vrai, ma pauvre Liſette. J'en mourrai. Quelle violence! En pleine rue on vient de me manquer de reſpect.

LISETTE.

Comment donc, Madame, manquer de reſpect à une Dame comme vous? Madame Patin, la veuve d'un honnête partiſan, qui a gagné deux millions de bien au ſervice du Roi? Et qui ſont ces inſolens-là, s'il vous plait ?

Mme. PATIN.

Une Marquiſe de je ne ſais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à ſon carroſſe, & qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une Marquiſe bien impertinente. Quoi! votre perſonne qui eſt toute de clinquant, votre grand carroſſe doré qui roule pour la premiere fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un cocher à barbe retrouſſée, ſix grands laquais plus chamarrés de galons que les eſtafiers d'un carrouſel, tout cela n'a point imprimé de reſpect à votre Marquiſe ?

Mme. PATIN.

Point du tout ; c'eſt du fond d'un vieux carroſſe, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuſe de Marquiſe m'a fait inſulter par des laquais tous guillés.

LISETTE.

Ah! mort de ma vie, où étoit Liſette? Que je lui aurois bien dit ſon fait!

Mme. PATIN.

Je l'ai pris ſur un ton proportionné à mon équipage; mais elle, avec un *taiſez-vous*, *Bourgeoiſe*, m'a penſé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoiſe! Bourgeoiſe! dans un carroſſe de velours cramoiſi à ſix poils, entouré d'une crépine d'or.

Mme. PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure aſſommante je n'ai pas eu la force de répondre; j'ai dit à mon cocher de tourner, & de m'amener ici à toute bride.

SCENE II.

Mme. PATIN, LISETTE, LA BRIE.

LISETTE.

AH! vraiment, voilà un de vos laquais en bel équipage! Vous moquez-vous, la Brie? Comment paroiſſez-vous devant Madame? Quel déſordre eſt-ce là? Diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LA BRIE.

Les autres ſont plus chiffonnés que moi, & je venois dire à Madame que la Fleur & Jaſmin ont la tête caſſée par les gens de cette Marquiſe, & qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir auſſi.

LISETTE.

Et que ne diſiez-vous à qui vous étiez?

LA BRIE.

Nous l'avons dit auſſi.

Mme. PATIN.

Hé bien?

LA BRIE.

Hé bien! Madame, je crois que c'eſt à cauſe de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauds!

Mme. PATIN.

Va-t-en dehors, mon enfant.

LA BRIE.

Mais, la Feur & Jaſmin ſont chez le Chirurgien.

Mme. PATIN.

Hé bien! qu'ils ſe faſſent panſer, & qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCENE III.

Mme. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

AU moins, Madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'eſt pas à votre perſonne qu'ils ont fait inſulte, c'eſt à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer?

Mme. PATIN.

J'y ſuis bien réſolue; & j'enrage contre ma deſtinée, de ne m'avoir pas fait tout d'abord une femme de qualité.

LISETTE.

Eh! vous n'avez pas tout-à-fait ſujet de vous plaindre; & ſi vous n'êtes pas encore femme de qualité, vous êtes riche, au moins; &, comme vous ſavez, on achete facilement de la qualité avec de l'argent, mais la naiſſance ne donne pas toujours du bien.

Mme. PATIN.

Il n'importe, c'eſt toujours quelque choſe de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE.

Bon, bon, Madame, vous ſeriez, ma foi, bien embarraſſée, ſi vous vous trouviez comme certaines grandes Dames de par le monde, à qui tout manque, & qui, malgré leur grand nom, ne ſont connues que par un grand nombre de créanciers, qui crient à leurs portes depuis le matin juſques au ſoir.

Mme. PATIN.

C'eſt-là le bon air; c'eſt ce qui diſtingue les gens de qualité.

LISETTE.

Ma foi, Madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me ſemble, en recevoir d'une Marquiſe que d'un Marchand; & croyez-moi, c'eſt un grand plaiſir de pouvoir ſortir de chez ſoi par la grande porte, ſans craindre qu'une troupe de Sergents vienne ſaiſir le carroſſe & les chevaux. Que diriez-vous, ſi vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques-unes à qui cela eſt arrivé depuis peu?

Mme. PATIN.

Plût au ciel que cela me fût arrivé, & que je fuſſe Marquiſe.

LISETTE.

Mais, Madame, vous n'y ſongez pas.

Mme. PATIN.

Oui, oui, j'aimerois mieux être la Marquiſe la plus endettée de toute la Cour, que de demeurer veuve du plus riche Financier de France. La réſolution en eſt priſe, il faut que je devienne Marquiſe, quoi qu'il en coûte; & pour cet effet, je vais abſolument rompre avec ces petites gens, dont je me ſuis encanaillée. Commençons par Monſieur Serrefort.

LISETTE.

Monſieur Serrefort, Madame! votre Beau-frere!

Mme. PATIN.

Mon Beau-frere! mon Beau-frere! Parlez mieux, s'il vous plait.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai cru qu'il étoit votre Beau-frere, parce qu'il étoit frere de feu Monſieur votre Mari.

Mme. PATIN.

Frere de feu mon Mari, ſoit; mais, mon Mari étant mort, Dieu-merci, Monſieur Serrefort ne m'eſt plus rien. Cependant, il ſemble à ce craſſeux-

là qu'il me ſoit de quelque choſe ; il ſe mêle de cenſurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va juſqu'à vouloir me faire prendre de petites manieres comme celles de ſa Femme, & faire des comparaiſons d'elle à moi. Mais, eſt-il poſſible qu'il y ait des gens qui ſe puiſſent méconnoître juſqu'à ce point-là ?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, & que vous avez raiſon, vous. C'eſt bien à lui & à ſa Femme à faire des comparaiſons avec vous ! Il n'eſt que votre Beau-frere, & elle n'eſt que votre Belle-ſœur, une fois.

Mme. PATIN.

Il n'y a pas juſqu'à ſa fille qui ne ſe donne auſſi des airs. Allons-nous en carroſſe enſemble ? elle ſe place dans le fond à mes côtés. Sommes-nous à pied ? elle marche toujours ſur la même ligne, ſans obſerver aucune diſtance entre elle & moi.

LISETTE.

La petite ridicule ! Une Niece vouloir aller de pair avec ſa Tante ?

Mme. PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'eſt qu'avec ſes minauderies, elle attire les yeux de tout le monde, & ne laiſſe pas aller ſur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde eſt fou ! Parce qu'elle eſt jeune & jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

Mme. PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISETTE.

Vous la corrigerez aiſément ; & en devenant ſa Belle-mere, Madame, vous aurez des droits ſur elle, que la qualité de Tante ne vous donne pas.

Mme. PATIN.

Comment donc, ſa Belle-mere ? Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à Monſieur Migaud, que je l'épouſerai ?

LISETTE.

Oui, Madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver, avec les deux mariages que l'on a conclus, de vous avec Monſieur Migaud, & du fils de Monſieur Migaud, avec Lucile votre Niece?

Mme. PATIN.

Vraiment, je ſerois bien avancée. C'eſt un beau nom que celui de de Madame Migaud! J'aimerois autant demeurer Madame Patin.

LISETTE.

Oh! il y a bien de la différence. Le nom de Migaud eſt un nom de Robe, & celui de Patin n'eſt qu'un nom de Financier.

Mme. PATIN.

Robe ou Finance, tout m'eſt égal; & depuis huit jours, je me ſuis réſolue d'avoir un nom de Cour, & de ceux qui empliſſent le plus la bouche.

LISETTE, *à part.*

Ah! ah! ceci ne vaut pas le diantre pour Monſieur Migaud.

Mme. PATIN.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Je dis, Madame, qu'un nom de Cour vous ſiéra à merveille; mais, que ce n'eſt pas aſſez d'un nom, à ce qu'il me ſemble, que je crois qu'il vous faut un Mari, & que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

Mme. PATIN.

Je me connois en gens, & j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment ? Ce choix eſt déjà fait, & je n'en ſavois rien ?

Mme. PATIN.

Le Chevalier n'a pas voulu que je te le diſe.

LISETTE.

Quel Chevalier? Le Chevalier de Ville-Fontaine?

Mme. PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi ! c'eſt le Chevalier de Ville-Fontaine que vous voulez épouſer ?

Mme. PATIN.

Juſtement.

LISETTE.

Vous n'y ſongez pas, Madame. Ce Chevalier n'a pas un ſou de bien.

Mme. PATIN.

J'en ai ſuffiſamment pour tous deux, & il y a même quelque Juſtice à ce que je fais. Monſieur Patin n'a pas gagné trop légitimement ſon bien en Normandie ; & c'eſt une eſpece de reſtitution, que de relever avec ce qu'il m'a laiſſé, une des meilleures Maiſons de la Province.

LISETTE.

Ah! puiſque c'eſt un mariage de conſcience, je n'ai plus rien à vous dire. Que Monſieur Migaud ſera ſurpris quand vous lui apprendrez votre deſſein !

Mme. PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manqueroit pas d'en aller faire ſes plaintes à Monſieur Serrefort. Monſieur Serrefort viendroit à ſon ordinaire m'étourdir de ſes ſots raiſonnemens. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre ſache cette affaire, quelle ne ſoit tout-à-fait conclue.

LISETTE.

Mais, Madame, il me ſemble qu'avant que d'épouſer le Chevalier de Ville-Fontaine, il faudroit vous défaire honnêtement de Monſieur Migaud.

Mme. PATIN.

C'eſt mon deſſein, vraiment, & je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Une querelle d'Allemand? vous avez raiſon. Voilà une maniere tout-à-fait honnête pour vous en défaire. Mais, le voici.

SCENE IV.

M. MIGAUD, Mme. PATIN, LISETTE.

M. MIGAUD.

MADAME, j'entre, peut-être, indiſcrettement; mais, je viens moi-meme vous apporter la réponſe du billet que vous m'écrivites hier au ſoir.

Mme. PATIN.

Moi! je vous ai écrit, Monſieur?

M. MIGAUD.

Oui, Madame; une vieille Baronne qui a un Procès, dont je ſuis Rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

Mme. PATIN.

Ah! je m'en ſouviens, oui, oui; c'eſt une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours, pour vous parler en ſa faveur, & je vous écrivis hier pour m'en débarraſſer.

M. MIGAUD.

Je ſuis bien-aiſe, Madame, que vous ne preniez pas grande part à ſon affaire. Il y a dans ſa cauſe plus

de chimere que de raiſon ; & en vérité, il y a peu d'honneur à ſe mêler...

Mme. PATIN.

Comment, Monſieur, vous ne lui ferez pas gagner ſon Procès ?

M. MIGAUD.

Moi, Madame ? cela ne dépend pas de moi ſeulement, & la Juſtice....

Mme. PATIN.

La Juſtice ! la Juſtice ! Vraiment, ſi la Juſtice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous ſolliciter. Quelle obligation prétendriez-vous que je vous euſſe ?

M. MIGAUD.

Mais, Madame....

Mme. PATIN.

Mais, Monſieur, je ne prétends pas qu'on diſe dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a ſervi de rien ; & je ne ſuis pas aſſez laide, ce me ſemble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un Juge dans les intérêts des perſonnes que je protége.

M. MIGAUD.

En vérité, Madame, je ne vois pas la raiſon qui vous oblige à vouloir que je m'intéreſſe dans une cauſe où il n'y a que de la honte à recevoir.

Mme. PATIN.

En vérité, Monſieur, je ne vois pas la raiſon qui vous oblige, lorſque je vous en prie, de vouloir refuſer de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh ! fi, Monſieur, il ſemble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune Conſeiller.

M. MIGAUD.

Sérieuſement, Madame....

Mme. PATIN.

Ah ! Monſieur, point de réplique, je vous prie,

Je me fais entendre, ſi je ne me trompe. C'eſt à vous de prendre vos meſures là-deſſus. Liſette, ſi la perſonne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me faſſe avertir chez Araminte, où je vais jouer au Reverſis. Monſieur, je vous donne le bon jour.

SCENE V.

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

LISETTE?

LISETTE.

Monſieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette maniere? Quel accueil me fait ta Maitreſſe?

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois?

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie ſujet de l'être?

LISETTE.

Il me ſemble que non, franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela ſignifie.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me ſemble pourtant que ce n'eſt pas bien difficomprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez Madame Patin, ma Maitreſſe, & vous avez cru juſqu'ici que Madame Patin vous aimoit?

M. MIGAUD.

Nos affaires ſont aſſez avancées pour me le faire préſumer; & ce qui me ſurprend, c'eſt qu'aux termes où nous en ſommes, elle preme des airs bruſques.

LISETTE.

Cela ſeroit auſſi peu ſurprenant, ſi vous ne la connoiſſiez pas; mais, vous ſavez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le reſpect que j'ai pour elle, je croirois....

LISETTE.

Eh! laiſſez-là le reſpect, Monſieur, & dites librement que vous la croyez un peu folle. Je me connois trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Écoute, Liſette, puiſque tu parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractere de Madame Patin m'a toujours fait peur, & que ſans certains intérêts de mon Fils, je n'aurois jamais ſongé à l'épouſer. Monſieur Serrefort, comme tu ſais, appréhende que ſa Belle-ſœur ne diſſipe les grands biens que ſon Mari lui a laiſſés en mourant; & c'eſt pour s'aſſurer cette ſucceſſion, qu'en donnant Lucile à mon Fils, il ne conſent à ce mariage qu'à condition que j'épouſerai Madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaiſance de vouloir bien ſouſcrire à cette condition?

M. MIGAUD.

J'assure par-là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses; & je suis, graces au ciel, d'une profession & d'un caractere à mettre aisément une femme à la raison.

LISETTE.

Commencez donc dès-à-présent à y mettre Madame Patin; car je vous avertis que si vous attendez pour la rendre sage que vous soyez son Mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu-là?

LISETTE.

Je me suis senti de l'inclination à vous rendre service; & il me semble que Monsieur votre Fils, qui est un garçon si sage & si honnête, fera bien un meilleur usage de quarante mille livres de rente, à qui vous en voulez, que le petit Fat à qui Madame Patin les destine.

M. MIGAUD.

Explique-moi cette énigme-là. Ta Maitresse auroit-elle changé de pensée?

LISETTE.

Elle s'est mis la Cour en tête; & pour y paroître avec éclat, elle prétend épouser le Chevalier de Ville-Fontaine.

M. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. MIGAUD.

Le Chevalier de Ville-Fontaine ! Tu te moques, mon enfant, cet homme-là n'eſt point fait pour épouſer. C'eſt un Aventurier qui n'en a pas le tems, un jeune extravagant qui n'a pas cent piſtoles de revenu, qu'on ne connoît à la Cour que par le ridicule qu'il s'y donne, & qui n'a pour tout mérite que celui de boire & de prendre du tabac.

LISETTE.

Eh bien ! Monſieur, boire & prendre du tabac, c'eſt ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

M. MIGAUD.

Je ne ſaurois croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Non, ne le croyez pas ; mais, avertiſſez-en toujours Monſieur Serrefort par précaution, & prenez vos meſures comme ſi vous en étiez perſuadé ; la ſuite vous convaincra du reſte. Voici notre Chevalier, adieu. Ne perdez point de tems, & comptez que ce n'eſt pas peu que je me mêle de vos affaires.

M. MIGAUD.

L'étrange choſe que la tête d'une femme !

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Bon jour, ma pauvre Liſette. Ah! ah! tu as du deſſein aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coutume, & toujours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau. Quel charmant embonpoint.

LISETTE.

Eſt-ce à moi que vous parlez, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc?

LISETTE.

J'ai cru que c'étoit un compliment pour quelque Dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-tems, Monſieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables Filles que je connoiſſe. Mais, qui te fait tes manteaux? Je veux mettre ton Ouvriere en crédit. Par ma foi, voilà le plus grand négligé qu'on ait jamais vu. Comme elle ſe coëffe, la friponne!

LISETTE.

Vous voulez bien, Monſieur, que j'aille dire à Madame que vous êtes ici. Elle n'eſt qu'à dix pas, chez une de ſes amies.

LE CHEVALIER.

Attends, attends, Liſette : un moment plus ou moins ne fera rien à la choſe.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Monſieur, je ſerai bien-aiſe qu'on l'avertiſſe de votre impatience ; auſſi-bien, voilà Criſpin qui a quelque choſe à vous dire.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

AH! vous voilà, Monſieur, je vous cherchois par-tout pour vous dire que la Baronne...

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tais-toi. Ne vois-tu pas où nous ſommes?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, mais la Baronne....

LE CHEVALIER.

Eh! ventrebleu, maraud, ne t'ai-je pas dit que quand je ſuis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre?

CRISPIN.

Cela eſt vrai. Mais, Monſieur, cette Baronne...

LE CHEVALIER.

Mais, Monſieur le fat, taiſez-vous, encore une fois; & ne venez point gâter une affaire, qui eſt, peut-être, la meilleure qui me puiſſe arriver.

CRISPIN.

Oh! oh! Quoi! Monſieur! La Maitreſſe du logis parle-t-elle de mariage, & ſongez-vous à l'épouſer? L'aimez-vous?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer? Pauvre ſot!

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je l'épouſerai ſi je veux: mais, je la hais comme la peſte, & ce ne ſeroit pas elle que j'épouſerois.

CRISPIN.

Non? Le diable m'emporte, ſi je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce ſeroit quarante mille livres de rente qu'elle poſſede, dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, que ce ſont les quarante mille livres de rente que vous épouſeriez en l'épouſant.

LE CHEVALIER.

Et quoi donc? Si j'avois à aimer, ce ne ſeroit pas Madame Patin, Dieu me damne.

CRISPIN.

Ce ne ſeroit pas auſſi la veille Baronne; car, vous lui promettez tous les huit jours de l'épouſer dans la ſemaine, & il y a près d'un an que vous l'amuſez.

LE CHEVALIER.

Si la Baronne avoit gagné ſes Procès, je la préférerois à Madame Patin; & quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ſes Procès gagnés lui donneroient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a Madame Patin.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, que s'il en venoit encore quelqu'autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la derniere?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes autant qu'il s'en préſentera, le plus long-tems que je pourrai, & je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point; car, entre nous, Monſieur, je n'aime point

les Soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne ſais ſi je n'aimerois point une petite Brune, qui eſt la plus charmante du monde; & ſi elle étoit auſſi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'héſiterois point à lui ſacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite Brune? Comment l'appellez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore ſavoir ſon nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois auſſi; car, il n'y a point de petite Brune ſur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt que depuis quatre jours que je la vois tous les ſoirs aux Tuilleries. Je lui ai fait croire qu'on m'appelloit le Marquis des Guerets. Parbleu, c'eſt une conquête auſſi difficile que j'en connoiſſe. Je ne ſuis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours! Voilà une conquête bien difficile, vous avez raiſon.

LE CHEVALIER.

Elle a un Pere extrêmement bizarre, à ce qu'elle m'a dit; & ce n'eſt que ſous le prétexte d'aller voir une certaine Tante, qu'elle trouve moyen de venir les ſoirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune, & toute petite perſonne qu'elle eſt, elle ment déjà à la perfection, n'eſt-ce pas?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'eſprit au-delà de l'imagination. Une vivacité... La charmante petite créature!

CRISPIN.

Diable!

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Crispin, ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu, j'ai des entêtemens de fortune; & je craindrois de me faire avec cette petite perſonne, une affaire de cœur qui nous meneroit, peut-être, trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raiſon.

LE CHEVALIER.

Songeons au ſolide, mon ami, nous donnerons enſuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'eſt bien dit. Or ça, je vois bien que c'eſt la Dame d'ici qui eſt la meilleure à ménager, & je m'en vais renvoyer Madame la Baronne avec ſes préſens.

LE CHEVALIER.

Comment, que parles-tu de préſens?

CRISPIN.

C'eſt que je vous ai voulu dire d'abord, que Madame la Baronne vous attend chez vous avec des préſens; mais, je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'eſt-ce que c'eſt que ces préſens?

CRISPIN.

Hé! Monſieur, c'eſt, par exemple, un fort beau carroſſe qu'elle a fait mettre ſous une de vos remiſes, deux gros chevaux dans votre écurie, un cocher & un gros barbet qui ont amené tout cela, & que je vais renvoyer, puiſque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre femme! Elle m'aime dans le fond, & je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raiſon; mais, vous ne ſongez pas que, Madame Patin....

LE CHEVALIER.

Je ſonge que Madame Patin aime le grand air & le grand équipage. Le carroſſe eſt beau?

CRISPIN.

Il eſt des plus beaux qui ſe portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre Baronne! Et les chevaux?

CRISPIN.

Le chevaux, ſont des chevaux qui ont l'air aiſé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! Va, va-t-en lui dire que je la remercie, & que j'aurai l'honneur de la voir cette après-dînée.

CRISPIN.

Oh! ſans vous, il n'y a rien à faire; & je m'en vais gager qu'elle emmenera les chevaux, le carroſſe & le barbet, ſi vous ne venez le recevoir vous-même; & encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires; & il me ſemble qu'elle m'a dit qu'un de ſes Procès ſe jugeoit demain ſans faute.

LE CHEVALIER.

Hé bien! dis-lui ſeulement que je la verrai aujourd'hui ſans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole, voulez-vous quelle ſe fie à la mienne?

LE CHEVALIER.

Voilà Madame Patin. Va vite faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu, vous viendrez, puiſque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maraud, & laiſſe-moi ſortir honnêtement d'avec celle-ci.

SCENE VIII.

Mme. PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

Mme. PATIN.

JE vous ai fait attendre, Monſieur le Chevalier; mais, vous me devez ſavoir gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je ſuis bien-aiſe de me dérober aux importunités de quelques gens qui ſe croyent en droit de me parler à toute heure, & à qui mes gens n'oſent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On eſt trop payé, Madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment; & j'attendrai toujours volontiers, quand je ſerai ſûr de ne pas attendre inutilement.

Mme. PATIN.

Qu'il eſt obligeant, & qu'il dit les choſes de bonne grace! Au moins, Monſieur le Chevalier, Liſette m'a rendu compte de votre honnêteté; vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me

LE CHEVALIER.

Que diroit-on, Madame, dans le monde, des petits ſoins qu'on vous verroit prendre ? Cela ſeul ſuffiroit pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher ; & je ſerois au déſeſpoir, que quelques ſoupçons nous attiraſſent de chagrinantes remontrances de votre famille & de la mienne.

CRISPIN.

Aſſurément, Madame ; & il ne ſeroit pas honnête que mon Maître eſſayât ſon carroſſe devant vous. La femme de ſon Sellier eſt une cauſeuſe.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, il y a des ſuites à craindre que je prévois, & que je ne ſaurois vous dire. Adieu, Madame, je reviendrai dans un inſtant ; ſi vous voulez me le permettre.

Mme. PATIN.

Adieu donc, Chevalier. Ne tardez pas ; je vous prie ; & paſſez chez votre Notaire pour ce que vous ſavez.

SCENE IX.

Mme. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

MA foi, Madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par Monsieur le Chevalier, à l'impatience de voir son carrosse.

Mme. PATIN.

Que tu es folle, Lisette! Je lui sais bon gré de cette impatience. C'est pour me faire plaisir qu'il a fait faire ce carrosse. Je gage qu'il y aura fait mettre des Chiffres.

LISETTE.

Je ne sais; mais je crains bien que ce Monsieur le Chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la Cour, & les jeunes gens, sur-tout, sont d'étranges personnages. Celui-ci, encore qu'il soit votre Amant, vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte, pour aller voir un carrosse neuf. S'il est jamais votre Mari, il se levera d'auprès de vous dès quatre heures du matin pour voir panser ses chevaux. Le beau régal pour une femme!

Mme. PATIN.

Tu ne sais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

AU moins, Monſieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi; elle n'y veut pas être, comme je vous dis, & vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de maniere qu'elle n'aura pas la hardieſſe de quereller de plus de huit jours. L'extravagante! Elle ſe fait de belles affaires! S'il faut malheureuſement que celle-ci éclate à la Cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque groſſe taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous-là?

M. SERREFORT.

Eſt-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin, quand elle a eu bruit avec cette Femme de qualité?

LISETTE.

Vous ſavez déjà cette aventure?

M. SERREFORT.

Je l'ai ſue un quart-d'heure après qu'elle eſt arrivée; & comme on achevoit de me la conter, Monſieur Migaud eſt venu m'avertir du deſſein où elle eſt d'épouſer un certain Chevalier de Ville-Fontaine.

LISETTE.

Franchement, Monſieur, vous avez-là une Belle-ſœur qui vous donnera de la peine à la réduire; je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Sur-tout, ne manquez pas de crier bien fort, & de prendre un ton d'autorité avec elle; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous mépriſe quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, & elle n'oſe pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laiſſe-moi faire.

LISETTE.

La voici.

SCENE II.

M. SERREFORT, Mme. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR a voulu demeurer malgré moi, Madame.

Mme. PATIN.

Ah! Monſieur Serrefort, quel deſſein vous amene? Vous m'auriez fait plaiſir de me ſouffrir ſeule aujourd'hui; mais puiſque vous voilà, finiſſons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'eſt-ce donc, Madame ma Belle-ſœur, de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît? Écoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; & ſans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

Mme. PATIN.

Un fauteuil, Liſette: je prévois que Monſieur va m'endormir.

M. SERREFORT.

Non, Madame ; & ſi vous êtes ſage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

Mme. PATIN.

Ne prêchez donc pas long-tems, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes ſermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entierement à la fin.

Mme. PATIN.

Ah ! ah ! vous vous intéreſſez étrangement à ma conduite.

M. SERREFORT.

Et qui s'y intéreſſera, ſi je ne le fais pas ? Vous êtes la Tante de ma fille, veuve de Maître Paul Patin, mon frere, & je ne veux point que l'on diſe dans le monde que la veuve de mon frere, la Tante de ma fille, eſt une folle achevée.

Mme. PATIN.

Comment, une folle ? Vous perdez le reſpect, Monſieur Serrefort ; & il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des ſottiſes, à quoi je ne ſais point répondre.

M. SERREFORT.

Hé ! ventrebleu, Madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manieres & de vos airs de grandeur, ſur-tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

Mme. PATIN.

Vous devriez, Monſieur Serrefort, ne me point reprocher des choſes où je ne ſuis expoſée que parce qu'on me croit votre Belle-ſœur ; mais, voilà qui eſt fait, Monſieur Serrefort, je ferai afficher que je ne la ſuis plus depuis mon veuvage, je vous renonce pour mon Beau-frere, Monſieur Serrefort ; & puiſque juſqu'ici mes dépenſes, la nobleſſe de mes

manieres, & tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un Partisan, je prétends....

M. SERREFORT.

Hé! têtebleu, Madame Patin, c'est le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin; & sans l'économie & la conduite du pauvre défunt, vous ne seriez gueres en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrois bien savoir....

Mme. PATIN.

Courage, courage, Monsieur Serrefort; vous faites bien de jouer de votre reste.

M. SERREFORT.

Je voudrois bien savoir, vous dis-je, si vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carrosse; mais, doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordeliere, un cocher maigre, vêtu de brun, un petit laquais seulement pour ouvrir la portiere, & des chevaux modestes, que de promener par la Ville ce somptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringans qui éclaboussent les gens de pied, & tout cet attirail, enfin, qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité, envier de vos égaux, & maudire par la canaille. Vous devriez, Madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

LISETTE, *à Madame Patin, qui tousse, crache & se mouche.*

Mais, Monsieur.... Qu'avez-vous, Madame?

Mme. PATIN.

Je prends haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point?

M. SERREFORT.

Non, Madame, & j'en reviens toujours à l'équipage.

Mme. PATIN.

Le fatigant homme!

M. SERREFORT.

Que faites-vous, entre autres choſes, de ce cocher à barbe retrouſſée ? Quand ce ſeroit celui de la Reine de Saba....

LISETTE.

Mais, eſt-ce que vous voudriez, Monſieur, que Madame allât faire la barbe à ſon cocher ?

M. SERREFORT.

Non ; mais qu'elle en prenne un autre.

Mme. PATIN.

Oh bien ! Monſieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma maniere, je ne veux point de vos conſeils, & me moque de vos remontrances. Je ſuis veuve, Dieu-merci. Je ne dépends de perſonne que de moi-même. Vous venez ici me moriginer, comme ſi vous aviez quelque droit ſur ma conduite ; c'eſt tout ce que je pourrois ſouffrir à un mari.

M. SERREFORT.

Quand Monſieur Migaud ſera le vôtre, il ſera comme il l'entendra, Madame ; car je crois que vous ne nous manquerez pas de parole ; & ſi vous aimez tant la dépenſe, ce mariage, au moins, vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus ſupportables.

Mme. PATIN.

Oui, Monſieur, quand Monſieur Migaud ſera mon mari, je prendrai ſes leçons pourvu qu'il ne ſuive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manieres, ou je me ferai aux ſiennes. Eſt-ce fait ? avez-vous tout dit ? Sortez-vous, ou voulez-vous que je ſorte ?

M. SERREFORT.

Non, Madame, demeurez, je ne me mêlerai plus de vos affaires, je vous aſſure ; mais, qu'une tête bien ſenſée en ait au plutôt la conduite ; & que ce double mariage, que nous avons réſolu, ſe termine avant la fin de la ſemaine, je vous prie.

Mme. PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.

SCÉNE III.

Mme. PATIN, LISETTE.

LISETTE

VOILA un ſot homme, de ne pas dire d'abord les choſes. Il étoit bien beſoin de tout ce préambule, pour en venir à l'affaire de Monſieur Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en entrant, vous lui auriez dit oui tout auſſi-tôt, & il ne vous auroit pas tant ennuyée.

Mme. PATIN.

Hé! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? Il ſemble qu'il ne ſoit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, Madame, il m'ennuie quelquefois, pour le moins, autant que vous.

Mme. PATIN.

Que je le hais! Je ne ſerai point ſatisfaite, qu'il ne lui ſoit arrivé quelque aventure déſeſpérante.

LISETTE.

Il le mérite bien; & quand vous ſerez une fois la Belle-mere de ſa fille, vous aurez bien des occaſions de le déſeſpérer.

Mme. PATIN.

La Belle-mere de ſa fille, moi? Tu n'y ſonges pas, Liſette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du Chevalier?

LISETTE.

Ah! par ma foi, Madame, je vous demande pardon. Je ne m'en ſouvenois pas, & je croyois que vous l'aviez oublié, à cauſe de ce que vous venez de dire à Monſieur Serrefort.

Mme. PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Liſette! J'aurois promis à Monſieur Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après-demain.

LISETTE.

Oui, Madame ?

Mme. PATIN.

Oui, vraiment ; car, dès demain, je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela eſt bien adroit.

Mme. PATIN.

Nous avons pris, le Chevalier & moi, toutes les meſures qu'il faut pour nous marier cette nuit à cinq heures du matin.

LISETTE.

Vous avez des précautions admirables. Mais, voici votre petite Niece bien échauffée.

Mme. PATIN.

Quoi ! je ſerai toujours obſédée ou par le pere ou par la fille ? La mere ne viendra-t-elle point encore !

SCENE IV.

Mme. PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'ATTENDOIS avec impatience que mon Pere ſortît, ma Tante, pour vous dire une nouvelle, qui vous fera voir que je ſuis autant dans vos intérêts, que mon Pere vous eſt contraire.

Mme. PATIN.

Que vous ſoyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y ſoit pas, c'eſt pour moi la même choſe.

LUCILE.

Oh ! ma Tante, je crois que vous ne ſerez pourtant pas fâchée de ſavoir ce qu'on a dit à mon Pere.

Mme. PATIN.

Et qu'a-t-on pu dire à votre Pere ?

LUCILE.

Que vous vouliez épouſer un homme de la Cour, & il a réſolu je ne ſais combien de choſes pour vous en empêcher.

Mme. PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Liſette?

LISETTE.

Je ne ſais, Madame. Le Chevalier a cauſé, peut-être. Les Chevaliers ſont de grands cauſeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre ſes meſures, c'eſt de faire vos affaires tout doucement, ma Tante, & de vous marier en cachete.

Mme. PATIN.

Je ſais ce qu'il faut que je faſſe. Les gens qui ont dit cette nouvelle ſont des bêtes, & votre Pere auſſi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma Tante; mais, j'ai une démangeaiſon furieuſe de vous voir Femme de qualité.

Mme. PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaiſir-là; & je vous conſeille par avance de commencer de bonne heure à garder avec moi certain reſpect où vous devez être, & où vous auriez, peut-être, peine à vous accoutumer dans la ſuite.

LUCILE.

Comment donc, ma Tante?

Mme. PATIN.

Défaites-vous ſur-tout de *ma Tante*, & ſervez-vous du mot de *Madame*, je vous prie, ou demeurez chez votre Pere.

LUCILE.

Mais, ma Tante, puiſque vous êtes ma Tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

Mme. PATIN.

C'eſt, qu'étant Femme de qualité, & vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être votre tante, ſans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh! que cela ne vous embarraſſe pas, ma Tante, je deviendrai bientôt auſſi Femme de qualité.

Mme. PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être, pour le moins, auſſi grande Dame que vous.

Mme. PATIN.

Plaît-il?

LUCILE.

Je connois un Seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu pluſieurs fois aux Tuilleries, qui m'épouſera dès que je voudrai. Ne vous mettez pas en peine.

Mme. PATIN.

Ah! ah! Et comment s'appelle-t-il, ce Seigneur?

LUCILE.

On l'appelle Monſieur le Marquis des Guerets. Il eſt fort riche, & fort de qualité; car, il me l'a dit.

Mme. PATIN.

Vraiment, je ſuis bien-aiſe, ma Niece, que malgré la mauvaiſe éducation que votre Pere vous a donnée, vous preniez des ſentimens dignes de l'honneur que je vous fais, de vouloir être votre parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, & vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma Tante.

Mme. PATIN.

Que faut-il faire?

LUCILE.

Vous marier au plutôt, s'il vous plaît, avec ce

Monſieur que vous aimez, afin que cela m'autoriſe à épouſer celui que j'aime auſſi, & que quand mon Pere voudra me quereller, je puiſſe lui répondre: *Je n'ai pas fait pis que ma Tante.*

LISETTE.

Vous avez raiſon. C'eſt une terrible choſe que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudroit que ma Tante ſe dépêchât, car Monſieur le Marquis des Guerets, qui m'aime, a furieuſement d'impatience.

Mme. PATIN.

Oh bien! ma Niece, puiſque vous êtes dans de ſi bonnes diſpoſitions, je veux bien vous faire une confidence, que je n'ai encore faite à perſonne qu'à vous. Je me marie demain, à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin!

Mme. PATIN.

Oui, ma Niece, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'eſt à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon Amant, & lui mander qu'il prenne toutes ſes précautions, afin que nous nous dépêchions auſſi. Adieu, ma Tante.

Mme. PATIN.

Adieu, ma Niece.

SCENE V.

Mme. PATIN, LISETTE.

Mme. PATIN.

AH! Liſette, que voilà bien de quoi me venger de Monſieur Serrefort ! Sa fille eſt entêtée d'un homme de Cour, un homme de Cour la veut épouſer, & elle meurt d'être épouſée. Si le Pere & la Mere en pouvoient mourir de chagrin, nous ſerions débarraſſés de deux ennuyeux perſonnages.

LISETTE.

Mais, Madame, eſt-ce que vous donnerez les mains aux deſſeins de votre Niece ?

Mme. PATIN.

Aſſurément, & je n'ai garde de manquer une ſi belle occaſion de déſeſpérer Monſieur Serrefort.

LISETTE.

Cela eſt bien charitable, vraiment. Mais voici Monſieur le Chevalier.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, Mme. PATIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

HÉ bien! Madame, n'ai-je pas fait diligence ?

Mme. PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, Chevalier, je trouve les momens bien longs quand je ne vous vois point ; & mon impatience....

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, Madame ; faites-moi, je vous prie, la juſtice de croire que je ne vis qu'autant que je ſuis auprès de vous.

Mme. PATIN.

Cela eſt tout-à-fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la converſation qu'ils vont avoir enſemble, & je voudrois bien que quelqu'un vint les interrompre.

Mme. PATIN.

Liſette, dites là-bas que je n'y veux être pour perſonne; & mettez-nous, je vous prie, cette après-dînée, à couvert des importuns.

LISETTE.

Oui, Madame. (*Bas en s'en allant.*) S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCENE VII.

Mme. PATIN, LE CHEVALIER.

Mme. PATIN.

HÉ bien! Chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce ſoir; & s'il eſt de votre goût, Madame, il ne lui manquera aucune choſe pour être parfaitement au mien.

Mme. PATIN.

Puiſque cela eſt, je l'admire par avance, & je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos Armes?

LE CHEVALIER.

Non, Madame.

Mme. PATIN.

Des Chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, je ne ſais ce que le Peintre s'eſt aviſé d'y mettre.

Mme. PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi! Madame?

Mme. PATIN.

Le Chiffre doit être fort beau, l'N & l'U, font une aſſemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame?

Mme. PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine, apparemment?

LE CHEVALIER.

Madame?

Mme. PATIN.

Vous faites le diſcret, Chevalier; mais, vous êtes un badin, & dans les termes où nous en ſommes, toutes ces façons-là ne ſont pas permiſes.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'enrage; le chiffre du carroſſe eſt apparemment celui de la Baronne.

Mme. PATIN.

Avez-vous paſſé chez le Notaire?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame. Je ne l'ai point trouvé, & je lui ai laiſſé un billet.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, Mme. PATIN, LISETTE.

LISETTE, *repouſſant la Baronne.*

MAIS, Madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une ſotte, ma mie, votre Maîtreſſe y eſt toujours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, Madame, & voici quelqu'un qui vous demande.

Mme. PATIN.

Ah! juſte ciel! c'eſt une importune Plaideuſe, dont nous ne ſerons débarraſſés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas.*

Comment, morbleu, c'eſt ma Baronne! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue!

LISETTE.

Il nous a été impoſſible de faire tête à Madame, & le Portier ni moi n'avons pu lui perſuader que vous n'y étiez pas.

Mme. PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y ſuis pas? Eſt-ce pour des perſonnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Je vous le diſois bien, ma mie, vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah! ah! Monſieur le Chevalier, que faites-vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, Madame, par quelle aventure...

Mme. PATIN, *à Liſette.*

Le Chevalier connoit la Baronne!

LA BARONNE.

Je venois ici, Madame, pour ſolliciter encore vos recommandations pour mon Procès; mais je ne m'attendois pas d'y trouver Monſieur le Chevalier. Qu'y vient-il faire, Madame?

Mme. PATIN, *bas à Liſette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*Haut.*) Madame, je vais...

LE CHEVALIER, *à Mme. Patin.*

Ah! Madame, regardez, je vous prie, les affaires de Madame la Baronne comme les miennes propres ; vous ne me sauriez faire plus de plaisir. (*A la Baronne.*) Vous voyez comme je m'intéresse pour vous, Madame.

Mme. PATIN, *bas.*

Voilà un brouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

Mme. PATIN.

En vérité, Madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité sur le chapitre de Monsieur le Chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE.

Comment, Madame, par quel motif?.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Hé! Madame, de grace. (*A Mme. Patin.*) Que tout ceci ne vous étonne point. Madame est une personne de qualité, (c'est ma Cousine germaine,) qui m'estime cent fois plus que je ne mérite. (Je suis son héritier.) Elle a pour moi quelque bonté. (Ne parlez pas de notre mariage.) J'en ai toute la reconnoissance imaginable. (Elle y mettroit obstacle.) Et comme elle a de certaines vûes pour mon établissement & pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE.

Oui, Madame, voilà par quel motif.

Mme. PATIN.

Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, Madame. Mais, dites-mo

ſeulement, je vous prie, quel commerce Monſieur le Chevalier...

Mme. PATIN.

Commerce, Madame! Qu'eſt-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER.

Comment, Madame la Baronne? Ignorez-vous que la maiſon de Madame eſt le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illuſtre à Paris? (C'eſt une ridicule.) Que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle? (Ne lui dites rien de notre deſſein.) Que ſa bienveillance pour moi eſt ce qui fait tout mon mérite? (C'eſt une babillarde qui le diroit.) Et qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, & que c'eſt cela qui m'amene ici?

Mme. PATIN.

Oui, Madame, voilà tout le commerce que nous avons enſemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, Madame.

LE CHEVALIER.

Hé! de grace, Meſdames, n'entrez point dans des éclairciſſemens qui ne ſont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure; & que celle de vous deux qui m'eſtime le plus, embraſſe l'autre la premiere.

La Baronne & Mme. Patin courent s'embraſſer avec empreſſement.

LA BARONNE.

Madame, je ſuis votre ſervante.

Mme. PATIN.

C'eſt moi qui ſuis la vôtre, Madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre Procès, Madame, je vous prie.

Mme. PATIN.

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, Monſieur le Chevalier, pour parler de l'affaire de Madame ; mais on trouve ſa cauſe fort mauvaiſe.

LA BARONNE.

Madame, on a menti, je la maintiens bonne. Demandez à Monſieur le Chevalier, il la ſait ſur le bout de ſon doigt. Contez, contez-la un peu à Madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, Madame, que je ne ſais pas de laquelle il eſt queſtion. Je ſais ſeulement qu'elles ſont toutes auſſi claires que le jour, & accompagnées de certaines circonſtances dont je ne me ſouviens pas bien ; mais qui ſont les plus juſtes du monde, ſans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, Madame ; écoutez ſeulement. C'eſt un Procès intenté dès avant la bataille de Pavie. Mon Biſaïeul y commandoit un Régiment ; il fut tué à cette bataille. Ah ! s'il étoit encore au monde, je ſerois bien ſûre de gagner ma cauſe. N'eſt-il pas vrai, Monſieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, Madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame... (*Elle voit rire Liſette.*) Qu'avez-vous à rire, ma mie ? Vous avez-là une chambriere bien impertinente, Madame : elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes Aïeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Madame ; mais je n'ai pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la conſidération de votre Maitreſſe...

Mme. PATIN.

Allons, Madame, puiſque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, Meſdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, Monſieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Diſpenſez-m'en, je vous prie, Madame, je ne ſais point parler de Procès.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

Mme. PATIN.

Venez-vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, Madame, je vous ſuis.

SCENE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

QUE veut Criſpin à ſon Maître? Obſervons d'ici ce que ce peut être?

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, Dieu-merci. Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'eſprit pour ſe retirer d'une méchante affaire! Mais que me veux-tu? Qu'as-tu à me dire? D'où vient ton empreſſement?

CRISPIN.

Je ne ſais, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Comment! tu ne ſais, Maraud?

CRISPIN.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

NON, Monſieur, Madame Patin n'eſt pas ſeule entêtée d'un homme de Cour; Lucile, ſa Niece, & votre prétendue Bru, ſuit l'exemple de ſa Tante. Elle donne dans les gens du bel air, & traite un mariage, *incognito*, avec un Galant du caractere du Chevalier; elle en eſt éperdument amoureuſe.

M. MIGAUD.

Ouais, voilà une étrange Famille; & il faut être bien ennemi de ſon repos, pour vouloir épouſer la Tante & la Niece.

LISETTE.

Oui, mais quarante bonnes mille livres de rente ſont quelque choſe de bon, & cela fait paſſer ſur bien de petites choſes.

M. MIGAUD.

Tu as raiſon; & cet entêtement où eſt Madame Patin pour ce Chevalier, m'embarraſſe un peu, je te l'avoue, à cauſe des quarante mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la queſtion eſt de lui faire perdre cet entêtement; car, après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raiſon.

M. MIGAUD.

D'accord; mais je crains que mon Fils ne vienne pas facilement à bout de Lucile.

CRISPIN.

Ma foi, Monſieur, je ſerois bien-aiſe d'aller voir un peu ce que c'eſt que votre petite Brune. Je ſuis curieux, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maroufle. Ma pauvre Liſette, je viens de me ſouvenir que j'ai une affaire de conſéquence, qui ne me permet pas d'attendre. Si ta Maîtreſſe revient avant moi, donne-lui ces Tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'eſt aſſez, Monſieur, je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir, il n'y a encore rien de drôle; & mon Maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Hé! va, va, je n'ai point de curioſité; & j'en ſais plus que toutes les Tablettes du monde n'en pourroient apprendre.

SCENE XI.

LISETTE, *ſeule.*

TOUT ceci ne réjouira pas mal Madame Patin, & j'ai entendu de certaines choſes... Mais! qu'eſt-ce que ce papier? Ah! ah! *Liſte des Maitreſſes de mon Maître, avec leurs noms, demeures & qualités...* Vraiment, voilà un ſurcroît de réjouiſſance pour Madame; & rien ne pouvoit venir plus à propos, pour confirmer ce que j'ai à lui dire, & pour la détromper de ſon Chevalier. Profitons de cette occaſion, & donnons-lui ce petit régal auſſi-tôt qu'elle ſera revenue.

Fin du ſecond Acte.

SCENE II.

Mme. PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

Mme. PATIN.

Où eſt le Chevalier, Liſette ? Qu'a-t-il dit en mon abſence ? qu'a-t-il fait ?

LISETTE.

Il a fait haut-le-pied, Madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

Mme. PATIN.

Quoi ! je ne ſors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, & je ne le trouve pas ?

LISETTE.

Bon, Madame, eſt-ce que les gens comme Monſieur le Chevalier ſont faits pour attendre, & peuvent-ils demeurer en place ? cela eſt bon pour des gens raiſonnables, comme Monſieur, par exemple, qui veut vous parler, & qui n'a point voulu ſortir que vous ne fuſſiez rentrée.

Mme. PATIN, *bas.*

J'aimerois bien mieux que celui-là ſe fût impatienté que l'autre. (*Haut.*) Je viens de chez vous, Monſieur; & cela eſt fort mal, de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurois attendue, Madame, ſi j'avois pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai paſſé chez une Marquiſe....

Mme. PATIN.

Chez une Marquiſe, Monſieur, chez une Marquiſe ! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des Marquiſes ? Il me ſemble que des perſonnes comme vous, dévouées au Public, ne doivent être que chez eux ou au Palais, occupés uniquement à leurs affaires, ou à celles de leurs Parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires & celles de nos Parties ne nous occupent pas toujours. Nous préférons ſouvent celles de nos amis, & je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés ſur quelque choſe qui vous regarde, m'ont fait remettre à deux ou trois jours le Jugement de ce Procès dont vous m'avez écrit.

Mme. PATIN.

C'eſt pour la même affaire que j'allois chez vous; mais quels avis, Monſieur, vous a-t-on donnés, où vous preniez tant d'intérêt?

M. MIGAUD.

Puiſque l'affaire vous touche, il n'eſt pas extraordinaire que je m'y trouve intéreſſé. Vous avez eu quelque démêlé de carroſſe à carroſſe, avec une Marquiſe, qu'on nomme Doriméne.

Mme. PATIN.

Ah! ah! qui vous a conté cette hiſtoire? Vous connoiſſez cette Marquiſe-là, Monſieur?

M. MIGAUD.

Oui, Madame.

Mme. PATIN.

Et c'eſt de chez elle que vous venez?

M. MIGAUD.

Oui, Madame.

Mme. PATIN.

Hé bien! Monſieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'eſt une bonne impertinente que votre Marquiſe Doriméne; & je vous trouve bien plaiſant d'aller chez elle, & de me le venir dire à mon nez, vous-même.

M. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu viſite que pour vous obliger, Madame, je la connois. Elle eſt d'une humeur violente; elle ſe croit offenſée, & elle eſt femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

Mme. PATIN.

Plaît-il, Monſieur? Que voulez-vous dire? Hé! ſont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

M. MIGAUD.

Hé! Madame, il n'eſt rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, & même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous ſeriez au-deſſus de tout cela, vous voulez bien que je vous diſe qu'il y a de certaines choſes que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

Mme. PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît?

M. MIGAUD.

Tout, Madame. Vous avez l'ame parfaitement belle; vous êtes la perſonne du monde la plus magnifique, & cela vous fait des jaloux. Votre magnificence eſt ſoutenue d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir poſſéder ſi tranquillement. On pourroit troubler cette paiſible jouiſſance par quelque recherche, & ces ſortes de recherches ſont ordinairement ſuivies d'une chûte preſque infaillible.

Mme. PATIN.

Oh! pour cela, Monſieur, je ne crains point que votre Marquiſe me faſſe tomber auſſi facilement qu'elle a fait reculer mon carroſſe.

M. MIGAUD.

Je me ſuis déjà ſervi du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à ſe taire.

Mme. PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle, je ne ſerai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois; mais elle eſt une de ces parleuſes qui diſent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le deſſein de faire un étrange éclat,

Son commerce a un peu perdu de sa vivacité à ma prière, mais je ne l'en ai pas empêché; c'est à vous, Madame, de l'écouter ou non à-présent.

Mme. PATIN.

Mais encore que faudroit-il que je fisse pour cela?

M. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

Mme. PATIN.

Moi! lui rendre visite, lui faire des civilités? moi, moi?

M. MIGAUD.

Faites-lui donc, au moins, parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, Madame.

Mme. PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette femme-là, & je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

M. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile; & si l'on pouvoit seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain Chevalier de Ville-Fontaine...

Mme. PATIN.

Le Chevalier de Ville-Fontaine, dites-vous?

M. MIGAUD.

Oui, Madame, c'est un homme qui la gouverne absolument.

Mme. PATIN.

Ce Chevalier est amoureux de cette Marquise?

M. MIGAUD.

Non pas, Madame, c'est la Marquise qui est amoureuse du Chevalier; & le Chevalier a la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve son compte.

Mme. PATIN.

Liſette, qu'eſt-ce ceci ?

M. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, Madame ; il n'eſt pas que quelque femme de vos amies ne ſoit des ſiennes, & il a la réputation de connoître bien des Dames.

Mme. PATIN.

J'aurai ſoin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou ſix entr'autres avec qui il a quelque eſpece d'engagement, pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai oui-dire.

Mme. PATIN.

Ma pauvre Liſette !

M. MIGAUD.

C'eſt un caractere d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou ſix commerces avec autant de Belles. Il leur promet tour-à-tour de les épouſer, ſuivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a ſoin de ſon équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de ſon Tailleur, celle-là paye ſes meubles & ſon appartement ; & toutes ces Maîtreſſes ſont comme autant de Fermes, qui lui font un gros revenu.

Mme. PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractere : & je ne ſais s'il n'y a point de riſque à connoître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGAUD.

C'eſt pourtant le ſeul qui peut appaiſer la Marquiſe, & vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, Madame. Ne négligez point cette affaire, je vous en conjure : elle eſt plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

Son courroux a un peu perdu de ſa violence à ma priere, mais je ne l'ai que ſuſpendu; c'eſt à vous, Madame, de l'étouffer tout-à-fait.

Mme. PATIN.

Mais encore! que faudroit-il que je fiſſe pour cela?

M. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre viſite, lui faire quelques civilités.

Mme. PATIN.

Moi! lui rendre viſite, lui faire des civilités? moi, moi?

M. MIGAUD.

Faites-lui donc, au moins, parler par quelque perſonne qui puiſſe la perſuader mieux que je n'ai fait. La choſe eſt de conſéquence, Madame.

Mme. PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette femme-là, & je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

M. MIGAUD.

Cela n'eſt point ſi difficile; & ſi l'on pouvoit ſeulement trouver quelque habitude auprès d'un certain Chevalier de Ville-Fontaine...

Mme. PATIN.

Le Chevalier de Ville-Fontaine, dites-vous?

M. MIGAUD.

Oui, Madame, c'eſt un homme qui la gouverne abſolument.

Mme. PATIN.

Ce Chevalier eſt amoureux de cette Marquiſe?

M. MIGAUD.

Non pas, Madame, c'eſt la Marquiſe qui eſt amoureuſe du Chevalier; & le Chevalier a la bonté de ſouffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve ſon compte.

LISETTE.

Il a écrit quelque chose dessus, & ce sont, peut-être, les raisons qui l'ont empêché de vous attendre.

Mme. PATIN.

Voyons. Ah! ah! vraiment le Chevalier n'est point si coupable. Il n'est sorti, apparemment, que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, Madame?

Mme. PATIN.

Ce sont des Vers les plus tendres du monde; & si son cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le Chevalier est honnête homme.

LISETTE.

Oui, Madame, assurément; & pour moi, je jurerois quasi qu'il vous aime.

Mme. PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de sermens.

LISETTE.

Ne vous dis-je pas?

Mme. PATIN.

Quel papier as-tu là?

LISETTE.

C'est un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce soit ce fou de Crispin qui l'ait laissé tomber de sa poche. Il y a quelque chose de tout-à-fait drôle, Madame, & je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

Mme. PATIN.

Voyons ce que c'est. *Liste des Maitresses de mon Maître, avec leurs noms, demeures & qualités.* Et vous croyez, Lisette, que cela doit me divertir?

LISETTE.

Oui, Madame. Lisez, lisez seulement le reste, cela vous donnera du plaisir, je vous en réponds.

SCENE III.

Mme. PATIN, LISETTE,

LISETTE.

CE Monſieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les ſiennes. Le pauvre homme ! il s'attend à devenir votre Époux au premier jour.

Mme. PATIN.

Seroit-il poſſible, Liſette, que le Chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le perſuader ?

LISETTE.

Bon, Madame, fourbe ; cela ne s'appelle point fourberie : en gens de Cour, à ce que j'ai oui-dire, c'eſt gentilleſſe, tout au plus.

Mme. PATIN.

Monſieur Migaud ne ſait point que je le connois.

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence.

Mme. PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit, eſt aſſurément ſans deſſein.

LISETTE.

Vraiment, s'il vous avoit cru de ſes amies, il n'en auroit pas parlé ſi librement.

Mme. PATIN.

Ah ! Liſette, le Chevalier me trompe, aſſurément ; & je ſuis peut-être une de ces cinq ou ſix à qui il promet tour-à-tour.

LISETTE.

Voilà des Tablettes qu'il m'a chargée de vous donner, & je n'ai pas voulu vous les rendre en préſence de Monſieur Migaud.

Mme. PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je faſſe de ces Tablettes ?

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

Mme. PATIN.

Où vas-tu ?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui, pour lui donner ſon congé de votre part.

Mme. PATIN.

Non, non, Liſette, laiſſe-le venir. Je veux le confondre, & voir avec quelle effronterie il ſoutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, Mme. PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au Chevalier.*

LA Baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du tems pour tout. Ah ! vous voilà, Madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir !

Mme. PATIN.

De quel quartier venez-vous, Monſieur ? De la rue Montorgueil ? Des Enfans rouges ? Eſt-ce la magnifique Marchande que vous venez de quitter ?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, Madame ?

Mme. PATIN.

Ce que je veux dire, perfide !

CRISPIN.

Haïe, haïe.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

Mme. PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, Monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

Mme. PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoissez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame... Je vais faire une petite commission que mon Maitre m'a donnée, je reviens tout-à-l'heure.

Mme. PATIN.

Non, non, il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous vous-même, Madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

Mme. PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraud?

CRISPIN.

Monsieur, c'est la liste de vos Maitresses, que Madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La liste de mes Maitresses!

Mme. PATIN.

Ah! scélérat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, maroufle?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, Monſieur, que c'étoit l'autre jour, en badinant avec Jeanneton.

Mme. PATIN.

Quelle eſt-elle, Jeanneton?

LISETTE.

C'eſt une des Maitreſſes de Monſieur Criſpin, apparemment.

CRISPIN.

Non, le diable m'emporte. C'eſt cette Marchande de bouquets, qui eſt à la porte des Tuilleries.

Mme. PATIN.

Qui? cette malheureuſe?

CRISPIN.

Comment, Madame! c'eſt une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut ſavoir auſſi comme elle eſt employée, & combien de femmes des plus hupées ſont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts. Oh! diable, c'eſt une illuſtre, vous dis-je, & qui ménage elle ſeule plus d'intrigues, que la Guerbois ne vend de lapins en tout une année.

Mme. PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois & de Jeanneton?

CRISPIN.

C'eſt pour vous dire, Madame, que cette Jeanneton eſt une des amies de mon Maître, & que comme je la trouve drôle, je ſuis de ſes amis, & que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner enſemble cette liſte, & nous forgeâmes des noms, des qualités & des demeures, qui ne ſont que dans l'imagination de Jeanneton & dans la mienne.

Mme. PATIN.

Fort bien, voilà ton Maître pleinement juſtifié. C'eſt un nom en l'air que celui de Doriméne, je ne la connois pas; & tout cela n'eſt qu'un jeu d'eſprit

de Monſieur Criſpin ? N'eſt-il pas vrai, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je connois Doriméne, & peut-être toutes celles qui ſont ſur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées ; mais, ce ne ſont point mes Maitreſſes : & puiſque Monſieur Criſpin s'eſt diverti à mes dépens, & que cette liſte vous irrite ſi fort contre moi, je prétends que ce ſoit lui qui me juſtifie...

CRISPIN.

Moi, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, Madame ; & vous, Monſieur le marouſle, à chaque article, expliquez à Madame les raiſons qui me faiſoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commiſſion. Monſieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHEVALIER.

Non, non, votre imagination a fait la ſottiſe, il faut que ce ſoit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais, que diable voulez-vous que je diſe, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Liſez, liſez ſeulement, Madame.

Mme. PATIN.

Ma pauvre Liſette, il le prend ſur un ton qui me fait croire qu'il n'eſt point coupable.

LISETTE.

Et c'eſt ce ton-là qui me le feroit croire plus ſcélérat.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! Madame, que ne l'interrogez-vous ? Qui vous retient ?

Mme. PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expoſe à tout, Madame, & je n'ai rien à craindre.

Mme. PATIN.

Ah! Chevalier, que n'êtes-vous innocent! mais, je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette Comteſſe qui demeure à l'Hôtel de Picardie? Quel charme, quel mérite vous attire chez elle?

LE CHEVALIER, *à Criſpin.*

Éclaircis Madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'eſt pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu?

CRISPIN.

Que dirai-je?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles...

CRISPIN, *à Madame Patin.*

Cette Comteſſe-là eſt une folle, & c'eſt par une eſpece de ſympathie que mon Maitre... Que diable, vous me ferez dire quelque ſottiſe, & puis vous vous fâcherez contre moi.

Mme. PATIN.

La ſympathie eſt admirable. Et cette Mademoiſelle du Hazard, eſt-ce par ſympathie qu'il lui rend viſite, ou pour ſe faire honneur dans le monde?

CRISPIN.

Hé! fi, Madame, il ne la va jamais voir qu'en ſortant de chez Rouſſeau. Quand il eſt un peu en train ſur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour ſe divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Non, Monſieur; vous me dites de parler, & je parle, comme vous voyez.

Mme. PATIN.

L'heure eſt fort bonne & fort commode. Et la Marquiſe au teint luiſant, quel engagement a-t-il avec elle?

CRISPIN.

Ah! Madame; il ne voit cette Marquiſe que par admiration.

Mme. PATIN.

Comment, par admiration?

CRISPIN.

Oui, Madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, & elle n'en a préſentement que trente-deux tout au plus. C'eſt une merveille, au moins, d'avoir trouvé le ſecret de vieillir ſi doucement.

Mme. PATIN.

Ah! Chevalier, votre laquais eſt bien inſtruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choſes en conſcience.

Mme. PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puiſque vous tâchez de le paroître; & je vous aurois, je crois, pardonné, ſi je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, Madame, non, je ne prétends point abuſer de votre indulgence. Puniſſez-moi, ſi je ſuis criminel. Voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences ſont terriblement contre moi, je vous l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me refuſe à toutes les parties de plaiſir qu'on me propoſe; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire; je vous le jure à tous momens; je ſurmonte, pour vous le perſuader, l'averſion naturelle

que les jeunes gens du ſiécle ont pour le mariage ; je renonce à toutes les compagnies ; je romps vingt commerces des plus agréables ; je déſeſpere, peut-être, les plus aimables perſonnes de France. Tout cela, Madame, eſt bien ſcélérat ; je ſuis un perfide, il eſt vrai ; mais en vérité, Madame, ce n'étoit point à vous de vous en plaindre.

Mme. PATIN.

Ah! Chevalier, que vous êtes méchant! Je ſens que vous me trompez, & je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà le plus impudent petit ſcélérat que j'aie jamais vu.

SCENE V.

Mme. PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE, LA BRIE.

LA BRIE.

MONSIEUR Guillemin, Madame, un Notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, Madame, s'il vous plaît; je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord ; mais nous n'avons pas maintenant l'eſprit aſſez libre, l'un & l'autre, pour ſonger à des affaires ſi ſérieuſes. Dis-lui que je le verrai demain matin.

Mme. PATIN.

Non, qu'il entre, au contraire. Je ſerai bien-aiſe, Chevalier, de vous confondre à force de tendreſſe. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous êtes aſſez perfide pour en abuſer, vous en ſérez d'autant plus coupable.

veux point que ma préſence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GUILLEMIN.

Hé! Madame, donnez-lui cette ſatisfaction.

SCENE VII.

Mme. PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LA BRIE, CRISPIN, LISETTE.

LA BRIE.

MADAME, voilà Mademoiſelle votre Niece qui vous demande.

Mme. PATIN.

Hé bien! allez donc, Chevalier: auſſi-bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vite, au moins, j'en ſerai bientôt débarraſſée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

Mme. PATIN.

Vous rencontreriez ma Niece par-là, ſortez par le petit eſcalier.

LE CHEVALIER, *à Criſpin.*

Courons vîte chez la Baronne.

Mme. PATIN.

Faites entrer ma Niece.

LA BRIE.

La voilà, Madame.

SCÈNE

SCENE VIII.

Mme. PATIN, LISETTE, LUCILE, M. GUILLEMIN.

LUCILE.

MA Tante, je viens vous dire... Qui eſt ce Monſieur-là?

Mme. PATIN.

C'eſt un honnête Notaire, qui vient pour faire un Contrat de mariage.

LUCILE.

Ah! ma Tante, qu'il en faſſe un auſſi pour moi. J'ai vu le Monſieur dont je vous ai parlé; & vous ne ſauriez croire avec quelle joie il a reçu la propoſition que je lui ai faite. Il étoit ravi, rien ne lui a paru difficile; ſes ſouhaits vont au-delà des miens, il a encore plus d'impatience que moi, & je venois vous en avertir.

Mme. PATIN.

Hé bien! ma Niece, je vais achever mon affaire avec Monſieur, & nous ſongerons enſuite à la vôtre.

LISETTE, *bas.*

Et moi, j'aurai ſoin de les empêcher toutes deux de réuſſir. Il eſt tems que la choſe éclate, & il n'y a plus de momens à perdre.

SCENE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

MA pauvre Liſette, tu vois la Fille du monde la plus contente ; la joie où je ſuis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder long-tems ; & ſi votre Pere vient à ſavoir...

LUCILE.

Mon Pere m'a toujours recommandé de plaire à ma Tante, & il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obéir à l'un, & de gagner les bonnes graces de l'autre.

LISETTE

Hé ! oui, oui, voilà un fort joli raiſonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre Tante, c'étoit afin qu'elle épouſât Monſieur Migaud, & qu'elle vous fit ſon héritiere ; mais en ſe mariant à un homme de Cour, elle vous fruſtre de tout ſon bien.

LUCILE.

Oui ; & moi en me mariant auſſi à un homme de Cour, qui eſt un fort gros Seigneur, je n'ai que faire du bien de ma Tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de Cour puiſſe être riche au tems où nous ſommes ? Les Courtiſans mal-aiſés ne s'enrichiſſent point ; & ceux qui ſont le plus à leur aiſe, ne ſont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Liſette, le bien n'eſt pas ce qui me touche le plus; & pourvu qu'on m'aime, c'eſt aſſez.

LISETTE.

Hé! qui vous répondra qu'on vous aime? Ces jeunes Seigneurs d'aujourd'hui ſont de grands fripons en matiere d'amour.

LUCILE.

Ah! celui-ci n'eſt pas comme les autres. Il jure ſi amoureuſement, & il a tant d'eſprit, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas un fort honnête homme. Il fait des Vers, au moins.

LISETTE.

Ah! puiſqu'il fait des Vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un *Impromptu* qu'il a fait pour moi. Écoute, Liſette, & juge par-là de ſa tendreſſe & de ſa ſincérité.

LISETTE.

Voyons.

SCENE X.

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

LE Chevalier n'eſt point chez moi, je ne ſuis gueres contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre *Impromptu.*

LUCILE.

Non, le voilà: tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah! ah! voici la Chambriere avec une petite fille que je ne connois point. Que font-elles là? Écoutons.

LISETTE, *lit.*

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je ſuis enflammé;
Mais, je ſens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en ſuis aimé.

LA BARONNE.

Qu'entends-je? Voilà, je crois, les Vers que le Chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Hé bien! qu'en dis-tu?

LA BARONNE, *arrachant les Vers des mains de Liſette.*

...us êtes bien curieuſe, ma mie, & je vous ...e bien impertinente de lire ainſi des papiers

qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes Vers, je vous prie, &...

LUCILE.

Comment donc, Madame, qu'eſt-ce que cela ſignifie? Qui eſt cette folle, Liſette?

LA BARONNE.

Quelle petite inſolente eſt-ce-là?

LISETTE.

Par ma foi, cela eſt tout-à-fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, Madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier? Vous êtes une plaiſante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des Vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des Vers qui vous appartiennent! Je vous trouve admirable, Madame, & vous êtes bien en âge qu'on faſſe des Vers pour vous! C'eſt pour moi qu'ils ont été faits, & vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui eſt cette petite ridicule, ma mie?

LISETTE.

Ah! ah! Madame, ſervez-vous de termes moins offenſans, c'eſt la Niece de Madame.

LA BARONNE.

Quand ce ſeroit Madame elle-même, je la trouverois fort impertinente, de dérober des Vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce à dire, la raiſon eſt pour elle? Je ſoutiens, moi, que ces Vers ſont à moi, & qu'elle a menti quand elle s'en veut faire honneur.

Mme. PATIN.

Et quand cela ſeroit, Madame, eſt-il bienſéant à votre âge d'en venir à ces extrémités, & ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la ſorte pour de méchans Vers?

LUCILE.

De méchans Vers, ma Tante? Ils ſont les plus jolis du monde. Liſez-les ſeulement, & vous verrez bien qu'ils ſont faits tout exprès pour moi.

Mme. PATIN.

Voyons donc, Madame, s'il vous plait.

LA BARONNE.

Non, Madame, je ne les rendrai point. Je vais vous les dire par cœur, & vous connoîtrez bien par-là que votre Niece ne ſait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je ſuis enflammé;
Mais, je ſens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en ſuis aimé.

LUCILE.

Hé bien! ma Tante? *Le charmant objet...*

Mme. PATIN.

Hé bien! ma Niece, vous avez le front de ſoutenir que ces Vers-là ſont faits pour vous?

LUCILE.

Oui, ma Tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame, que je ne vous fais point d'impoſture, & que votre Niece n'a pas raiſon.

Mme. PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges, & nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, Madame.

LA BARONNE.

Ah! ce sont les Tablettes que je donnai hier au Chevalier.

Mme. PATIN.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien! je ne connois point votre Chevalier; mais, j'ai vu faire les Vers moi-même, & je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le Chevalier, Madame, & je le dévisagerai, si je le trouve.

SCENE XII.

Mme. PATIN, LISETTE.

Mme. PATIN.

AH! Liſette, que je ſuis malheureuſe! Le Chevalier eſt un perfide qui trompoit la Baronne & moi, & c'eſt aſſurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperoit mille autres ſans ſcrupule, Madame. C'eſt le plus bel endroit de ſa vie que de tromper.

Mme. PATIN.

Je ſuis bienheureuſe de n'avoir point encore ſigné le Contrat. Allons renvoyer le Notaire. Courons chez Monſieur Serrefort, pour conclure notre mariage avec Monſieur Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit ſcélérat de Chevalier; & s'il vient ici, dites au Portier qu'on ne le laiſſe point entrer.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

MA foi, Monſieur, je n'y comprends rien, & il y a là-deſſous quelque choſe que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me ſurprend point, Criſpin.

CRISPIN.

Parbleu, cela eſt violent, au moins, & je ne ſais comment l'entend Madame Patin; mais, peu s'en eſt fallu que ſon Portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le Portier eſt un maraud, qui ne ſait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh! Monſieur, ce Portier-là n'eſt point Suiſſe, & il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la choſe. Vous avez fait quelque bagatelle, & Madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand ſorcier pour deviner cela; & dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup ſûr que c'eſt la ſuite de quelque ſottiſe.

LE CHEVALIER.

Maraud!

CRISPIN.

Là, là, Monſieur, ne vous fâchez point, & dites-moi un peu de quelle eſpece eſt celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces Vers de la Baronne, donnés à Madame Patin, ſont la cauſe de tout le déſordre.

CRISPIN.

Hé bien! morbleu, ne vous l'avois-je pas bien dit? La Baronne & elle ſe ſont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en eſt encore trouvé une troiſieme, qu'elle ne m'a pas nommé qu'en la traitant de petite étourdie; il faut que ce ſoit ma petite Brune.

CRISPIN.

Comment diable? Eſt-ce qu'elle avoit auſſi les memes Vers?

LE CHEVALIER.

Oui vraiment, & il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, (car, il n'y a perſonne dans ce logis, & nous pouvons parler en aſſurance de vos fredaines) de qui ſavez-vous cette aventure, s'il vous plait?

LE CHEVALIER.

De la Baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colere épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables, vous avez paſſé un mauvais quart-d'heure; &, ſauf correction, Madame la Baronne eſt la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord; mais nous ſavons, Dieu-merci, l'art de la mettre à la raiſon.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, & j'ai crié cent fois plus haut qu'elle ; car, il eſt bon quelquefois de faire le fier avec les Dames.

CRISPIN.

Le fier ?

LE CHEVALIER.

Oui, le fier ; & quand j'ai vu ſa fureur un peu diminuée, je me ſuis juſtifié le mieux qu'il m'a été poſſible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant ?

LE CHEVALIER.

Non, elle s'eſt emporté plus fort que jamais ; & je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire, que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée juſqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réuſſi ?

LE CHEVALIER.

A merveilles, & nous ſommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Mais, ne craignez-vous rien, lorſqu'elle ſaura votre mariage avec Madame Patin ?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craigniſſe ?

CRISPIN.

Que ſais-je ? Une femme diableſſe eſt quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un liévre auſſi ſûrement qu'un homme, comme vous ſavez, & elle ne craindra, peut-être, pas plus de tuer un homme que de tirer un liévre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons ; & comme elle ne veut qu'un

mari, pour la conſoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouſer ſi le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Hé! là, Monſieur, ne raillons point; elle ne perdroit, peut-être, pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainſi, vraiment; & ſi certain deſſein que j'ai dans la tête pouvoit réuſſir, je te donnerois à choiſir d'elle, ou de Madame Patin.

CRISPIN.

De Madame Patin? Ah! ah! voici quelque choſe d'aſſez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah! mon pauvre garçon!

CRISPIN.

Ouais...

LE CHEVALIER.

Je crois que je ſuis amoureux, Criſpin, moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux! & de qui?

LE CHEVALIER.

De cette petite Créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite Brune?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh! pour cela, le diable m'emporte ſi je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez Madame Patin?

LE CHEVALIER.

La ménager comme la Baronne, & il faut que dans cette affaire, l'une ou l'autre me rende un ſervice conſidérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur propoſer, elles le feront de grand cœur, aſſurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront ſans penſer le faire.

CRISPIN.

Mais encore, de quelle maniere ?

LE CHEVALIER.

Ma petite Brune, à ce que j'ai pu ſavoir, eſt une héritiere conſidérable ; mais, d'une naiſſance peu proportionnée à un ſi gros bien.

CRISPIN.

Ce n'eſt pas-là une raiſon qui vous embarraſſe.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'eſt ce qui m'a fait prendre la réſolution de l'enlever. Sa famille, après cela, ſera trop heureuſe que je l'épouſe. Je ſerai en lieu de ſûreté cependant, & je ne l'épouſerai point qu'on ne lui faſſe de grands avantages.

CRISPIN.

Hé ! à quoi la Baronne & Madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire ?

LE CHEVALIER.

Quoi ! tu ne vois pas cela tout d'abord ?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas en argent comptant, comme tu ſais, & je veux que mes deux vieilles m'en fourniſſent à l'envie l'une de l'autre, & facilitent ainſi la conquête de ma jeune Maitreſſe.

CRISPIN.

Tudieu ! c'eſt le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveilles. Mais, je vois venir Madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tu vas voir le manége que je vais faire

avec celle-ici. Ah! palſambleu, laiſſe-moi rire, Criſpin, laiſſe-moi rire; quand j'en devrois être malade, il m'eſt impoſſible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCENE II.

Mme. PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

Mme. PATIN.

AH! ah! Monſieur, vous voilà de bien de bonne humeur, & je ne ſais vraiment pas quel ſujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame; mais, je ſuis encore tout rempli de la plus plaiſante choſe du monde. Vous vous ſouvenez des Vers que je vous ai tantôt donnés?

Mme. PATIN.

Oui, oui, je m'en ſouviens, & vous vous en ſouviendrez auſſi, je vous aſſure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en ſouviendrai, Madame? ils ſont cauſe d'un incident, dont j'ai penſé mourir à force de rire, & je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaiſant.

Mme. PATIN.

Où en eſt donc le plaiſant, Monſieur?

LISETTE.

Voici quelque piece nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaiſant! le plaiſant, Madame, eſt que quatre ou cinq godeluraux ſe ſont fait honneur de mes Vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai crus bons, & je n'ai pu m'empêcher de les dire à quel-

ques perſonnes. Je vous en demande pardon, Madame, c'eſt le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, on en a fait des copies, & en moins de deux heures, ils ſont devenus Vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà!

LISETTE, *bas.*

Où veut-il la mener, avec ſes Vaudevilles?

Mme. PATIN, *à Liſette.*

Écoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus ſi facilement accroire. (*Au Chevalier.*) Hé bien! Monſieur, vous êtes bien content de voir ainſi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, Madame? Car enfin, puiſqu'ils ſont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

Mme. PATIN.

Ah! ſcélérat!

LE CHEVALIER.

Notre Baronne, au reſte, n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu, Madame, que c'eſt une incommode parente que cette Baronne, & qu'elle me vend cher les eſpérances de ſa ſucceſſion.

LISETTE, *bas à Mme. Patin.*

Le fripon! la Baronne eſt ſa parente, comme je la ſuis du grand Mogol.

Mme. PATIN.

Écoutons juſqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne ſauriez croire juſqu'où vont les folles viſions de cette vieille, & les folies qu'elle feroit dans le monde, pour peu que mes manieres répondiſſent aux ſiennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut ſont peſant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai paſſé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, & que je lui veux rendre, s'il vous plaît, Madame, pour en être débarraſſé tout-à-fait.

CRISPIN.

Le royal fourbe!

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos Vers par maniere de converſation. Elle les a trouvés admirables. Elle me les a fait répéter juſqu'à trois fois, & j'ai été tout étonné que la vieille ſurannée les ſavoit par cœur. Elle eſt ſortie tout auſſi-tôt, & s'en eſt allée, apparemment, de maiſon en maiſon, chez toutes ſes amies, faire parade de ces Vers, & dire que je les avois faits pour elle.

Mme. PATIN.

S'il diſoit vrai, Liſette?

LISETTE.

Que vous êtes bonne, Madame! Et j'arnonce, quand il diroit vrai pour la Baronne, comment ſe tireroit-il d'affaire pour notre Niece?

CRISPIN.

Oh! patience, s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaiſant, Madame. J'ai paſſé aux Tuilleries, où j'ai rencontré cinq ou ſix beaux-eſprits. Oui, Madame, cinq ou ſix, & il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un ſiécle où les beaux-eſprits ſont tout-à-fait communs, au moins.

Mme. PATIN.

Hé bien! Monſieur?

LE CHEVALIER.

Hé bien! Madame, ils m'ont conté que le Marquis des Guerets avoit donné les Vers en queſtion

à une petite Griſette ; que l'Abbé du Terrier les avoit envoyés à une de ſes Amies ; que le Chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour ſa Maitreſſe, & que deux de ces pauvres Femmes s'étoient malheureuſement pour elles trouvées avec la Baronne, où il s'étoit paſſé une Scène des plus divertiſſantes.

Mme. PATIN.

Ce ſont de bons ſots, Monſieur, que vos beaux-eſprits, de plaiſanter de cette aventure-là.

LISETTE.

Bon, elle prend la choſe comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, Madame? Vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois Femmes, qui ſe veulent battre pour un Madrigal? & la bonne foi de ces deux pauvres abuſées, & la folie de notre Baronne, ne vous font point pâmer de rire?

Mme. PATIN, *à Liſette.*

Je créve, & je ne ſais ſi je dois me fâcher ou non.

LISETTE.

Eh! merci de ma vie, pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, Madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Liſette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, Madame, il vous fâche que des Vers faits pour vous ſoient dans les mains de tout le monde. Je ſuis un indiſcret, je l'avoue, de les avoir rendus publics; je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, Madame; & je vous jure que l'air que j'ai fait ſur ces malheureux Vers n'aura pas la même deſtinée, & que vous ſerez la ſeule qui l'entendrez.

Mme. PATIN.

Vous avez fait un air sur ces paroles, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, & je vous conjure de l'écouter. Il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous; & je jugerois bien par le plaisir que vous aurez à l'entendre, des sentimens où vous êtes à présent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en musique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air, dont il répète quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, Madame, l'agrément de ce petit passage? (*Il chante.*) Sentez-vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci? (*Il chante.*) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là est bien passionné? (*Il chante encore.*) Vous ne dites rien. Ah! Madame, vous ne m'aimez plus, puisque vous êtes insensible au chromatique dont cet air est tout rempli.

Mme. PATIN.

Ah! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous exposée?

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame?

Mme. PATIN.

J'étois une des Actrices de cette Scène, que vous trouvez si plaisante.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame?

Mme. PATIN.

Moi-même; & c'est en cet endroit qu'elle s'est passée entre la petite Grisette, la Baronne & moi.

LE CHEVALIER.

Ah! pour le coup, il y a pour en mourir, Madame; je sens bien que pour m'achever, vous n'avez qu'à me dire que vous me haïssez autant que je le

mérite. Faites-le, Madame, je vous en conjure, & donnez-moi le plaiſir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offenſée.

Mme. PATIN.

Levez-vous, levez-vous, Monſieur le Chevalier.

CRISPIN.

La pauvre Femme!

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, que je mérite peu...

Mme. PATIN.

Ah! petit cruel, à quelle extrémité avez-vous penſé porter mon dépit? Savez-vous bien, ingrat, qu'il ne s'en faut preſque rien que je ne ſois la femme de Monſieur Migaud?

LE CHEVALIER.

Si cela eſt, Madame, j'irai déchirer ſa robe entre les bras même de la Juſtice, & je me ferai la plus ſanglante affaire...

Mme. PATIN.

Non, non, Chevalier, laiſſez-le en repos, le pauvre homme ne ſera que trop malheureux de ne me point avoir; mais je vous avoue qu'il m'auroit, ſi j'avois trouvé mon Beau-frere chez lui; heureuſement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ah! je reſpire. Je viens donc de l'échapper belle, Madame.

Mme. PATIN.

Vous vous en ſeriez conſolé avec la Baronne.

LE CHEVALIER.

Eh! fi, Madame, ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne ſonge uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille piſtoles que je lui dois, & qu'il faut que je lui paye inceſſamment: Madame, je vous en conjure.

Mme. PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce deſſein, j'ai de l'argent, Chevalier, venez dans mon cabinet.

SCENE III.

Mme. PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN, LA BRIE.

LA BRIE.

VOILA Monſieur Serrefort qui monte.

Mme. PATIN.

Ah! bons dieux, comment ferons-nous? Allez attendre chez votre Notaire, & me laiſſez Criſpin pour vous faire avertir quand je ſerai ſeule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Criſpin, & attends ici l'ordre de Madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille piſtoles?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, maroufle.

Mme. PATIN.

Sauvez-vous par le petit eſcalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame.

Mme. PATIN.

Tiens-toi ſur ce petit degré par où ſort ton Maitre.

SCENE IV.

M. SERREFORT, Mme. PATIN, LISETTE.

M. SERREFORT.

ON m'a dit que vous aviez passé chez moi, Madame, & que vous m'y aviez demandé.

Mme. PATIN.

On vous a dit vrai, Monsieur, mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dit de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, Madame, & je suis bien-aise de savoir ce que vous me vouliez, outre que j'ai de mon côté quelque chose à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

Mme. PATIN.

Quelle affaire, Monsieur, l'affaire de ce matin? Ne m'avez-vous pas promis de me laisser en repos, & de ne vous en plus mêler?

M. SERREFORT.

Oui, Madame; mais on nous a fait parler à Monsieur Migaud & à moi, pour le différend que vous avez eu avec cette Marquise.

Mme. PATIN.

Hé bien! Monsieur, pour peu d'avance qu'elle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, Madame, des avances? C'est à vous à en faire, s'il vous plaît; & il n'y a point à héſiter, même.

Mme. PATIN.

Je ferois des avances, moi qui suis offensée? Ah! vraiment, on voit bien que vous ne savez gueres les affaires du point-d'honneur.

M. SERREFORT, *tirant un papier de ſa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dreſſés. Vous verrez par-là ſi je ſais ce que c'eſt.

Mme. PATIN.

Des articles! des articles! Ah! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela eſt trop plaiſant, des articles! Vous vous êtes fait mon Plénipotentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'eſt, Madame.

Mme. PATIN.

Écoutons ces articles. Ce ſont des articles, Liſette.

M. SERREFORT, *lit.*

Premierement, il faudra que vous vous rendiez au logis de la Marquiſe, modeſtement vétue.

Mme. PATIN.

Modeſtement!

M. SERREFORT.

Oui, Madame, modeſtement. En robe, cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

Mme. PATIN.

Oh! pour l'article de la queue, je ſuis déjà ſa très-humble ſervante, & je ne rognerois pas deux doigts de ma queue, pour toutes les Marquiſes de la terre.

M. SERREFORT.

Arrivée chez la Marquiſe, vous la demanderez au laquais qui ſera de garde.

Mme. PATIN.

Un laquais de garde, Monſieur! un laquais de garde! Il ſemble que vous parliez de quelque Officier.

M. SERREFORT, *continuant à lire.*

Et pendant que ledit laquais ira avertir ſa Maitreſſe que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez

meurerez debout, & ſans murmurer, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Madame la Marquiſe de vous faire entrer.

Mme. PATIN.

Non, Monſieur Serrefort, non ; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout ſurtout. Ce ne ſera pas ſans murmurer, cela ne ſe pourroit.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela ſoit, pourtant. (*Il lit.*) Quand la Marquiſe ſera viſible...

Mme. PATIN.

Hé! fi, Monſieur, ce n'eſt pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui, Madame ; mais ſavez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour ſortir d'affaire, & que ce ſont ici les dernieres paroles qu'elle nous a fait porter par ſon Écuyer.

Mme. PATIN.

Par ſon Écuyer, Monſieur, par ſon Écuyer! Oh! vraiment, il faut attendre à faire cet accommodement, que j'aie un Écuyer comme elle ; & quand nous agirons d'Écuyer à Écuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, Madame, un Écuyer! Êtes-vous femme à Écuyer, s'il vous plaît, & ne ſongez-vous pas...

Mme. PATIN.

Tenez, Monſieur, point de conteſtation, je vous prie. Je n'aime pas les diſputes ; & pour peu que vous m'obſtiniez, vous me ferez prendre des Pages.

M. SERREFORT.

Ah! je vois ce que c'eſt ; votre entêtement continue, il eſt déſormais impoſſible de vous en corriger, & vos manieres me confirment à tous momens les avis qu'on m'a donnés.

Mme. PATIN.

Comment donc, Monſieur, quels avis? Avez-vous des eſpions pour examiner ma conduite?

M. SERREFORT.

Morbleu, Madame, j'en ſais plus que je n'en voudrois ſavoir.

Mme. PATIN.

Hé bien! Monſieur, tâchez de l'oublier.

M. SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de parole impunément, & il ne ſera pas dit que vous aurez jetté ma Fille dans le même déréglement d'eſprit où vous êtes, & que ſon Pere l'ait ſouffert ſans reſſentiment.

Mme. PATIN.

Quel diſcours eſt-ce-là? Que voulez-vous dire? Suis-je une déréglée, s'il vous plait? Écoutez, Monſieur Serrefort, vous me ferez raiſon des termes offenſans dont vous vous ſervez, prenez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Écoutez, Madame Patin, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je ſuis bien informé que vous voulez épouſer un gueux de Chevalier, qui ſe moquera de vous dès le lendemain de vos nôces. Je ſais de bonne part que ma Fille s'entête de quelque eſpece de Marquis, plus gueux, peut-être, que votre Chevalier. Monſieur Migaud ſait tout cela comme moi; mais nous ne demeurerons pas les bras croiſés ni l'un ni l'autre, & nous vous rendrons raiſonnable malgré vous-même.

Mme. PATIN.

Oh bien! Monſieur Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, Monſieur Serrefort, & ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous ſoyez rendu plus ſage.

M. SERREFORT.

Oh ! ventrebleu, Madame, j'y viendrai jour & nuit, de moment en moment ; & je vais ſi bien aſſiéger votre maiſon & la mienne, qu'il n'y entrera perſonne à qui je ne faſſe ſauter les fenêtres, pour peu qu'il ait de l'air d'un Marquis, ou d'un Chevalier.

Mme. PATIN.

Et pour moi, qui ne ſuis pas ſi méchante que vous, je vous prierai ſeulement de deſcendre l'eſcalier tout au plus vîte, & de ne pas regarder derriere vous.

M. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Mme. PATIN.

Adieu, Monſieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, Madame Patin.

Mme. PATIN.

Je n'en veux point apprendre, Monſieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Mme. PATIN.

Adieu, Monſieur Serrefort.

SCENE V.

Mme. PATIN, LISETTE.

Mme. PATIN.

HÉ! bon Dieu! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? Quel acharnement à me perſécuter, Liſette! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE.

Oh! pour cela, il devient de jour en jour plus inſupportable.

Mme. PATIN.

N'eſt-il pas vrai?

LISETTE.

Parce que Monſieur le Chevalier eſt un jeune homme aſſez mal dans ſes affaires, & que Monſieur Serrefort prévoit qu'en l'épouſant, vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure; cela eſt bien impertinent, Madame.

Mme. PATIN.

Tout ce qu'il fera ne ſervira de rien.

LISETTE.

Bon; quand vous avez réſolu quelque choſe, il faut que cela paſſe.

Mme. PATIN.

Tout ce que je crains, c'eſt que le Chevalier ne vienne à connoître Monſieur Serrefort, & qu'il ne ſe dégoûte en me voyant ſi mal apparentée. Criſpin?

SCENE VI.

Mme. PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

PLAÎT-IL, Madame?

Mme. PATIN.

Va dire à ton Maître que pour de certaines raiſons, je ne le puis voir que ſur les dix heures, & qu'il ne manque pas de venir juſte à cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire ſavoir, Madame?

Mme. PATIN.

Non, va vîte, j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me ſemble, Madame, qu'il ſeroit à propos qu'il rendit au plutôt à Madame la Baronne ces mille piſtoles dont il vous a parlé.

Mme. PATIN.

J'aurai ſoin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurois ſoin de les lui porter, ſi vous vouliez.

Mme. PATIN.

Dis-lui bien que je vais penſer à lui juſqu'à ce que je le voye.

CRISPIN.

Je lui dirai, Madame.

SCENE VII.

CRISPIN, *ſeul.*

OH çà! puiſque je n'ai point d'argent à porter à mon Maître, ce que j'ai à lui dire n'eſt point ſi preſſé. Réfléchiſſons un peu ſur l'état préſent de nos affaires. Voilà Monſieur le Chevalier de Ville-Fontaine en train d'attraper mille piſtoles à Madame Patin, & autant à la vieille Baronne; il n'y a pas grand mal à ces deux articles: mais c'eſt pour enlever une petite Fille, il y a quelque choſe à dire à celui-là. La Juſtice ſe mêlera infailliblement de cette affaire, & il lui faudra quelqu'un à pendre. Monſieur le Chevalier ſe tirera d'intrigue, & vous verrez que je ſerai pendu pour la forme. Cela ne vaudroit pas le diable; & je crois que le plus ſûr eſt de ne me point mêler de tout cela, & de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que ſait-on? Il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune, à quoi je ne m'attends pas. S'il étoit vrai que Madame la Baronne ne voulût qu'un Mari, je ſerois ſon fait auſſi-bien qu'un autre; elle pourroit bien m'épouſer par dépit. Il arrive tous les jours des choſes moins faiſables que celle-là, & je ne ſerois pas le premier laquais qui auroit coupé l'herbe ſous le pied à ſon Maître. Allons faire ſavoir au mien ce que Madame Patin m'a dit de lui dire; & ſelon la part qu'il me fera des mille piſtoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

NE crains rien, ma pauvre Liſette, ne crains rien. Madame Patin ne ſaura pas que l'avis eſt venu de toi.

LISETTE.

Au moins, Monſieur, vous ſavez bien que ma petite fortune dépend d'elle en quelque façon; & ſi ce n'étoit que vous donnez des commiſſions à mon Pere, à mon Couſin, & à celui qui veut m'épouſer, je ne trahirois pas ma Maitreſſe pour vous faire plaiſir.

M. SERREFORT.

Comment? Sais-tu bien que c'eſt le plus grand ſervice que tu lui puiſſes rendre, que de détourner ce mariage?

LISETTE.

J'ai toujours travaillé pour cela, autant qu'il m'étoit poſſible. Dans les commencemens j'ai cru qu'elle ſe moquoit; mais quand j'ai vu que c'étoit tout de bon, j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie eſt faite pour cinq heures du matin. Madame eſt dans ſon cabinet, qui compte de l'argent, dont Monſieur le Chevalier lui a dit avoir affaire, & il viendra ici dans une petite demi-heure, avec ſon Notaire; c'eſt l'ordre de Madame.

M. SERREFORT.

La malheureuſe !

LISETTE.

Ils ſeront bien ſurpris tous deux, de vous voir à leurs nôces ſans en avoir été prié ?

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent gueres.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le ſeul obſtacle que j'ai préparé a leurs deſſeins.

M. SERREFORT.

Comment donc ? qu'as-tu fait encore ?

LISETTE.

Il y a une vieille Plaideuſe de par le monde, qui eſt auſſi amoureuſe du Chevalier que Madame votre Belle-ſœur, pour le moins. Je l'ai fait avertir par un Solliciteur de Procès, qui eſt mon compere, de tout ce qui ſe prépare ici, & je répondrois bien qu'elle ne manquera pas de ſe trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela eſt fort bien imaginé.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque tems caché dans ma chambre, & je vous avertirai quand ils ſeront avec le Notaire.

M. SERREFORT.

C'eſt bien dit. Oh ! ventrebleu, ma pendarde de Belle-ſœur n'eſt pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle fait de grands projets pour votre ſatisfaction, & il ne tiendra pas à elle que Mademoiſelle votre Fille ne ſuive l'exemple qu'elle prétend lui donner. ai déjà dit tantôt un mot à Monſieur Migaud.

M. SERREFORT.

! la double enragée! C'eſt donc elle qui a donné 'ille la connoiſſance d'un petit Godelureau, que ouvé chez moi un moment avant que tu vinſſes.

LISETTE.

Non ; mais c'eſt elle qui lui conſeille de vous donner un gendre à ſa fantaiſie, ſans ſe mettre en peine qu'il ſoit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La miſérable !

LISETTE.

Et je ne répondrois pas trop que Mademoiſelle Lucile n'eût un fort grand penchant à ſuivre les bons conſeils de ſa Tante.

M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'eſt une peſte dans une Famille Bourgeoiſe qu'une Madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre, allez vous y enfermer au plus vîte, & tâchez de ne vous point ennuyer. *(Bas.)* Monſieur Serrefort verra, peut-être, ce ſoir plus d'incidens qu'il ne s'imagine.

SCENE II.

Mme. PATIN, LISETTE.

Mme. PATIN.

LE Chevalier n'eſt point encore venu, Liſette ? N'a-t-il pas envoyé ?

LISETTE.

Non, Madame.

Mme. PATIN.

Je ſuis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'eſt pas tems de vous impatienter encore, Madame. Neuf heures viennent de ſonner, & vous avez fait dire à Monſieur le Chevalier de ne venir ici qu'à dix.

Mme. PATIN.

Ce vilain Monſieur Serrefort eſt cauſe de cela. Sans cet animal, le Chevalier ſeroit ici à l'heure qu'il eſt, & il n'auroit pas le tems de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh! par ma foi, Madame, je ne m'accommoderois gueres, pour moi, d'un homme comme Monſieur le Chevalier, qu'il faudroit garder à vûe. Hé! mort de ma vie, vous êtes toujours ſur des épines.

Mme. PATIN.

Quand nous ſerons une fois mariés, Liſette, je ne craindrai pas tant; mais juſques-là le Chevalier me paroit ſi aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enleve.

LISETTE, *bas.*

Le beau joyau, pour en être ſi fort épriſe!

Mme. PATIN.

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma Niece?

LISETTE.

Non, Madame.

Mme. PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fût ici avec ſon Amant, & qu'on les pût marier auſſi cette nuit.

LISETTE.

Oui, Madame?

Mme. PATIN.

Oui, vraiment; & je ne ſais ce qui me fera le plus de plaiſir, d'épouſer le Chevalier, ou de déſeſpérer Monſieur Serrefort.

LISETTE.

La bonne perſonne

Mme. PATIN.

Il ſe mangeroit les pouces de rage. Mais qu'eſt-ce que ceci? La Baronne à l'heure qu'il eſt! Hé! grand Dieu, n'en ſerai-je jamais défaite?

SCENE III.

LA BARONNE, Mme. PATIN, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

BON soir, Madame.

Mme. PATIN.

Madame, je ſuis votre ſervante.

LISETTE, *bas.*

Bon, voici déjà la Baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien ſeule, Madame; où eſt donc Monſieur le Chevalier?

Mme. PATIN.

Monſieur le Chevalier, Madame? Monſieur le Chevalier n'eſt pas toujours chez moi; & ſi c'eſt lui que vous cherchez....

LA BARONNE.

Non pas, Madame, & ce n'eſt qu'à vous que j'ai affaire.

Mme. PATIN.

Au moins, Madame, il n'eſt pas heure de ſolliciter.

LA BARONNE.

Oh! vraiment, ma pauvre Madame, ce ne ſont pas mes Procès qui m'occupent à préſent, & j'ai bien autre choſe en tête. (*A Liſette.*) Oh! çà, çà, détalez, s'il vous plaît, ma mie, & allez voir là-dehors ſi j'y ſuis.

Mme. PATIN.

Comment donc? Que veut-elle dire? Liſette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltronne, vous avez peur.

Mme. PATIN.

Quel eſt votre deſſein, Madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jaſmin, approchez.

Mme. PATIN.

Ah! bons Dieux, des épées, Madame! venez-vous ici pour m'aſſaſſiner?

LISETTE.

Vraiment, cela paſſe raillerie, Madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de-là, vous, ma mie, que je ne vous donne ſur les oreilles. Et vous, Madame, choiſiſſez de ces deux épées laquelle vous voulez.

Mme. PATIN.

Moi, Madame, prendre une épée! Hé! pourquoi, s'il vous plait?

LA BARONNE.

Pour me tuer ſi vous le pouvez.

Mme. PATIN.

Moi, je ne veux tuer perſonne.

LA BARONNE.

Mais, je vous veux tuer, moi.

Mme. PATIN.

Hé! bon Dieu! que vous ai-je fait, pour vous donner de ſi méchantes intentions?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, Madame? ce que vous m'avez fait?

Mme. PATIN.

Liſette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Allons, allons, point tant de raiſonnemens, ma bonne amie. Vous m'enlevez le Chevalier; il eſt à moi, ce Chevalier, auſſi-bien que mon Moulin, & c'eſt une grace que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

Mme. PATIN.

Quoi! Madame, c'eſt Monſieur le Chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE.

Oui, Madame; & il faut me le céder, ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuſe femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez ſur lui, & je vous donne la vie.

Mme. PATIN.

Quelle étrange femme, Liſette! & comment pouvoir m'en débarraſſer?

LA BARONNE.

Oh! jour de Dieu, c'eſt trop barguigner. Allons, Madame, point de quartier.

Mme. PATIN.

Ah! je ſuis morte. Au voleur, à l'aide, on m'aſſaſſine.

LISETTE.

Madame, vous n'y ſongez pas. Grace, grace, Madame.

LA BARONNE.

Ame baſſe!

Mme. PATIN.

Holà, Jaſmin, la Brie, la Fleur, la Jonquille, la Penſée, mes Laquais, mon Portier, mon Cocher, holà.

LISETTE.

Hé! paix, Madame! Quel vacarme faites-vous là?

LE COCHER.

Qu'eſt-ce qui gnia, Madame? Morguenne à qui en avez-vous? Comme vous gueulez!

Mme. PATIN.

Ah! mes enfans, jettez-moi Madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie, le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

Mme. PATIN.

Hé bien! là, Madame la Baronne, deſcendez par la montée, on vous le permet; mais dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuſe petite Bourgeoiſe! refuſer l'honneur de ſe meſurer avec une Baronne.

LISETTE.

Ne faites pas de bruit davantage, Madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir Femme de qualité, & elle n'oſeroit tirer l'épée! Merci de ma vie, je m'en vais chercher le Chevalier, & s'il ne change de ſentiment, ce ſera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Hé! Madame.

SCENE IV.

Mme. PATIN, LISETTE.

Mme. PATIN.

HÉ! laiſſe-la faire, Liſette? J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raiſon; mais, Madame, entre vous & moi, je crains bien que cette Baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

Mme. PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre; & quand le Chevalier ſera mon mari, il me mettra à couvert des emportemens de cette folle. Elle eſt furieuſement emportée, oui; & je crois que ſi je n'avois pas

appellé du ſecours, elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une & à l'autre.

LISETTE.

Je le crois, vraiment. Et ſavez-vous bien, Madame, qu'il n'y a rien au monde de ſi dangereux qu'une vieille amoureuſe? Je m'étonne que vous ayiez été ſi pacifique.

Mme. PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendroit à moins.

Mme. PATIN.

Et je n'en ſuis pas encore bien remiſe.

SCENE V.

Mme. PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

AH! ma Tante, je viens d'avoir une belle frayeur.

Mme. PATIN, *à Liſette.*

Elle a rencontré la Baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma Tante, & vous demander un aſyle contre la violence & les injuſtices de mon Pere.

Mme. PATIN.

Comment donc, ma Niece, que vous a-t-il fait?

LISETTE, *bas.*

Qu'eſt-ce que ceci?

LUCILE.

Ah! ma Tante, qu'on eſt malheureuſe d'être fille d'un pere comme celui-là!

Mme. PATIN.

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau? Qu'eſt-il arrivé?

LUCILE.

Hé! ne le devinez-vous pas, ma Tante? Il a trouvé au logis ce Monſieur qui m'aime. Marton, la Fille-de-chambre de ma Mere, l'avoit fait entrer par la porte du Jardin.

Mme. PATIN.

Hé bien! ma Niece, qu'a fait votre Pere?

LUCILE.

Il m'a donné deux ſoufflets, ma Tante, & il a traité ce pauvre garçon de la maniere la plus incivile.

LISETTE.

Cela eſt bien malhonnête.

Mme. PATIN.

Il ne l'a pas frappé, peut-être?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas oſé; mais, ce qui me fâche le plus, c'eſt que mon Pere m'a donné ces deux ſoufflets devant lui.

Mme. PATIN.

Le brutal!

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous, & j'ai bien réſolu de m'en venger.

Mme. PATIN.

Hé bien! ma Niece, qu'eſt-ce que je puis faire pour vous?

LUCILE.

J'aurois beſoin d'un bon conſeil, ma Tante.

Mme. PATIN.

Mais encore?

LUCILE.

Ce Monſieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât. Conſeillez-moi d'y conſentir, ma Tante, vous ne ſauriez me faire plus de plaiſir.

Mme. PATIN.

Si je vous le conſeillerai, ma Niece! Il ne faut

pas manquer cette affaire faute de réſolution. Où eſt-il à préſent ?

LUCILE.

Il eſt allé prendre deux mille piſtoles chez ſon Intendant, & il doit ſe rendre dans ſon carroſſe à la Place de Victoires, où j'ai laiſſé Marton pour l'attendre, & pour me venir dire quand il y ſera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'eſt pas mal liée ; mais, il ne ſera pourtant pas difficile à Monſieur Serrefort de la rompre.

Mme. PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma Niece. Dès que votre amant ſera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je ſerai bien-aiſe de le voir ; je ferai mettre ſix chevaux à mon carroſſe, & vous irez enſemble à une maiſon de campagne, où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah! ma bonne Tante, que je vous ai d'obligation! Mais, il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

Mme. PATIN.

Envoyez-y un laquais, Liſette.

LISETTE.

Oui, Madame. (*Bas.*) je vais l'envoyer chez Monſieur Migaud, la fête ne ſeroit pas bonne ſans lui.

LUCILE.

Au moins, ma Tante, ce n'eſt que par votre conſeil que je me laiſſe enlever ; & je me garderois bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, ſi vous n'étiez la premiere à l'approuver.

Mme. PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN, Mme. PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, *à Criſpin.*

Dès que j'aurai les mille piſtoles, je ne ferai pas grand ſéjour chez Madame Patin.

LUCILE, *au Chevalier.*

Ah! Monſieur, vous voilà. Qui vous a déjà dit que j'étois ici?

LE CHEVALIER.

Ah! Criſpin, quel incident! c'eſt ma petite Brune.

CRISPIN.

Comment, morbleu, la petite Brune!

LUCILE.

Voilà ma Tante, Monſieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa Tante?

CRISPIN.

Haïe, haïe, haïe; ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, j'ai l'honneur...

Mme. PATIN.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, ma Niece?

LUCILE.

Monſieur eſt la perſonne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'avois prié Mademoiſelle votre Niece de...

Mme. PATIN.

Quoi! Monſieur, il eſt donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE.

Ah! ma Tante, que dites-vous là? Vous me trahiſſez, ma Tante: vous me dites de le faire venir, & vous le querellez quand il eſt venu.

Mme. PATIN.

Ah! ma pauvre Niece, quelle aventure!

LE CHEVALIER.

Criſpin?

CRISPIN.

L'affaire eſt épineuſe.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma Tante, en vérité.

Mme. PATIN.

Scélérat!

LUCILE.

Mais, ma Tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, Monſieur, c'eſt le plus ſûr.

Mme. PATIN.

Voir conſtamment diſpoſer toutes choſes pour m'épouſer, & ſe propoſer le même jour d'enlever ma Niece?

LUCILE.

Quoi! ma Tante...

Mme. PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'Oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah! perfide!

CRISPIN.

Monſieur, encore une fois, ſortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh! parbleu, je voudrois bien pour la rareté du fait qu'il ſe tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, Monſieur, pour me vouloir tromper ſi cruellement ?

Mme. PATIN.

Pourquoi nous choiſiſſois-tu l'une & l'autre pour l'objet de tes perfidies ?

LUCILE.

Répondez, Monſieur, répondez.

Mme. PATIN.

Parle, parle, perfide.

LE CHEVALIER.

Hé ! que diantre voulez-vous que je vous diſe, Meſdames ? Quand je me donnerois à tous les diables, pourrois-je vous perſuader que ce que vous voyez n'eſt pas ? Mais, à prendre les choſes au pied de la lettre, ſuis-je ſi coupable que vous vous l'imaginez, & eſt-ce ma faute ſi nous nous rencontrons tous les trois ici ?

Mme. PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaiſanterie.

LE CHEVALIER.

Je ne plaiſante point, Madame, le diable m'emporte, & je vous parle de mon plus grand ſérieux. Pouvois-je deviner que vous êtes la Tante de Mademoiſelle, & que Mademoiſelle eſt votre Niece ?

CRISPIN.

Diable ! ſi nous avions ſu cela, nous aurions pris d'autres meſures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connus, vous ne vous feriez point fait de confidence l'une à l'autre, & nous n'aurions point à préſent l'éclairciſſement qui vous met ſi fort en colere.

LUCILE.

Hé ! feriez-vous pour cela moins coupable ? En ſerions-nous moins trompées ? & pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé ſi malhonnête ?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grace, & voyez ſi j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, & peu de bien. Une veuve des plus aimables, & qui m'aime tendrement, me tend les bras. Irai-je faire le Héros de Roman, & refuſerai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête?

Mme. PATIN.

Hé! pourquoi donc, perfide, puiſque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma Niece?

LE CHEVALIER.

Ah! pour cela, Madame, regardez-là bien. Sa vûe vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en ſortira à ſon honneur; quand les Dames querellent long-tems, elles ont envie de ſe raccommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune perſonne, toute des plus belles & des mieux faites. Je ne lui ſuis pas indifférent. Peut-on être inſenſible, Madame, & ſe trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puiſſent réſiſter à tant de charmes?

CRISPIN.

Il aura raiſon, à la fin.

Mme. PATIN, *à Lucile.*

Ah! petite coquette, ce ſont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du Chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma Tante, il n'aimeroit que moi ſans vos quarante mille livres de rente. C'eſt moi, qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh! Meſdames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle; & s'il eſt vrai que vous m'aimiez

autant qu'il m'eſt doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le perſuader, faſſe un effort ſur elle-même, & me céde à l'autre. Je vous aſſure que l'infortunée qui ne m'aura point, ne ſera pas la plus malheureuſe.

Mme. PATIN.

Je t'aime à la fureur, ſcélérat; mais, j'aimerois mieux que ma Niece fut morte, que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde enſemble d'aimer autant que je vous aime; mais, pour vous voir le mari de ma Tante, c'eſt ce que je ne ſouffrirai jamais.

CRISPIN.

Voilà l'affaire dans ſa criſe.

LUCILE.

Ah! ma Tante, voilà mon Pere que j'entends.

Mme. PATIN.

Cachez-vous vite, Monſieur le Chevalier.

SCENE VII.

M. SERREFORT, Mme. PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

M. SERREFORT, *au Chevalier.*

NON, non, Monſieur, il n'eſt pas beſoin de vous cacher. Ah! ah! Madame ma Belle-ſœur, c'eſt donc-là ce Monſieur le Chevalier que vous voulez épouſer?

Mme. PATIN.

Oui, Monſieur, & c'eſt ce même Chevalier que Mademoiſelle votre Fille court aux Tuilleries, & qui ſans moi ſeroit, peut-être, votre Gendre à l'heure qu'il eſt.

M. SERREFORT.

Que vois-je! C'eſt le même homme que j'ai trouvé chez moi!

LE CHEVALIER.

Nous ſommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi! Monſieur, en même jour vouloir épouſer ma Sœur & ma Fille? C'eſt avoir bien la rage d'épouſer pour me perſécuter!

LE CHEVALIER.

Moi, Monſieur, au contraire; & pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux Dames celle que vous haïſſez, & j'en ferai ma femme tout auſſi-tôt.

M. SERREFORT.

Qu'eſt-ce à dire cela? Oh! je ne prétends pas que vous épouſiez ni l'une ni l'autre.

SCENE DERNIERE.

M. MIGAUD, M. SERREFORT, Mme. PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, *à Mme. Patin.*

UN de vos laquais, Madame, vient de m'avertir avec empreſſement que vous me vouliez parler de quelque choſe, je n'ai point perdu de tems.

Mme. PATIN.

Oui, Monſieur, il ſemble que mon laquais ait deviné ma penſée, & vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, Madame?

Mme. PATIN.

Voilà ma main, Monſieur; & dès demain, je vous épouſe, pourvu qu'en même tems Monſieur votre Fils épouſe ma Niece.

M. MIGAUD.

Ah! Madame, que cette condition me fait plaiſir.

M. SERREFORT.

C'eſt moi qui vous réponds de cet article, & ma Fille, je crois, n'aura pas l'audace de réſiſter à mes volontés.

LUCILE.

Dans le déſeſpoir où je ſuis, mon Pere, je ferai tout ce que vous voudrez.

Mme. PATIN, *au Chevalier.*

Tu n'épouſeras pas ma Niece, perfide!

LUCILE, *au Chevalier.*

Vous ne ſerez jamais le mari de ma Tante, pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, Meſdames, juſqu'au revoir. Hé bien! Monſieur, ne ferez-vous pas quelque petit air ſur cet aventure-là? Une chanſon à propos raccommode quelquefois bien les choſes, comme vous ſavez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille piſtoles de Madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la Baronne, & continuons de la ménager, juſqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Hauteroche, Noël Le Breton, sieur de

LE COCHER,

COMÉDIE

D'HAUTEROCHE,

Conforme à la Repréſentation.

ACTEURS.

M. HILAIRE, Oncle de Dorothée.

M. EUTROPE, Amant de Dorothée.

LISIDOR, autre Amant de Dorothée.

MORILLE, Valet de Liſidor, & Cocher de M. Hilaire.

ADRIAN, Frere de Roſette.

DOROTHÉE, Amante de Liſidor, & promiſe à M. Eutrope.

JULIE, Amante de Liſidor.

ROSETTE, Suivante de Julie.

ROLINE, Suivante de Dorothée.

La Scene eſt à Paris, dans la cour de la maiſon de M. Hilaire.

LE COCHER,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE.

AH ! Monſieur, je viens de vous chercher.

LISIDOR.

Et moi, Morille, je rodois autour d'ici pour voir ſi je pourrois te rencontrer. Pourquoi me cherchois-tu ?

MORILLE.

Pour deux choſes : l'une, pour vous faire ſavoir qu'hier je rencontrai par hazard un de mes amis arrivé du Maus, qui me fit des baiſe-mains de la chere Ro-

ſette, & qui m'aſſura que Madame Julie eſt fort en peine de votre retardement à Paris : elle ſait qu'il y a déja long-tems que vos affaires ſont terminées, & que vous devriez être de retour.

LISIDOR.

Je ſais tout cela. Mais n'as-tu rien d'ailleurs à m'apprendre ?

MORILLE.

Oui ; mais, Monſieur, Madame Julie eſt une perſonne qui ſe vengera ſi elle apprend votre infidélité : elle a des droits inconteſtables ; vous lui avez fait une promeſſe de mariage : & d'ailleurs ſa beauté, ſon caractere, ſa conduite, méritoient peu de votre part la perfidie que vous lui faites aujourd'hui.

LISIDOR.

J'avoue que Julie eſt belle & ſage ; qu'elle mérite tout l'amour que je lui ai juré tant de fois ; que je ne la reverrois pas avec tranquillité : mais les abſens ont tort. Parle-moi de Dorothée.

MORILLE.

Liſez donc ce billet, & ſouffrez que je vous quitte. Quelques gens pourroient ſortir du logis... Serviteur.

LISIDOR.

Tu as raiſon. Va.

SCENE II.

LISIDOR, *ſeul, lit.*

» J'Irai tantôt me promener aux Invalides, ne » manquez pas de vous y trouver. Je m'y rendrai de » bonne heure, pour avoir la joie d'être plus long- » tems avec vous.

DOROTHÉE.

J'apperçois ſon Oncle. Eloignons-nous.

SCENE III.

HILAIRE, EUTROPE.

EUTROPE.

SOYEZ perſuadé, Monſieur Hilaire, que la choſe eſt véritable.

HILAIRE.

Je vous avoue, Seigneur Eutrope, que j'ai peine à croire ce que vous venez de me dire.

EUTROPE.

Rien n'eſt pourtant plus aſſuré.

HILAIRE.

Mais, Seigneur Eutrope, n'eſt-ce point auſſi quelque ſentiment de jalouſie qui s'eſt emparé de votre imagination ? Souvent les Amans trop délicats prennent l'ombre pour le corps, & le faux pour le vrai.

EUTROPE.

Encore une fois, Monſieur Hilaire, c'eſt la vérité.

HILAIRE.

Mais de qui tenez-vous la choſe ?

EUTROPE.

Je la tiens d'un billet cacheté, qu'on a envoyé chez moi, en mon abſence, ſans ſavoir de quelle part il vient ; je n'en connois pas même l'écriture.

HILAIRE.

Pourroit-on voir ce billet ?

EUTROPE.

Facilement, le voilà.

HILAIRE, *lit.*

A Monsieur Eutrope.

» Un intérêt particulier, qui me regarde, m'obli-
» ge à vous avertir que Madame Dorothée, Niece
» de Monſieur Hilaire, de laquelle vous êtes ſi paſ-
» ſionnément amoureux, aime un Cavalier qui vous

» est inconnu, & qu'ils se voyent tous les jours à » la promenade. Vous pouvez vous éclaircir aisé- » ment de cette vérité.

EUTROPE.

C'est ce que je n'ai pas manqué de faire ; & je la vis hier, dans le Bois de Boulogne, en grande conversation avec un Monsieur que je ne connois point.

HILAIRE.

Hors du Carrosse ?

EUTROPE.

Hors du Carrosse, & se promener avec lui assez familiérement.

HILAIRE.

Vous me surprenez. Je veux tout à-l'heure éclaircir cette affaire devant vous, & lui en faire reproche.

EUTROPE.

Non, ce n'est pas ce que je demande : Je craindrois qu'elle ne s'irritât contre moi, & qu'elle ne trouvât mauvais que je censurasse ses actions avant que d'être son époux. Je ne veux pas même qu'elle sache que ce rapport vienne de ma part.

HILAIRE.

Je vous entends, Seigneur Eutrope, il suffit, vous aimez ma Niece ?

EUTROPE.

On ne ſauroit en douter, ſans me faire injure.

HILAIRE.

Seigneur Eutrope, je vous ai promis ma Niece, & je vous la promets encore : dans trois jours, au plus tard, elle ſera vôtre femme.

EUTROPE.

Vous me mettrez par-là au comble de la joie.

HILAIRE.

Allez, ſoyez en repos. Vous aurez de mes nouvelles dans peu.

SCENE IV.

HILAIRE, *ſeul.*

JE dois promptement m'inſtruire de tout ceci. Holà, Cocher; Morille.

SCENE V.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE.

QUE vous plaît-il, Monſieur ? Faut-il mettre les chevaux au carroſſe ? Ils ſont en bon état. Auſſi je puis dire, ſans vanité, que, dans tout Paris, il n'y a point de Cocher qui prenne tant de ſoin de ſes chevaux que moi : je viens de les ramener de chez le Maréchal.

HILAIRE.

Pourquoi les as-tu menés chez le Maréchal ?

MORILLE.

C'eſt qu'il y en avoit un, Monſieur, à qui un fer s'étoit caſſé en revenant de l'abreuvoir, & qu'à l'autre il y manquoit cinq ou ſix clous.

HILAIRE.

Tu as bien la mine de t'entendre avec le Maréchal & le Charron pour manger, avec eux, le fer, le bois & les clous.

MORILLE.

Je ne ſuis point de ces frippons-là, & vous ne me connoiſſez pas. Je ſais que la plupart des Cochers s'entendent avec le Sellier, le Maréchal & le Char-

ron, pour attraper de quoi boire : mais je n'ai rien à craindre là-dessus.

HILAIRE.

Je crois que tu vaux bien mieux que les autres ! Dis-moi un peu quel est ce Muguet qui se rencontre à toutes les promenades que fait ma Niece ; & qui, hier encore, dans le Bois de Boulogne, se promenoit tête à tête avec elle, dans des lieux écartés des routes ordinaires.

MORILLE.

Des routes ordinaires ?

HILAIRE.

Oui, des routes ordinaires.

MORILLE.

Je ne sais ce que c'est, Monsieur.

HILAIRE.

Comment, tu ne sais ce que c'est ?

MORILLE.

Non, Monsieur.

HILAIRE.

Veux-tu soutenir que cela n'est pas véritable ?

MORILLE.

Moi, Monsieur, vous voyez que je ne soutiens rien.

HILAIRE.

On t'a fait le bec, & on t'a donné la piece blanche pour te taire : mais il faut que tu me diſes tout maintenant la vérité.

MORILLE.

Je vous la dis.

HILAIRE.

Qu'eſt-ce que tu me dis ?

MORILLE.

Je vous dis que je ne ſais ce que c'eſt.

HILAIRE.

Oſes-tu mentir avec tant d'impudence ?

MORILLE.

Je ne ments point.

HILAIRE.

Tu ne ments point, pendart ? C'eſt une choſe que j'ai vue de mes propres yeux.

MORILLE, *embarraſſé.*

Vous l'avez donc vu tout ſeul ; car... pour moi... je n'ai rien vu. (*à part.*) Que faire ici ?

HILAIRE.

As-tu l'effronterie de m'aſſurer que tu n'as rien vu ? Hem ? réponds, parle.

MORILLE.

Monſieur, j'aime mieux me taire que de mal parler.

HILAIRE.

Ne crois pas te ſauver par le ſilence, je veux que tu parles.

MORILLE.

Mais, en parlant, que faut-il que je diſe?

HILAIRE.

Il faut dire ce que tu ſais.

MORILLE.

Je ne ſais rien.

HILAIRE.

Quoi! tu perſiſteras à nier toujours? Par la mort...

MORILLE, *à part.*

Il faut ici payer d'eſprit. (*haut.*) Eſt-ce que je prends garde aux choſes que fait un Maître ou une Maîtreſſe? Je ne penſe qu'à mener mon carroſſe, & à faire ce qu'on me commande.

HILAIRE.

Je veux ſavoir abſolument quel eſt ce drôle avec qui elle a des intelligences.

MORILLE.

Monſieur, il ne faut jamais qu'un ſerviteur mette le nez dans les affaires de ceux dont il mange le pain, à moins qu'ils ne l'ordonnent.

HILAIRE.

Hé bien, je t'ordonne de me dire, ſur l'heure, quel eſt ce Monſieur avec qui ma Niece a commerce.

MORILLE.

Ce n'eſt point aux Valets à s'ingérer de pénétrer les actions des perſonnes qu'ils ſervent.

HILAIRE.

Veux-tu répondre à ce que je te demande ?

MORILLE.

Ce n'eſt point là mon humeur.

HILAIRE.

Je perds patience.

MORILLE.

Depuis deux mois que je vous ſers, je ne crois pas que vous puiſſiez vous plaindre de ma langue.

HILAIRE.

Le diable t'emporte !

MORILLE.

Nous ſavons la gouverner.

HILAIRE.

Que la peſte t'étouffe !

MORILLE.

Vous voulez ſans doute m'éprouver ; mais vous ne m'y tenez pas.

HILAIRE.

Que le Ciel te confonde !

MORILLE.

Je ne ſuis pas de ces gens qui s'abandonnent à parler de leur Maître à tort & à travers.

HILAIRE.

Que la foudre t'écraſe !

MORILLE.

Nous ſavons vivre, Dieu merci.

HILAIRE.

Oh ! je n'en puis plus.

MORILLE.

Il faut, dans le monde, tout voir, tout entendre, & ſe taire.

HILAIRE.

Maraud, je te....

MORILLE.

C'eſt la maxime des grands hommes.

HILAIRE.

Ah ! je déteſte....

MORILLE.

Quoique je ne ſois qu'un Cocher, j'ai de la morale ; & je puis dire, ſans vanité, que j'ai vu, lu, & retenu ; & que....

HILAIRE.

Ah ! bourreau ! il faut que je t'étrangle.

MORILLE.

Tout doux, tout doux, Monſieur ; vous vous mettez en colere.

HILAIRE.

Hé ! n'en ai-je pas raiſon, chien que tu es ?

MORILLE.

Monſieur, ſans vous emporter ſi fort, faites-moi, s'il vous plaît, la grace de m'écouter.

HILAIRE.

Çà, que veux-tu me dire ?

MORILLE.

Faiſons-nous juſtice. Seriez-vous bien-aiſe, Monſieur, que j'allaſſe découvrir à Madame votre Niece l'intrigue ſecrette que vous avez avec certaine Bourgeoiſe que je fais entrer ſans bruit deux fois la ſemaine par la porte de derriere, & que je conduis, par votre ordre, juſqu'au petit degré qui rend à votre Garderobe ? Plaît-il ?

HILAIRE.

Il n'eſt pas à préſent queſtion de cela.

MORILLE.

Il eſt vrai ; mais c'eſt pour vous faire connoître qu'un Domeſtique doit être diſcret, & qu'il ne faut

jamais qu'il s'émancipe de raiſonner ſur les choſes qui regardent ſes Supérieurs.

HILAÏRE.

Eſt-ce là tout ce que tu as à me dire ? Et n'aurai-je point d'autres raiſons de toi ?

MORILLE.

Il feroit beau voir, vraiment, qu'après m'avoir honoré de votre confiance, j'allaſſe imprudemment faire éclater cet agréable joli petit commerce, & que....

HILAIRE, *lui donnant un ſoufflet.*

Oh ! morbleu, c'en eſt trop.

MORILLE.

Vous avez grand tort, Monſieur ; vous voyez que je parle raiſon.

HILAIRE.

Et moi, je réponds ainſi.

MORILLE.

La réponſe eſt violente, & je ne m'en accommode nullement. (*à part.*) Peſte ſoit des amours de mon Maître !

HILAIRE.

Holà, quelqu'un. Il faut tenter une autre voie.

SCENE VI.

MORILLE, HILAIRE, ROLINE.

ROLINE.

QUE voulez-vous, Monſieur?

HILAIRE.

Qu'on faſſe venir ma Niece.

ROLINE.

Elle eſt empêchée, Monſieur.

HILAIRE.

A quoi faire?

ROLINE.

Elle fouette le petit Laquais.

HILAIRE.

Elle le fouettera une autre fois, qu'elle vienne tout maintenant.

SCENE VII.

MORILLE, HILAIRE.

MORILLE, *bas.*

JE crains bien que la Niece....

HILAIRE.

Que dis-tu entre tes dents ?

MORILLE.

Je dis, Monſieur, que je n'aime point une telle réponſe, & que nous ne mangerons pas un minot de ſel enſemble.

HILAIRE.

Coquin ! ſi je prends un bâton....

MORILLE, *voulant s'en aller.*

Oh ! prenez tout ce qu'il vous plaira.

HILAIRE.

Où vas-tu ?

MORILLE.

Je vais voir à mes chevaux qui m'appellent.

HILAIRE.

Tes chevaux n'ont que faire de toi, demeure-là.

MORILLE.

J'obéis ; mais, ſi vous me frappez davantage, je quitte tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

HILAIRE, DOROTHÉE, MORILLE.

DOROTHÉE.

ON dit que vous me demandez, mon Oncle ?

HILAIRE.

Oui, venez-çà. Quel eſt ce Monſieur qui, depuis quelque tems, s'empreſſe à ſe trouver à toutes les promenades que vous faites, & avec qui vous étiez hier en grande converſation dans le Bois de Boulogne ?

DOROTHÉE.

Moi ! mon Oncle ?

HILAIRE.

Oui, vous.

DOROTHÉE.

Je ne ſais ſi Morille auroit fait quelque impoſture.

MORILLE.

Moi, je n'en fis jamais. Il y a une heure qu'on me querelle & qu'on me bat, pour me forcer à dire ce que je ne ſais point ; mais je ſuis incorruptible.

HILAIRE, *à Morille.*

Tais-toi. (*à Dorothée.*) Et vous, répondez.

DOROTHÉE, *ſe raſſurant.*

Je ne ſais, mon Oncle, de qui vous me parlez; & l'on me prend ſans doute pour une autre.

HILAIRE.

Il eſt inutile de vouloir nier la vérité : c'eſt une choſe que j'ai vue.

DOROTHÉE.

Ah ! mon Oncle, je n'ai rien à répondre, là-deſſus.

HILAIRE.

Vous avouez donc que la choſe eſt véritable ?

DOROTHÉE.

Non pas, mon Oncle, s'il vous plaît. Je vous dirai ſeulement que ce n'eſt point à moi à combattre vos ſentimens ; & que, quand il y auroit du menſonge, je dois être toujours dans le reſpect.

HILAIRE.

Fort bien ! On appelle cela ſe ſauver par les marais. Ecoutez, ma Niece, vous ſavez que vous êtes promiſe à Monſieur Eutrope ; que c'eſt un homme qui vous aime ; & que, d'ailleurs, il eſt en droit, quand il voudra, de nous faire un procès qui nous coûteroit plus de dix mille écus, ſi nous venions à le perdre : ainſi préparez-vous à l'épouſer au plutôt.

DOROTHÉE.

Tout ce qu'il vous plaira, mon Oncle.

HILAIRE.

C'eſt bien dit. Cependant, juſqu'au jour de votre mariage, je vous défends de ſortir du logis, ſans mon conſentement; (*à Morille.*) & à toi, de mettre les chevaux au carroſſe, ſans ma permiſſion.

SCENE IX.

DOROTHÉE, MORILLE.

DOROTHÉE.

HÉ bien! Morille, que dis-tu de tout ceci?

MORILLE.

Hé! qu'en pourrois-je dire, Madame, ſinon que je vois vos amours & ceux de mon Maître en fort mauvaiſe poſture?

DOROTHÉE.

Quel remede! Morille?

MORILLE.

Ma foi, Madame, je n'en ſais point; car quel perſonnage voulez-vous que je faſſe à préſent? Vous avez voulu, de concert avec mon Maître, que je vinſſe ici me mettre Cocher, moi qui n'avois en ma vie mené de carroſſe. Je vous tiens fort heureuſe, que mon ignorance ne vous ait point fait caſſer le

cou, ou quelque membre. Mais aujourd'hui puis-je jouer un autre rôle, ſans que votre Oncle s'en apperçoive ?

DOROTHÉE.

Mais, Morille, tout eſt-il déſeſpéré ?

MORILLE.

Parbleu, j'y vois beaucoup d'apparence ; & c'eſt à vous à vous conſulter là-deſſus. Quant à moi, je ſuis d'avis de demander mon congé ; car le métier de Cocher, que je fais malgré moi pour ſervir vos amours, m'attirera ſans doute quelque maligne influence. Tout franc, je crains la deſtinée de Monſieur Phaëton ; c'eſt-à-dire, que la foudre ne tombe ſur mes épaules. Il me ſouvient que votre Oncle a déja commencé, par un ſoufflet, à faire le Jupiter ſur mon viſage.

DOROTHÉE.

J'en ſuis fâchée ; mais, pour adoucir en quelque façon ton déplaiſir, prends cette bague ; &, ſur-tout, ne m'abandonne point en l'état où je ſuis.

MORILLE.

Je crois qu'il eſt à propos que j'aille trouver mon Maître, pour l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

DOROTHÉE.

Fais enſorte que je puiſſe lui parler.

MORILLE.

Mais en quel lieu, Madame ?

DOROTHÉE.

Je ne ſais.

MORILLE.

Ni moi, à moins que vous ne me permettiez de l'introduire dans la maiſon.

DOROTHÉE, *s'en allant.*

Fais comme tu l'entendras.

MORILLE.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez.

SCENE X.

MORILLE, *ſeul.*

CETTE bague peut, en quelque maniere, amoindrir les chagrins qu'un ſoufflet inſpire, &.... Mais ne perdons point de tems, allons au plutôt chercher mon Maître.

SCENE XI.

JULIE, ROSETTE, ADRIAN.

ROSETTE.

AH ! Madame, regardez ! il me ſemble que voilà Morille ? Oui, c'eſt lui, il faudroit l'appeller.

JULIE.

Tais-toi, je ne veux pas que Liſidor ſache que je ſois en cette Ville.

ROSETTE.

Peut-être que ſi je parlois à Morille....

JULIE.

Fais ce que je t'ordonne, & non davantage.

ADRIAN.

Madame, vous êtes dans la maiſon de Monſieur Hilaire, de la Niece duquel, comme je vous ai dit, Monſieur Liſidor eſt paſſionnément amoureux.

JULIE.

Le traître ! le perfide !

ADRIAN.

Vous m'avez envoyé depuis un mois ici pour obſerver les actions de votre Amant ; ſoyez perſuadée que

que je n'y ai point perdu de tems, & que par mes lettres je vous en ai rendu un fidele compte.

JULIE.

Crois que je ſuis fort contente de tes ſoins, & que tu le ſeras de moi.

ADRIAN.

Madame, je ſuis votre ſerviteur. Mais que dites-vous du billet que j'ai écrit à Monſieur Eutrope, pour lui donner martel en tête, & traverſer votre Amant dans ſes nouvelles amours ?

JULIE.

Rien n'eſt mieux imaginé, & le tour eſt adroit.

ROSETTE.

Je vous avois bien dit, Madame, que mon frere en ſavoit bien long, & qu'il n'étoit pas un ſot; c'eſt un compere. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas riche, non plus que moi; mais il poſſede en fond d'eſprit plus de cinq cents écus de revenu.

ADRIAN.

Ma Sœur aime à plaiſanter.

ROSETTE.

Mais rends-moi raiſon ſur Morille, Cocher dans ce logis, lui qui n'a jamais mené de carroſſe.

ADRIAN.

N'ai-je pas dit à Madame que c'étoit ſûrement

une adreſſe pour faciliter leurs entrevues ; & que, dans toutes les promenades, j'ai remarqué que Monſieur Liſidor s'y rencontroit toujours ?

ROSETTE.

Il eſt vrai, excuſe ; c'eſt que j'ai la mémoire courte.

JULIE.

Laiſſe-nous, Adrian ; & va faire apporter mes hardes à l'Hôtellerie : ſur-tout, cache bien qui je ſuis.

ADRIAN.

Madame, ſoyez en repos.

SCENE XII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

QUE voulez-vous faire dans l'équipage où vous êtes, Madame ?

JULIE.

Hélas ! ma chere Roſette, l'état de mon ame eſt bien plus en déſordre. Faut-il que j'aime un homme ſi perfide ?

ROSETTE.

Il eſt vrai que Monſieur Liſidor ne fait pas trop bien ſon devoir ; &, qu'après les obligations qu'il vous a, il n'en uſe guere en galant homme. Mais c'eſt le procédé ordinaire de tous les infideles.

JULIE.

Que ne puis-je changer comme lui !

ROSETTE.

Ma foi, Madame, vous devriez oublier cet inconſtant.

JULIE.

Il eſt inconſtant ; mais Roſette, je l'aime

ROSETTE.

Il ne mérite pas que vous penſiez à lui. Conſidérez qu'au préjudice de la promeſſe de mariage qu'il vous a donnée, il cherche à vous manquer de foi ; chaſſez de votre mémoire ce volage, pour y laiſſer régner ſa trahiſon. Il faut que ce ſoit un grand ſcélérat : car, quand je me ſouviens des termes paſſionnés, dont il vous a tant de fois exprimé ſa tendreſſe, je ne ſais où j'en ſuis. Pour moi je vous confeſſe qu'à tout ce qu'il diſoit je donnois autant de croyance que vous ; & même j'en ſentois dans le cœur... des mouvemens... qui s'épandoïent par-tout, & qui inſpiroient... des deſirs.... En vérité, Madame, c'eſt un méchant homme ! Vous riez, c'eſt

quelque choſe ; mais, mort de ma vie ! je m'en vengerois.

JULIE.

Et que ferois-tu ?

ROSETTE.

J'en épouſerois un autre, à ſa barbe.

JULIE.

Ah ! Roſette ! quand on aime fortement, il n'eſt guere en notre pouvoir de faire ce que tu dis.

ROSETTE.

Merci de ma vie ! je n'en ferois point à deux fois. Tu en aimes un autre ? au diable, au diable.

JULIE.

Tu es bienheureuſe, Roſette, de ſavoir ſi facilement te défaire de ta paſſion.

ROSETTE.

Il ne faut que le vouloir, & l'on en vient à bout.

JULIE.

Pourtant, tu n'as pas entierement oublié Morille ?

ROSETTE.

Ma foi, Madame, je ne penſe plus à lui.

JULIE.

Cependant, quand tu l'as apperçu, tu n'as pu t'empêcher de faire paroître beaucoup d'émotion, & la s'eſt vu ſur ton viſage.

ROSETTE.

Je ne m'en défends pas. Vous ſavez que, quand on a eu de l'amitié, & qu'on revoit la perſonne qu'on a aimée, il eſt difficile qu'on ne reſſente à ſa vue certains petits remuemens... dans le cœur... qui.... Ne ſeriez-vous pas bien-aiſe de rencontrer Monſieur Liſidor?

JULIE.

Je ſerois ravie de le voir; mais je ſerois fâchée qu'il m'eût vue.

ROSETTE.

Mais, Madame, quel eſt votre deſſein?

JULIE.

Je ne le ſais pas bien encore, Roſette: mais le tems m'inſpirera les moyens néceſſaires pour triompher de mon inconſtant; &....

SCENE XIII.

ADRIAN, JULIE, ROSETTE.

ADRIAN.

AH! Madame, je viens de rencontrer, chemin faiſant, Merille & Monſieur Liſidor, qui ſans doute

dreſſent leurs pas de ce côté ; j'ai accouru pour vous en avertir.

JULIE.

Retirons-nous à l'écart, & tâchons de les obſerver.

SCENE XIV.

MORILLE, LISIDOR.

MORILLE.

MONSIEUR, demeurez autour d'ici, ſans vous impatienter. Je vais prendre mon tems pour tâcher à vous faire entrer dans l'endroit où je couche, comme nous l'avons concerté.

LISIDOR.

Va donc, Morille, & reviens promptement.

SCENE XV.

LISIDOR, *ſeul.*

JE brûle d'impatience de parler à ma chere Dorothée. J'eſpere que, lorſque nous ſerons enſemble,

nous trouverons les moyens de prévenir les malheurs qui nous menacent ; & je hazarderai toutes choſes pour avoir le bonheur d'être ſon époux.

SCENE XVI.

MORILLE, LISIDOR.

MORILLE.

MONSIEUR, tout eſt favorable pour vous couler dans mon taudis. Venez vîte : &, après, quand je trouverai l'occaſion, je ferai le reſte.

LISIDOR.

Maïs....

MORILLE.

Point de mais ; ſuivez-moi.

SCENE XVII.

ADRIAN, JULIE, ROSETTE.

ADRIAN.

HÉ bien ! Madame, vous ne pouvez plus l'ignorer.

JULIE.

Ah Ciel ! que viens-je de voir & d'entendre ? Le traître !

ROSETTE.

Madame, il faut entrer là-dedans, & frotter le Maître & le Valet comme tous les diables.

JULIE.

Le lâche ! le ſcélérat ! Adrian, va-t-en au logis, & fais ce que je t'ai dit.

ADRIAN.

Suffit, Madame.

SCENE XVIII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

LE fourbe ! me trahir ainſi !

ROSETTE.

Tout franc, ſi j'aimois, comme vous aimez, j'aurois déja mis le feu à la maiſon.

JULIE.

La violence eſt ici bien moins néceſſaire que l'adreſſe.

ROSETTE.

Il s'en ſouviendroit. Mais que prétendez-vous faire ? Quant à moi, j'enrage de battre. Ah ! que je prendrois un grand plaiſir à bourrer un infidele, & à lui faire rentrer dans le ventre ſa perfidie & ſon inconſtance !

JULIE, *après avoir un peu rêvé.*

Ceſſe tes emportemens, baiſſe ta coëffe, heurte, & demande le Maître de la maiſon.

ROSETTE.

Pourquoi cela, Madame ?

JULIE.

Garde le ſilence, & me laiſſe agir.

ROSETTE.

Mais ſi Morille vient à paroître, je commencerai d'abord à lui donner ſur les oreilles.

JULIE.

Non, je te le défends ; tu ruinerois par-là le deſſein que j'ai pris. Ne bouge, j'y vais moi-même ; mais, ſur-tout, ne parle point.

(*Elle baiſſe ſa coëffe.*)

ROSETTE, *baiſſant ſa coëffe.*

Il faudra ſe contraindre.

(*Julie heurte à la porte de M. Hilaire.*)

SCENE XIX.

HILAIRE, [illegible] JULIE

[illegible]

HILAIRE.

Que [illegible], Madame ?

JULIE.

Je [illegible] Monsieur Hilaire, je Madame de ce [illegible].

HILAIRE.

Vous [illegible], Madame.

JULIE, *à [illegible]*.

Ah ! s'il est ainsi, Monsieur, souffrez que j'implore votre [illegible].

HILAIRE, *la relevant.*

Contre qui, Madame ?

JULIE.

Contre un perfide, un traître, un scélérat, que vous avez chez vous.

HILAIRE.

Et quel est-il, Madame ?

JULIE.

C'eſt... C'eſt Morille, Monſieur, votre Cocher.

HILAIRE.

Et que vous a-t-il fait ?

JULIE.

Hélas ! plutôt, que ne m'a-t-il point fait ? Il m'a abandonnée miſérablement avec deux pauvres petits enfans.

HILAIRE.

Comment ! êtes-vous ſa femme ?

JULIE.

Oui, Monſieur, pour mon malheur.

HILAIRE.

Il ne m'avoit point dit qu'il fût marié ; mais la plupart des Serviteurs en uſent de la ſorte, pour ſe conſerver une condition. Çà, que ſouhaitez-vous de moi ?

JULIE.

Je voudrois ſeulement le voir, & que vous vouluſſiez prendre la peine de nous remettre bien enſemble.

HILAIRE.

De tout mon cœur. Mais voyons un peu votre viſage.

JULIE, *levant ſa coëffe.*

Volontiers.

SCENE XX.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

MA foi, Madame, je crois que ce Monſieur Hilaire ſe ſent remuer.... dans lui.... quelque choſe pour vous.

JULIE.

Qu'importe ?

ROSETTE.

Il embraſſe votre intérêt avec beaucoup de chaleur ; & cela ſignifie que vos yeux lui inſpirent de certains ſentimens, qui.... Enfin vous m'entendez.

JULIE.

Cela m'eſt fort indifférent : mais je ſuis bien-aiſe de l'engager dans mes intérêts.

ROSETTE.

Vous ne vous y prenez pas mal. Mais, s'il vous plaît, Madame, à quoi bon dire que vous êtes la femme de Morille ? Je n'y comprends rien.

JULIE.

N'en ſois point jalouſe : c'eſt pour mieux ména-

JULIE.

Que je vous ſuis redevable !

HILAIRE.

Point ; au contraire, c'eſt moi qui, en vous ſervant, trouve que je vous ſuis encore redevable. Une femme auſſi belle & auſſi bien faite, mérite aſſurément qu'on ait de la tendreſſe pour elle.... C'eſt un pendart. Quelle eſt cette autre Dame ?

JULIE.

C'eſt une de mes parentes. Ma Couſine, ſaluez Monſieur.

ROSETTE, *levant ſa coëffe.*

Je ſuis ſa très-humble ſervante.

HILAIRE.

Elle eſt aſſez jolie ; mais, tout franc, vous l'êtes encore plus qu'elle. Je vais faire ouvrir mon appartement, pour vour y faire entrer, & enſuite nous nous expliquerons avec lui de la bonne maniere.

SCENE XX.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

MA foi, Madame, je crois que ce Monſieur Hilaire ſe ſent remuer.... dans lui.... quelque choſe pour vous.

JULIE.

Qu'importe ?

ROSETTE.

Il embraſſe votre intérêt avec beaucoup de chaleur ; & cela ſignifie que vos yeux lui inſpirent de certains ſentimens, qui.... Enfin vous m'entendez.

JULIE.

Cela m'eſt fort indifférent : mais je ſuis bien-aiſe de l'engager dans mes intérêts.

ROSETTE.

Vous ne vous y prenez pas mal. Mais, s'il vous plaît, Madame, à quoi bon dire que vous êtes la femme de Morille ? Je n'y comprends rien.

JULIE.

Je ſois point jalouſe : c'eſt pour mieux ména-

SCENE XXIII.

MORILLE, HILAIRE.

MORILLE.

QUE vous plaît-il, Monsieur ?

HILAIRE.

Venez çà, maraud : venez çà, pendart. N'avez-vous point de honte de faire ce que vous faites ?

MORILLE.

Moi, Monsieur ?

HILAIRE.

Oui, toi ; oui, toi.

MORILLE.

Et que fais-je, Monsieur ?

HILAIRE.

Comment ! traître, ce que tu fais ?

MORILLE, *bas.*

Je tremble. (*haut.*) J'ignore, Monsieur, ce que vous voulez me dire.

HILAIRE.

Je veux dire que tu es un coquin ſieffé, & que tu

SCENE XXIII.

MORILLE, HILAIRE.

MORILLE.

QUE vous plaît-il, Monsieur ?

HILAIRE.

Venez çà, maraud : venez çà, pendart. N'avez-vous point de honte de faire ce que vous faites ?

MORILLE.

Moi, Monsieur ?

HILAIRE.

Oui, toi ; oui, toi.

MORILLE.

Et que fais-je, Monsieur ?

HILAIRE.

Comment ! traître, ce que tu fais ?

MORILLE, *bas.*

Je tremble. (*haut.*) J'ignore, Monsieur, ce que vous voulez me dire.

HILAIRE.

Je veux dire que tu es un coquin ficffé, & que tu

mériterois une punition rigoureuſe, pour t'apprendre à faire ce que tu dois.

MORILLE, *à part.*

Tout eſt perdu.

HILAIRE.

Allons, qu'on ſe repente de ſon crime, & qu'on m'avoue la vérité.

MORILLE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira. (*à part.*) Que mon Maître n'eſt-il hors d'ici ?

HILAIRE.

Trahir une perſonne pour qui tu devrois avoir le dernier reſpect ! Qui te porte à faire une telle perfidie ?

MORILLE, *bas.*

Tout eſt découvert. (*haut.*) Monſieur, ...

HILAIRE.

Quoi ? Monſieur. Parlé.

MORILLE.

Monſieur.... Monſieur....

HILAIRE.

Hé bien ! quoi ?

MORILLE, *à genoux.*

Je vous demande pardon.

HILAIRE, *allant prendre Julie dans le cabinet.*

n'eſt pas à moi que tu dois demander pardon.

SCENE XXIV.

JULIE, HILAIRE, MORILLE.

HILAIRE, *amenant Julie qu'il a été prendre dans le Cabinet.*

C'Est à cette aimable perſonne que ta mauvaiſe humeur maltraite.

MORILLE.

Ah Ciel! que vois-je? Je ne ſais où j'en ſuis.

HILAIRE.

Te voilà tout interdit, coquin! Allons, qu'on l'embraſſe tout-à-l'heure devant moi; qu'on lui témoigne ſon repentir, & qu'on la prie de vouloir te pardonner. (*à Julie.*) Ne le voulez-vous pas bien?

JULIE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur.

HILAIRE.

Ah! pendart, tu ne mérites pas une femme ſi aimable. Allons donc, qu'on l'embraſſe.

MORILLE, *réſiſtant.*

Hé! Monſieur....

HILAIRE.

Vraiment, te voilà bien malade ! voyez qu'il eſt à plaindre ! Allons donc, qu'on l'embraſſe au plus vîte.

MORILLE, *allant pour l'embraſſer.*

Puiſque vous l'ordonnez, Monſieur, c'eſt de tout mon cœur.

JULIE.

Non, Monſieur, ſouffrez que je n'en faſſe rien ; il m'a refuſée en votre préſence, & il eſt juſte que je le refuſe à mon tour, afin qu'il recherche à mériter cette faveur.

HILAIRE.

Elle a, parbleu, raiſon ; & je n'en ferois pas moins en ſa place. Mais, pour l'amour de moi, touchez-vous dans la main.

JULIE, *préſentant ſa main.*

J'obéis à vos ordres avec bien du plaiſir.

MORILLE, *lui baiſe la main, & Julie la retire.*

Et moi pareillement.

HILAIRE, *ſerrant la main de Julie.*

J'ai de la joie de vous voir en bonne intelligence, & que ce ſoit par mon moyen.

JULIE.

Je vous remercie de toute mon ame.

MORILLE.

Monſieur, quand je ſerois auſſi rétif que mes che-

MORILLE.

Quoi ! vous êtes ma femme ?

JULIE.

Oui, oui, je la ſuis ; & tes débauches t'ont porté à me quitter pour une autre, qui ſans doute vaut moins que moi ; le Mans, où je ſuis née, eſt témoin de ce que je dis.

HILAIRE.

Voilà de nos débauchés, qui ſouvent abandonnent des femmes aimables, pour courir après des chevres coëffées.

JULIE.

Quel avantage aurois-je, s'il n'étoit pas mon mari, de venir ici me dire ſa femme ?

HILAIRE.

En effet. Qu'as-tu à répliquer là-deſſus ? Car, auprès d'elle, tu n'es qu'un magot.

MORILLE, *à part.*

Je n'y connois plus rien.

HILAIRE.

Hé bien ! que réponds-tu à cela ?

MORILLE.

Monſieur..... elle veut être ma femme, j'en demeure d'accord.

MORILLE.

Je n'y manquerai pas. (*à part.*) Ma foi, tout coup vaille, voyons où la choſe ira.

HILAIRE, *à Julie.*

Je cherche entiérement votre ſatisfaction.

JULIE.

Je vous en ai les dernieres obligations. (*à Morille.*) Remercie donc Monſieur de tant de graces qu'il nous fait.

HILAIRE.

Je l'en diſpenſe ; il faut un peu l'excuſer, il eſt tout étourdi du batteau.

MORILLE.

Un autre le ſeroit à moins. Monſieur, l'excès de mon ſilence vous explique.... ſouverainement.... que lorſqu'une reconnoiſſance eſt fondée.... dans le fondement d'un cœur....

HILAIRE.

C'eſt fort bien dit. (*à Julie.*) Je vais retenir votre parente avec moi. Un tiers eſt toujours incommode en de pareilles rencontres.

JULIE.

Souffrez qu'elle vienne un moment ici ; après elle ſortira.

HILAIRE.

Vous avez vos raiſons pour cela, que je ne veux point

vaux..., je ne pourrois.... cependant m'empêcher.... de... vous témoigner... la reconnoiſſance que j'ai... de voir... que malgré.... Monſieur, je ſuis... votre ſerviteur. (*à part.*) Parbleu, je n'y vois goute.

HILAIRE.

Voilà qui ne va pas mal. Il faut, pour bien fomenter ce raccommodement, que vous demeuriez dans mon logis avec votre mari. Ma Niece ſe marie au plus tard dans trois jours; & j'ai beſoin, en ſon abſence, d'une perſonne qui prenne ſoin de ma maiſon; je ſerai ravi d'en mettre la conduite entre vos mains. Qu'en dites-vous?

JULIE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

HILAIRE, *à Morille.*

Et toi, qu'en dis-tu?

MORILLE.

Je ne m'oppoſe à rien, Monſieur. (*à part.*) Je ne comprends point tout ceci.

HILAIRE.

Votre réunion ne ſera pas bien faite que vous n'ayez couché enſemble.

MORILLE, *à part.*

Je voudrois voir cela.

HILAIRE.

Qu'on faſſe déſormais ſon devoir, & que je n'entende aucune plainte.

MORILLE.

Je n'y manquerai pas. *(Bas.)* Ma foi, mon coup valait, vous m'en remettrez un.

HILAIRE, *à Julie.*

Je reconnais vainement votre fantaisie.

JULIE.

Je vous en ai les dernières obligations. *(à Morille.)* Remercie aussi Monsieur de tant de grâces qu'il nous fait.

HILAIRE.

Je l'en dispense ; il faut un peu l'accoutumer, il est pour commencer un barreau.

MORILLE.

Un autre le ferait à moins. Monsieur, l'excès de mon silence vous explique.... souverainement.... que toute une reconnaissance est fondée.... dans le fondement d'un cœur....

HILAIRE.

C'est fort bien dit. *(à Julie.)* Je vais reconduire votre parente avec moi. Un tiers est toujours incommode en de pareilles rencontres.

JULIE.

Souffrez qu'elle vienne un moment ici ; après elle sortira.

HILAIRE.

Vous avez vos raisons pour cela, que je ne veux point

point pénétrer. Quand vous jugerez à propos qu'elle vous laiſſe ſeuls, Morille prendra le ſoin de la mettre entre les mains de Roline. Soyez perſuadée de mon eſtime.

JULIE.

J'aurois tort d'en douter.

SCENE XXV.

JULIE, MORILLE.

JULIE.

NOus voici maintenant comme je l'ai ſouhaité. Or çà, Monſieur le faquin, que me direz-vous ?

SCENE XXVI.

ROSETTE, JULIE, MORILLE.

ROSETTE *accourant, & le prenant au collet.*

C'EST à ce coup que nous te tenons, pendart.

MORILLE.

Ah ! c'eſt Roſette !

ROSETTE.

Eh ! oui, c'eſt Roſette.

MORILLE.

Eh ! c'eſt le Diable !

ROSETTE.

Qui t'emporte. Mais, réponds à Madame.

MORILLE.

Que veux-tu que je lui réponde ? Elle ſe dit ma femme, elle a des enfans de moi, tout le Mans le ſait ; je ne comprends point ce qu'elle veut par-là.

JULIE.

Je veux, par-là, prévenir tes fourberies, & m'expliquer avec toi ſur les perfidies de ton Maître.

MORILLE.

Je ne ſuis point un fourbe. Mais, Monſieur Hilaire vous a-t-il cauſé quelque déplaiſir ?

JULIE.

Ce n'eſt pas de Monſieur Hilaire que je parle, c'eſt du traître Liſidor, chien !

MORILLE.

Madame, il y a trois mois que je ne ſuis plus avec lui, & que je ne l'ai vu.

JULIE.

L'effronté menteur ! Il n'eſt donc pas amoureux de la Nièce de Monſieur Hilaire ? Et tu ne t'es pas

mis Cocher céans, pour ſervir ſes nouvelles amours ? Hem ?

MORILLE.

Cela n'eſt point vrai.

ROSETTE *lui donnant un ſoufflet.*

Impudent ! un démenti mérite un ſoufflet : nous ſavons tes ruſes.

MORILLE.

Morbleu ! je n'entends point de raillerie.

ROSETTE.

Oh ! tu n'y es pas encore ; je t'en dois bien d'autres. Mais réponds, réponds à Madame, & dis la vérité ; car, autant de fois que tu mentiras, autant de ſoufflets.

JULIE.

Où eſt-il Liſidor ?

MORILLE, *voulant s'en aller.*

Qu'il ſoit où il voudra, ce n'eſt pas mon affaire.

JULIE, *l'arrêtant.*

Non, non, tu ne ſortiras point.

MORILLE, *réſiſtant.*

Madame, laiſſez-moi.

JULIE.

Ah ! maraud, il faut que je t'étrangle.

[redacted]

[redacted]

[redacted]

MORILLE.

Monſieur, ce ſont deux carogues qui ne vous diſent pas la vérité ; & je vais vous faire connoître.

HILAIRE, *le repouſſant.*

Taiſez-vous, impudent, taiſez-vous ; autrement je vous traiterai comme vous le méritez. (*à Julie.*) Votre intérêt m'eſt cher. (*à Morille.*) Allons, qu'on aille à ſon écurie, & qu'on nous laiſſe ici.

JULIE, *ſe mettant devant.*

Non, Monſieur, je ne ſouffrirai point qu'il ſorte, il y va trop du vôtre.

HILAIRE.

Comment ?

JULIE.

Il faut que vous ſachiez ſa trahiſon : je ne puis plus la celer. Il a fait cacher, depuis une demi-heure, un homme céans, qui ſans doute y eſt encore ; il eſt important que vous ſachiez à quel ſujet.

HILAIRE.

Que me dites-vous là ?

JULIE.

Je vous dis la vérité ; nous l'avons vu.

ROSETTE.

Rien n'eſt plus aſſuré, Monſieur ; & c'eſt ce que nous lui reprochions quand il nous a battues.

HILAIRE.

Il y a de la vraiſemblance à ce que vous dites. C'eſt peut-être un certain drôle, qui, dit-on, en veut à ma Nièce, & qui, poſſible, a de l'intelligence avec lui. (*à Morille.*) Quel eſt cet homme ?

MORILLE, *embarraſſé.*

Monſieur.... Je ne ſais pas....

HILAIRE.

Par la mort ! par la ventre ! Je le veux ſavoir, ou je t'eſtropie.

MORILLE.

Monſieur, je vous demande pardon : c'eſt un de mes amis, fort galant-homme, qui, pour une action d'honneur, appréhende la Juſtice, & qui, pour ſa ſûreté, m'a prié inſtamment de le cacher deux ou trois jours dans votre maiſon ; &.... je l'ai mis dans le grenier.

HILAIRE.

Quoi ! ſans ma permiſſion ?

MORILLE.

Excuſez-moi, Monſieur, je n'ai pas encore trouvé le tems de vous en parler.

JULIE.

Croyez, Monſieur, qu'il vous abuſe ; les bontés que vous m'avez témoignées, me forcent à prendre ici votre intérêt contre le ſien.

HILAIRE, *la careſſant.*

Que ne vous dois-je point !

JULIE.

Si vous voulez que je vous en diſe davantage, faites venir cet homme en ce lieu, & que, devant eux, vous ſoyez inſtruit de toutes choſes.

MORILLE.

Il faut vous ſatisfaire. (*à Morille.*) Je commence à me perſuader que tu es un fourbe. Donne-moi la clef.

MORILLE.

J'y vais avec vous, Monſieur.

HILAIRE.

Je ne le veux pas, demeure-là.

JULIE.

Empêchez ſur-tout que cet homme ne ſorte de chez vous, & pour cauſe.

HILAIRE.

Laiſſez-moi faire. (*à Morille.*) Donne-moi donc la clef.

MORILLE.

La voilà.

HILAIRE, *à Julie.*

Vous ſerez contente.

SCENE XXVIII.

JULIE, ROSETTE, MORILLE.

ROSETTE.

HÉ bien ! Monſieur le fripon, voilà tantôt toutes vos tromperies à bout.

MORILLE.

Que veux-tu que j'y faſſe ? Eſt-ce ma faute ?

ROSETTE.

A qui donc, chien de pendard ?

MORILLE.

A la violente humeur de mon Maître, qui m'a contraint à faire tout ce que j'ai fait. Mais, Roſette, ma chere Roſette, ſuis-je indigne du pardon que je demande ? Madame, je ſuis perdu, ſi vous n'avez pitié de moi.

ROSETTE.

Tu fais le chien couchant à préſent.

MORILLE.

Roſette, ma chere Roſette, par l'amour que j'ai pour toi, porte Madame à me pardonner ; quoique, Dieu me damne, je ne ſois point coupable.

ROSETTE.

Madame, il s'explique à cœur ouvert.

JULIE.

Crois-tu qu'il ſoit véritable?

MORILLE.

Oui, la peſte m'étouffe, ou le diable m'emporte.

ROSETTE.

Penſes-tu qu'on te croye pour jurer?

MORILLE.

Quoi! Roſette, ſeras-tu une roche pour Morille? N'auras-tu point compaſſion de ſes larmes? Et ne ſauroit-on te toucher par quelque endroit? Roſette! Roſette!

ROSETTE, *à Julie.*

Madame, ſes pleurs me percent l'ame, & je vous demande ſa grace.

JULIE.

Hé bien! je lui pardonne à ta conſidération.

MORILLE.

Ah! me voilà content. Arrive tout ce qu'il pourra maintenant; j'ai votre appui, c'eſt aſſez.

ROSETTE.

Mort de ma vie! n'y retourne pas; autrement....

MORILLE, *l'embraſſant.*

Roſette, crois que je ſuis au déſeſpoir de t'avoir déplu, & que, quand il iroit de la potence....

SCENE XXIX.

LISIDOR, les mêmes.

LISIDOR, *de dedans la chambre de Morille, appellant.*

MORILLE.

SCENE XXX.

MORILLE, JULIE, ROSETTE.

MORILLE.

C'EST Liſidor; comment voulez-vous arranger tout ceci?

JULIE.

Je ne ſais. Le traître!

ROSETTE.

Il faut nous éloigner un peu, l'écouter, & le con-

vaincre de ſon infidélité. Toi, prends garde de nous trahir : fais-le jaſer, ou bien tu verras....

MORILLE.

Laiſſez-moi faire, & profitez des circonſtances.

SCENE XXXI.

LISIDOR, MORILLE, JULIE *dans le fond, avec* ROSETTE.

LISIDOR.

Eh bien ! Morille, Dorothée ne vient point : je ne puis reſter enfermé plus long-temps. Mon impatience ne me permet plus d'attendre ; je veux entrer chez elle, au hazard de tout ce qui pourra arriver.

MORILLE.

Ah ! Monſieur, gardez-vous-en bien, vous gâteriez toutes vos affaires. Modérez un peu cet empreſſement, & parlons de bonne foi. Je ne vous crois pas ſi fort amoureux, que vous le dites, de Dorothée.

LISIDOR.

Que dis-tu, Morille ? au-delà de toute expreſſion.

MORILLE.

Du moins vous le croyez ; & vous êtes abſolument déterminé à lui ſacrifier Julie qui vous aime tant, Julie qui eſt cent fois plus jolie qu'elle ?

LISIDOR.

Ah ! Morille, quelle différence ! Julie eſt belle, j'en conviens ; mais ſa beauté eſt trop vive, trop pétulante. Dorothée a ce je ne ſais quoi qui frappe, qui entraîne ; enfin, j'en ſuis fou.]

JULIE, *dans le fond.*

Le perfide !

LISIDOR.

Hein ? Que dis-tu ?

MORILLE.

Rien du tout.

LISIDOR.

Que parles-tu de perfidie ?

MORILLE.

Moi, Monſieur, je n'ai rien dit. Je pourrois pourtant, ſans vous offenſer, vous donner ce nom : car, enfin, vous quittez bien légérement une femme qui vous adore, pour une perſonne qu'à peine vous connoiſſez, qui a des engagemens avec un autre, que M. Hilaire ne vous accordera jamais, & qui, entre nous, n'eſt qu'une coquette.

LISIDOR.

Morille !

MORILLE.

Oui, Monſieur, Coquette, je le ſoutiens ; car, enfin....

LISIDOR.

Taiſez-vous, Monſieur le fat. Je hais les remontrances, vous le ſavez ; ainſi finiſſons.

JULIE, *dans le fond.*

Le traître !

ROSETTE, *dans le fond.*

Oh ! je n'y puis tenir. Ah ! ſi j'oſois, que j'aurois de plaiſir à vous venger !

LISIDOR.

Que marmotes-tu entre tes dents ?

MORILLE.

Je dis, Monſieur, que je crois que Julie peut ſe venger ; que vous auriez mieux fait de vous marier avec elle ; & que j'ai dans la tête que vous l'épouſerez.

LISIDOR.

Moi ? Quelle folie !

MORILLE.

Folie, tant qu'il vous plaira ; mais j'ai cette

idée-là, vous dis-je; & vous l'épouſerez, Monſieur.

LISIDOR.

Jamais. D'ailleurs, Julie n'eſt point ici.

MORILLE.

Qu'en ſait-on ?

LISIDOR.

Que dis-tu ? D'où te viennent ces ſoupçons ?

MORILLE.

Le voici. J'ai rêvé cette nuit qu'elle étoit arrivée avec Roſette : elles m'ont aſſommé de coups; &, en vérité, je m'en ſens encore. Monſieur, les ſonges deviennent quelquefois des réalités.

LISIDOR.

Quelle extravagance ! mais laiſſons tout cela, & ne ſongeons qu'à Dorothée.

MORILLE.

Soit, n'en parlons plus. Auſſi bien ſuis-je maintenant occupé d'une affaire plus importante. Depuis que je ne vous ai vu, il m'eſt tombé ſur les bras une femme.

LISIDOR.

Une femme ?

MORILLE.

Oui, Monſieur, la mienne.

LISIDOR.

Comment ! tu es marié ?

MORILLE.

Je n'en ſavois rien ; mais elle me l'a ſoutenu. J'ai deux petits enfans d'elle, à ce qu'elle dit. Cela eſt touchant, comme vous le voyez. J'ai diſputé cependant. Cela nous avoit brouillés ; mais, Monſieur Hilaire nous a raccommodés.

LISIDOR.

Et où eſt-elle ?

MORILLE.

Ici.

LISIDOR.

Où donc ?

MORILLE.

Là. Tournez la tête.

LISIDOR.

Que vois-je ? C'eſt Julie !

JULIE.

Oui, traître, c'eſt Julie, convaincue de toutes tes perfidies, qui va faire ſuccéder, à l'amour le

plus tendre, la haîne la plus forte. Je ſuis connu de Monſieur Hilaire ; je vais-lui révéler ton intrigue avec ſa Nièce, empêcher ton union avec elle, & t'abandonner enſuite à tes remords & à ton déſeſpoir.

LISIDOR.

Ah ! Madame ! arrêtez, & ne faites point d'éclat ; je vous en conjure.

ROSETTE.

Point de foibleſſe, Madame.

LISIDOR.

Arrêtez, vous dis-je, belle Julie.

ROSETTE.

Entrons, peignons l'infidele avec les couleurs les plus noires. Diſons que c'eſt un ſuborneur qui veut déshonorer ſa famille. Ah ! jarni, ſi Monſieur Hilaire pouvoit prendre feu, & venger à bons coups de bâton la honte de ſa Nièce, que je ſerois contente ! Il faut des exemples, Mademoiſelle, & apprendre à vivre à tous ces petits Meſſieurs qui promettent d'épouſer, très-réſolus de n'en rien faire.

LISIDOR.

Roſette, ma chere Roſette, je promets de réparer mes torts.

ROSETTE.

Point de grace. Ah ! demandez à Morille comme je traite les inconſtants.

MORILLE.

Elle a raiſon. J'ai été fort mal mené : mais je me ſuis repenti, & l'on m'a pardonné.

ROSETTE.

Oui, parce que je ſuis trop bonne : mais Madame n'aura pas la même foibleſſe.

JULIE.

Oh ! je t'en réponds.

ROSETTE.

Et vous ferez bien.

LISIDOR.

Eh pourquoi ne me feroit-elle pas la même grace ? Jeune étourdi, j'ai ſuivi le torrent ; éloigné d'elle, j'ai cru ne l'aimer plus : je la revois ; & mon amour, qui n'a jamais ceſſé, reprend de nouvelles forces : mon crime eſt une erreur de mes yeux, & ne l'a jamais été de mon cœur.

ROSETTE.

Ils parlent tous de même. Voilà les hommes, & cependant on les aime.

LISIDOR.

Ah ! Julie, oubliez, je vous prie, tout ce que j'ai fait, & comptez à l'avenir ſur l'amour le plus ſincere & le plus tendre.

JULIE.

Il ſe repent, Roſette, pardonnerai-je ?

ROSETTE.

Non. Ces Meſſieurs filent doux, ſuivant l'occaſion ; mais ne ſe repentent jamais.

LISIDOR.

Roſette, pourquoi m'es-tu contraire ? (*à Morille.*) Parle donc pour moi.

MORILLE.

Roſette, ma chere Roſette, fais quelque choſe en faveur de Morille.

ROSETTE, *à Morille.*

Ah ! double chien ! ... (*à Julie.*) Eh bien ! pardonnez donc.

JULIE.

Que l'on eſt foible ! Liſidor, j'oublie tout : mais aimez-moi donc autant que je vous aime, & partons ſur le champ.

LISIDOR.

Oh ! de tout mon cœur.

ROSETTE.

Souvenez-vous, ſur-tout, qu'on excuſe une premiere infidélité, mais qu'on ſe venge de la ſeconde. Tu m'entends auſſi, Morille ?

MORILLE.

Oh ! Diable, j'y aurai attention.

SCENE XXXII.

Les mêmes, Monſieur HILAIRE.

HILAIRE.

J'Ai beau chercher, ma charmante; je ne trouve point cet homme dont vous m'avez parlé.

JULIE.

Le voilà, Monſieur.

HILAIRE.

Qui êtes-vous, Monſieur? Et que venez-vous faire chez moi?

MORILLE.

Il venoit m'enlever ma femme.

HILAIRE.

Comment! enlever ta femme! cela n'eſt pas bien.

MORILLE.

Non vraiment; mais je ſuis obligé de conſentir à rompre notre mariage, afin qu'il l'épouſe.

HILAIRE.

Mais c'eſt contre les loix. Et vos enfans?

LISIDOR.

Oh ! de tout mon cœur.

ROSETTE.

Souvenez-vous, ſur-tout, qu'on excuſe une premiere infidélité, mais qu'on ſe venge de la ſeconde. Tu m'entends auſſi, Morille ?

MORILLE.

Oh ! Diable, j'y aurai attention.

SCENE XXXII.

Les mêmes, Monsieur HILAIRE.

HILAIRE.

J'Ai beau chercher, ma charmante; je ne trouve point cet homme dont vous m'avez parlé.

JULIE.

Le voilà, Monsieur.

HILAIRE.

Qui êtes-vous, Monsieur? Et que venez-vous faire chez moi?

MORILLE.

Il venoit m'enlever ma femme.

HILAIRE.

Comment! enlever ta femme! cela n'est pas bien.

MORILLE.

Non vraiment; mais je suis obligé de consentir à rompre notre mariage, afin qu'il l'épouse.

HILAIRE.

Mais c'est contre les loix. Et vos enfans?

MORILLE.

Ils ſont morts.

HILAIRE.

Quel galimatias !

ROSETTE.

Rien n'eſt plus clair cependant. Mademoiſelle s'appelle Julie : Monſieur l'aimoit, avoit promis de l'épouſer. Il nous a quittées pour des affaires : l'abſence l'a rendu infidele ; votre Nièce en étoit la cauſe. Nous avons tout appris : nous ſommes parties, arrivées, deſcendues chez vous ; nous vous avons fait un menſonge. Nous nous ſommes expliqués, raccommodés, & nous partons ; Madame, pour ſe marier avec Monſieur ; moi, pour épouſer ce vilain mâtin-là ; & nous ſommes vos très-humbles ſervantes.

(*Elles ſortent avec Liſidor.*)